

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR
MARGUERITE CYR**

**«LE RETOUR AUX ORIGINES : MÉMORATION ET IMAGINAIRE DE
L'ÉNONCIATION DANS *L'AMÉLANCHIER* DE JACQUES FERRON»**

JUILLET 1998

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Jacques Ferron disait : «quand on s'intéresse à quelque chose on n'en revoit jamais assez le détail». C'est vrai. Ainsi le travail de recherche requis pour rédiger une thèse n'est qu'une ébauche de la grande recherche qui, elle, ne cesse d'évoluer au fil du temps. Sans doute est-ce pour cette raison que tout chercheur est toujours obsédé par le temps qu'il doit partager entre sa vie familiale, sociale et professionnelle. Aussi je ressens une profonde reconnaissance pour les personnes qui m'ont donné de leur temps pour m'aider à réaliser ce mémoire de maîtrise qui n'est que le prélude à d'autres projets...

Tout d'abord, mon directeur de thèse, Monsieur Guildo Rousseau. Je le remercie pour sa générosité, son écoute, ses qualités professionnelles, sa confiance indéfectible dans la réalisation de «l'essentiel» de ce projet de mémoire. Avec le soutien fidèle de ce chercheur avisé, j'ai amorcé et mené à terme une recherche dont l'objectif principal était de renouveler l'interprétation de l'univers de signes, de sens et d'actions de *L'Amélanchier* de Jacques Ferron.

Je désire aussi rendre hommage à tout le dévoué personnel de la bibliothèque de l'U.Q.T.R. Je remercie tout particulièrement Monsieur Guy Trépanier du Centre

d'études québécoises, madame Louise Blanchette et Micheline Xeropaides dont l'accueil constant fut une source d'encouragement. Je remercie aussi les recherchistes de l'Université de Montréal et de la Bibliothèque nationale du Québec.

Enfin, je ne saurais assez remercier ma famille et mes amis qui m'ont encouragée à poursuivre ma recherche. Je vous invite tous chez moi, là où vit désormais un amélanchier qui salue la rivière St-Maurice, dans un environnement, comme dirait Jacques Ferron, situé «du bon côté des choses».

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	v
LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS	vii
LISTE DES TABLEAUX	viii

INTRODUCTION	9
------------------------	---

CHAPITRE I - LE QUÉBEC DES ANNÉES 1960 ET 1970

1. LA DESCRIPTION DU SOCIAL ET DU CULTUREL	23
2. L'IMPACT DES REVUES IDÉOLOGIQUES	26
3. LES ROMANCIERS DU JOUR	32

CHAPITRE II - *L'AMÉLANCHIER* : UN RÉCIT, UN ROMAN OU UN CONTE?

1. TYPOLOGIE DE <i>L'AMÉLANCHIER</i> SELON SES ÉDITIONS ET RÉÉDITIONS . . .	44
2. <i>L'AMÉLANCHIER</i> : UN RÉCIT PICTURAL	52
3. <i>L'AMÉLANCHIER</i> : UNE CERTAINE IDÉE DU CONTE	63

CHAPITRE III - LE RETOUR AUX ORIGINES

1.	LA RECHERCHE DES ORIGINES CHEZ TINAMER	70
2.	LA RECHERCHE DES ORIGINES CHEZ LÉON, PÈRE DE TINAMER	81
3.	LA LÉGENDE DES TROIS FRÈRES	90

CHAPITRE IV - LA LANGUE DE *L'AMÉLANCHIER* ET LA QUÊTE DES ORIGINES

1.	LE DISCOURS SUR LA LANGUE AU QUÉBEC AVANT ET LORS DE LA PARUTION DE <i>L'AMÉLANCHIER</i>	113
2.	L'ORIGINALITÉ LANGAGIÈRE DE JACQUES FERRON	118
3.	LA LANGUE D'ORIGINE DES «DE PORTANQUEU»	129

CONCLUSION - UN RÊVE ABSOLU	146
---------------------------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	160
-------------------------	-----

ANNEXES	179
-------------------	-----

LISTE DES SIGLES ET DES ABRÉVIATIONS

[...]	indique une lacune, ou encore un mot ou un groupe de mots omis (ou qui ont été omis) dans la phrase
<i>ibid.</i>	<i>ibidem</i> (dans le même livre)
n ^o , n ^{os}	numéro, numéros
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page, pages
[s.d.]	sans date
[s. édit.]	sans éditeur
[sic]	incorrection signalée
[s.l.]	sans lieu
[s.l.n.d.]	sans lieu ni date
[s.l.n.é.]	sans lieu ni éditeur
[s.p.]	sans pagination
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
vol.	volume(s)

TABLEAUX

I	LISTE DES ÉDITIONS ET RÉÉDITIONS DE <i>L'AMÉLANCHIER</i> CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC	50
II	ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE JACQUES FERRON	99
III	ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE ROSE FERRON	107
IV	LISTE DES ARCHAÏSMES	120
V	LISTE DES ANGLICISMES FRANCISÉS PAR JACQUES FERRON	122
VI	LISTE DES ANGLICISMES ÉCRITS EN ITALIQUE OU SANS SIGNE DIACRITIQUE PARTICULIER	122
VII	LISTE DES «FERRONNISMES» INSPIRÉS DE LA LANGUE CLASSIQUE	126

INTRODUCTION

En 1970, lorsque Jacques Ferron publie *L'Amélanchier*, sévit au Québec ce qu'on a appelé communément la Crise d'octobre. Plusieurs intellectuels, dont certains écrivains, sont directement impliqués, à des degrés divers, dans les événements sociopolitiques reliés à cette crise¹. Parmi eux, certains expriment à l'oral comme à l'écrit un réquisitoire contre la situation. Pour des raisons personnelles, d'autres préfèrent se réfugier dans le silence. Jacques Ferron, dont on connaît le parti pris pour l'égalité sociale², n'est pas de nature à se taire. Son désir

-
1. Plusieurs écrivains participent bien malgré eux à cette crise. Jacques Pelletier rapporte que «Gaétan Dostie, Gérald Godin, Jacques Larue-Langlois, Gaston Miron sont arrêtés et emprisonnés, les uns pour quelques jours, les autres pour quelques semaines, voire quelques mois. Certains — Paul Chamberland, Jacques Ferron — feront l'objet de perquisitions. D'autres dénonceront dans les journaux (surtout dans *Le Devoir*) la Loi des mesures de guerre et les arrestations : Nicole Brossard, Paul Chamberland, Raoul Duguay, Jacques Ferron, Gérald Godin, Jacques Godbout, Pierre Vadeboncoeur, lequel établira même un audacieux et quelque peu excessif parallèle entre la situation engendrée par les événements et celle où se trouvait la France en 1944» («Les Écrivains dans la crise : des militants aux écrivains professionnels», *Le Poids de l'histoire*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 145).
 2. Aux yeux de Jacques Ferron, «[...] l'idéal de l'humanisme est une société sans classe, de liberté, de fraternité et d'égalité; c'est une société où, au moins, nos enfants auront devant eux un avenir égal, alors que de nos jours, ceux de l'ouvrier baissent déjà la tête devant ceux de l'honorable Trudel, et cela sous la bénédiction de l'abbé Poisson. Je lis souvent l'évangile, et, tout en remarquant que les choses les plus divines y sont les plus humaines, je me demande, si le Christ revenait sur la Terre, de quel parti il

de voir un jour Jean-Olivier Chénier être proclamé héros de notre histoire nationale³ n'est pas étranger à ses prises de position nationalistes. Dans *L'Amélanchier*, il rappelle à sa façon les événements de 1837. Il s'agit du passage où Léon de Portanqueu parle d'un des frères de la Légende prénommé Jean qui aurait, semble-t-il, eu le temps de délivrer un de ses frères, captif des Anglais dans le fort de Maskinongé, et ce, au prix du bout de son pouce gauche, tout comme le beau Viger en 1837⁴! Certes, l'événement est-il légendaire! N'empêche qu'il traduit bien la pensée politique de Ferron autour des années 1970.

De fait, la crise felquiste d'octobre 1970 semble avoir ébranlé Ferron. À ses yeux, la stratégie felquiste est vouée à l'échec; non seulement n'est-elle pas conforme aux valeurs de libération nationale qu'il souhaite voir se réaliser, mais elle fait le jeu des stratèges fédéraux. Dans un article intitulé «Un procès gênant», Ferron affirme

serait («Il faut le blanchir», *Jacques Ferron : Les Lettres aux journaux*, colligées et annotées par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Préface de Robert Millet, Montréal, VLB Éditeur, 1985, p. 36).

3. Jacques Ferron affirme que l'idée d'un héros national n'existe pas chez les Canadiens français avant 1837. Ce fut, dit-il, «l'admirable sacrifice de Chénier à Saint-Eustache qui la leur fit concevoir. Cependant, Chénier avait été excommunié : l'évêque de Québec l'avait même déclaré brigand. Nos clercs ne pouvaient donc pas bénir son monument. Alors, pour nous le faire oublier, on lui substitua en douce le dénommé Dollard» («Le timbre de Dollard», *Ibid.*, p. 121). Rappelons que Ferron a même donné à l'un de ses fils le nom de Jean-Olivier en souvenir de l'évocation du héros de 1837. Dans *Jacques Ferron malgré lui*, Jean Marcel mentionne que les trois enfants de Madeleine Lavallée et de Jacques Ferron (Marie, 1953, Martine, 1956 et Jean-Olivier, 1958) porteront la robe baptismale de Louis-Joseph Papineau, transmise par la famille Cartier de la région soreloise (Édition revue et augmentée, Montréal, Parti Pris, coll. «Frères Chasseurs», 1978, p. 29).
4. Jacques Ferron, *L'Amélanchier*, Montréal, Éditions Typo, 1992, p. 85.

en effet que dès 1963 la police manipulait le Front de libération du Québec⁵. Paru pendant les activités politiques et terroristes du FLQ, *L'Amélanchier* cherche donc à résoudre au plan de l'imaginaire les contractions sociohistoriques qui assaillent la société québécoise depuis 1837. Par un voyage à travers le temps, la narratrice Tinamer cherche à reconstituer la chaîne des récits qui tissent entre eux la «petite histoire» de sa famille et la «grande histoire» nationale : celle-là même grâce à laquelle s'exprime, croit Ferron, «la communion des vivants et des morts»⁶.

*

Une telle mémoration du passé national rend compte de l'unité de sens entre l'auteur, le narrateur, les personnages et l'écriture du récit. De fait, le récit de *L'Amélanchier* repose, tant au plan de sa structure narrative qu'au plan de son expression figurative, sur l'idée d'une mémoire collective prise comme lieu des rapports entre l'imaginaire romanesque et l'histoire du Québec. Voilà le premier objectif que nous chercherons à démontrer tout au long de notre mémoire. Mais qui dit mémoration dit aussi communication, discours, langue. Ici encore, *L'Amélanchier* nous ramène vers le passé. Au dire de Jean Marcel, Ferron reprendrait même

5. Ferron interprète ainsi le rôle joué par la police au sein du F.L.Q. : «[...] Car toute l'affaire du F.L.Q. s'est doublée d'une opération de Haute Police. Dès la fin de février, avant la première bombe, cette police politique, dont le repaire est le Parti communiste canadien, était au courant de ce qui se préparait. Quand les bombes ont commencé d'éclater, elle ne s'est pas pressée d'intervenir. Elle a même aidé à grossir l'affaire dans l'espoir que le terrorisme écoeurerait les Canadiens français du nationalisme [...]» (*Jacques Ferron : Les Lettres aux journaux*, p. 217).

6. *Les Confitures de coings et autres textes* suivi de : *Le Journal des confitures de coings*, Montréal, Parti pris, coll. «Projections libérantes», 1977, p. 20.

«l'écriture là où nous l'avions laissée au moment de la conquête de 1760⁷». Ainsi il y aurait dans *L'Amélanchier* une union organique et une intime réciprocité entre le fond et la forme. Voilà le deuxième objectif que nous aurons à mettre en évidence : faire la preuve que le lexique, la syntaxe et le style de Ferron assument au départ la création de *L'Amélanchier*. Mémoire et langue ne règlent pas pour autant les apparentes contradictions thématiques qui parcourent le récit de *L'Amélanchier*. Il semble paradoxal en effet que Ferron attache, d'une part, de l'importance à un retour aux origines, ainsi qu'aux événements et aux personnes qui nous enracinent dans le passé et que, d'autre part, il se plaise dans ses écrits à rabaisser les héros de notre histoire. Le «mécréant», comme il se nomme lui-même, ne manque pas, par exemple, de placer Rose Ferron, cette stigmatisée de Woonsocket, dans la saga des Ferron, alors qu'à titre de médecin, il connaît très bien la nature pathologique de ce mysticisme. Serait-ce que le mythe recèle une légitimation plus forte que celle du positivisme scientifique? Voilà une question qui prête encore à bien des controverses⁸. Quant à nous, nous ne sommes pas loin de partager la réflexion de Jean-Pierre Sironneau sur les quatre fonctions principales du mythe :

- 1) Une fonction cognitive : le mythe est bien une réponse, même si son articulation à une question s'effectue de manière différente que lorsqu'il s'agit de la pensée rationnelle;
- 2) une fonction sociologique : légitimation de l'ordre social;

7. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Parti Pris, 1978, p. 83.

8. Voir à ce sujet Alain Pessin, *Le Mythe du peuple et la société française du XIX^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 47.

- 3) une fonction psychologique : expression et dépassement des conflits inconscients de la psyché;
- 4) une fonction ontologique : enracinement de la condition humaine dans un archétype transcendant, réintégration dans un temps primordial, défense contre les vicissitudes de l'histoire⁹.

Le trajet mythologique à l'oeuvre dans *L'Amélanchier* et à partir duquel nous venons d'énoncer les deux objectifs de notre objet d'étude, nous conduit à poser l'hypothèse d'interprétation suivante : par «l'allitération narrative» de la mémoire historique, Ferron demande au récit de *L'Amélanchier* de construire, plus encore de reconstruire, l'imaginaire total de la société québécoise. *L'Amélanchier* est une immense archive eth nolittéraire des imaginaires collectifs qui habitent l'histoire québécoise : imaginaires de la tradition populaire, de la famille, des classes sociales, des paysages ruraux et urbains, des rivières et des cours d'eau, etc.

*

Au plan théorique, notre démarche méthodologique s'appuie au départ sur trois ouvrages de Mircea Eliade : *Aspects du mythe*¹⁰, *Mythes, rêves et mystères*¹¹ et *Le Mythe de l'éternel retour*¹². C'est à partir de ces trois études sur la fonction anthropologique des mythes que nous chercherons à préciser le rapport de causalité

9. *Retour du mythe et imaginaire socio-politique*, cité par Alain Pessin, *op. cit.*, p. 35.

10. Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, France, Éditions Gallimard, 1963, 246 p.

11. Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, France, Éditions Gallimard, 1957, 310 p.

12. Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, France, Éditions Gallimard, 1969, 187 p.

qui permet à la logique narrative de *L'Amélanchier* de prendre en charge «l'univers sémantique organisé» suivant le Mythe de l'éternel retour. L'herméneutique d'Éliade nous fournira encore une vue d'ensemble des caractères de l'imaginaire mythique comme univers de signes, de sens et d'actions : fondement des origines et des coutumes, justification des rites et des pratiques sociales, affirmation de la tradition, etc. Par l'histoire qu'il raconte — celle d'un personnage à la recherche de ses origines, *L'Amélanchier* se moule en quelque sorte sur le Mythe de l'éternel retour aux origines, ou en est du moins une imitation. En effet, le «Je» de Tinamer se dédouble : il y a celui de la petite fille de quatre ans perdue dans son espace imaginaire; il y a encore celui de la jeune femme de vingt ans perdue, quant à elle, au milieu de la vie. C'est pourquoi le «Je» narrateur cède très souvent la «commande» du récit à d'autres narrateurs. Seuls naturellement auront droit à la parole, ceux dont le retour aux origines aura permis, dans le langage de Ferron, de s'identifier «au bon côté des choses». Des exemples tirés de la vie et de l'oeuvre de l'auteur confirmeront la justesse de notre interprétation mythologique de *L'Amélanchier*. Nous nous référons surtout à ses *Historiettes* (1969), qui constituent une cueillette d'événements, que l'écrivain répand à tout vent, et où l'espace et le temps se confondent, comme pour situer l'événement raconté hors de l'histoire; *in illo tempore*, dirait Éliade. Nous citerons aussi à l'occasion ses *Escarmouches* (1975) politiques et littéraires pour illustrer la cohérence qui se manifeste entre sa pensée et son engagement social. Enfin, d'autres études critiques sur l'écrivain et son oeuvre, telles *Docteur Ferron : pèlerinage* de Victor-Lévy Beaulieu, *Jacques Ferron malgré lui* de Jean Marcel et *L'autre Ferron*, sous la direction de Ginette Michaud, ainsi

qu'un certain nombre d'articles de revues et de journaux, appuieront notre approche théorique et nos hypothèses d'interprétation.

C'est par l'analyse de la langue littéraire de Ferron que nous allons finalement mettre à l'épreuve notre hypothèse d'interprétation sur «l'allitération narrative» de la mémoire historique dans *L'Amélanchier*. Plusieurs ouvrages portant sur l'histoire de la langue française étayeront notre démarche. Mentionnons, entre autres, le *Glossaire* de Rivard et Geoffrion pour l'identification et la classification des québécismes; le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg, qui s'avère un excellent outil de repérage des archaïsmes rares; les études de Jean-Pierre Séguin¹³ et de Ferdinand Brunot¹⁴ sur la langue française du XVIII^e siècle; le répertoire des styles d'Henri Morier¹⁵ grâce auquel il nous sera possible de décrire le «style attique» pratiqué par Ferron; enfin, l'ouvrage *Le choc des langues au Québec (1760-1970)* de Guy Bouthillier et Jean Meynaud, qui nous permettra de contextualiser le discours québécois sur la langue, ainsi que la question de la pureté linguistique de la langue parlée et écrite au Québec au cours des années 1970. Finalement, nous mettrons à contribution la critique journalistique de l'époque, qui a fait connaître *L'Amélanchier* auprès du public lecteur québécois.

*

-
13. Jean-Pierre Séguin, *La Langue française au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Bordas, 1972, 270 p.
 14. Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française*, Paris, Éditions Armand Colin, 1966, 13 volumes.
 15. Henri Morier, *La Psychologie des styles*, Genève, Éditions Georg, 1985, 374 p.

Le plan de rédaction de notre mémoire découle à proprement parler de notre démarche méthodologique et du cadre conceptuel mythocritique sur lequel repose notre interprétation de *L'Amélanchier*. Ainsi l'appellation de «récit» attribué à *L'Amélanchier* est révélatrice des fonctions «cognitives» et «ontologiques» du mythe telles qu'énoncées par Sironneau. Paru dans le climat socioculturel des années 1960-1970, le récit *L'Amélanchier* est doublement métaphorique : il renvoie non seulement à l'arbre¹⁶ lui-même dont les jeunes pousses s'infiltrent dans les fentes des roches, mais aussi aux racines de l'«arbre social» ébranlé par le choc de la «Révolution tranquille». Ce que nous appelons le «**Québec des années 1960 et 1970**» — **PREMIER CHAPITRE** de notre mémoire — traite de cette «révolution» et de l'impact des différents courants idéologiques de l'heure sur l'avènement d'un Québec moderne. Or, *L'Amélanchier* est résolument de cette époque. Il appartient à cette génération des «Romanciers du jour» qui, après celle des poètes de l'Hexagone,

16. Le *Larousse encyclopédique en couleurs* (Paris, France Loisirs, tome 1, p. 301) définit ainsi l'amélanchier : Rosacée arbustive des montagnes, poussant dans les fentes des roches. Pour le frère Marie-Victorin, cité dans le prologue de *L'Amélanchier* : «les amélanchiers mériteraient d'être cultivés à cause de leur beauté au moment de la floraison et de l'attrait qu'ils exercent sur les oiseaux» (*L'Amélanchier*, p. 25). Cette remarque est d'ailleurs tirée de la *Flore laurentienne* où le Frère Marie-Victorin décrit ainsi l'amélanchier : «[...] Genre litigieux, les diverses unités constituant une série linéaire où il est difficile de fixer des limites spécifiques. Ces formes paraissent de plus produire constamment de nombreux hybrides qui brouillent les lignes taxonomiques. L'étude des amélanchiers exige l'observation du cycle saisonnier complet. Nos amélanchiers ont d'abord été traités comme une seule espèce, par les anciens botanistes; petit à petit on est arrivé à y reconnaître les nombreuses formes actuelles [...]. Les amélanchiers mériteraient d'être cultivés en haies, **à cause de leur beauté au moment de la floraison**, de leur immunité relative à l'endroit des parasites, **et de l'attrait qu'ils exercent sur les oiseaux**. — L'un des noms indiens de l'amélanchier, «saskatoon», est passé à l'une des principales villes de la Prairie. — En Savoie, le nom vulgaire est «Amelancier», et ce nom est probablement à l'origine du nom générique latin (*Flore laurentienne*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 1995, 3^e édition, p. 315).

mettent leurs oeuvres au service de la Cause nationale. «L'amélanchier» de Tinamer, commente Jean Marcel :

[...] plonge ainsi ses racines très loin dans la terre pour rejoindre à la fois les sols les plus profonds de cette singulière mémoire que se transmettent les générations humaines d'un pays, et les couches plus profondes encore de la nuit immémoriale d'où l'humaine condition a jadis été chassée de son enfance et de son innocence¹⁷.

Une telle vision du monde ouvre, il va sans dire, la porte à tous les genres littéraires. Si, en effet, *L'Amélanchier* est un récit; il est un récit multiforme. Le «Je» narrateur y est extrêmement «dialogique¹⁸», pour reprendre un concept narratif cher à Bakhtine; non seulement prête-t-il parfois sa «voix» à l'auteur réel Jacques Ferron, mais aussi à d'autres acteurs du récit dont le statut de narrateur est tantôt hétérodiégétique, tantôt homodiégétique.

*

Notre **DEUXIÈME CHAPITRE** soulève effectivement la question du genre littéraire auquel appartient *L'Amélanchier*. La question est d'autant plus importante que l'on sait depuis Bakhtine l'importance que prend l'usage des genres de discours

17. *Jacques Ferron malgré lui, op. cit.*, p. 174.

18. Pour une définition sommaire de ce terme, voir Dominique Maingueneau, *Les Termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996, p. 26-29.

dans la communication verbale¹⁹. Sous quel genre doit-on classer *L'Amélanchier*? Plus encore, quel(s) «mode(s)» ou quel(s) régime(s) énonciatif(s), pour reprendre la terminologie de Gérard Genette, est / ou sont investi(s) dans *L'Amélanchier*? Lors de sa première parution en 1970, le texte est présenté comme un «récit». Mais est-ce un récit autobiographique? Un récit de vie? Une confession? Un récit épique? Est-on encore en droit de supposer que l'oeuvre est tout simplement un composé hybride de tous ces investissements narratifs? Récemment dans *La Presse*, Réginald Martel soutenait que Jacques Ferron avait inventé «une cosmogonie québécoise, à ce jour inégalée²⁰».

Voilà donc une façon de traduire en discours le sens d'un mythe cosmogonique²¹. Et effectivement, une certaine cosmogonie traverse l'oeuvre de Ferron, et d'une façon toute particulière *L'Amélanchier*, où les espaces paratopiques

19. Bakhtine écrit, en effet, à ce sujet : «Nous apprenons à mouler notre parole dans les formes du genre et, entendant la parole d'autrui, nous savons d'emblée, aux tout premiers mots, en pressentir le genre, en deviner le volume, la structure compositionnelle donnée, en prévoir la fin, autrement dit, dès le début nous sommes sensibles au tout discursif (...). Si les genres du discours n'existaient pas et si nous n'en avions pas la maîtrise, et qu'il nous faille les créer pour la première fois dans le processus de la parole, qu'il nous faille construire chacun de nos énoncés, l'échange verbal serait impossible (*Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984, p. 285).

20. Martel précise ainsi sa pensée : «S'il [Ferron] s'est intéressé un temps à un genre qui n'allait pas être le sien, la poésie, et à des écrivains dont les sources n'étaient pas à priori populaires, Mallarmé et Valéry, Jacques Ferron, libéré juste assez de l'éducation élitiste distillée par les jésuites de Brébeuf, a retrouvé, dès qu'il dut gagner sa vie auprès des plus humbles parmi nous, le fil d'Ariane qui l'a orienté vers l'invention d'une cosmogonie québécoise, à ce jour inégalée [...] («La Redécouverte des racines par laquelle Ferron connut son destin», *La Presse*, 28 décembre 1997, p. B3).

21. *Le Petit Robert* définit ainsi cosmogonie : «Théorie (scientifique ou mythique) expliquant la formation de l'univers, ou de certains objets célestes).

— c'est-à-dire, «les lieux soustraits aux contraintes de la société ordinaire²²» —
 priment sur les espaces historiques. D'ailleurs, Jacques Ferron admet non sans une
 certaine ironie ne pas faire partie de la caste d'historiens. Pour lui, l'historiette
 triomphe sur l'histoire²³. Le récit se fait résolument pictural, géographique, devient
 aussi bien un «art de l'espace» qu'un «art du temps». Tinamer est un personnage
 paratopique, parce qu'elle côtoie à la fois «le bon côté des choses» et le «mauvais côté
 des choses». À l'opposé de certains personnages, elle retrouve la mémoire nécessaire
 à son salut parce qu'elle croit, comme Alice dans son voyage «au pays des
 merveilles», aux fables qu'on lui raconte sur les lieux dont les frontières se perdent
 dans des horizons sans fin.

*

-
22. Dominique Maingueneau, *Le Contexte de l'oeuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 174.
23. Écoutons l'auteur : «L'historiette, c'est l'histoire vraie, pas endimanchée, pas «frégotée». Trop de nos historiens ont glorifié les bandits. Il fallait faire taire les faussaires de l'histoire nationale». Ferron écrit encore : Le titre «Historiette» m'est venu à l'idée à cause des «Historiettes» de Tallemant des Réaux. L'histoire devient chez lui, comme dans les mémoires spirituelles de Hamilton, des faits d'armes pittoresques et grivois. Un de mes amis polonais a dit que l'historiette est «un papier de fou» (Cité par Donald Smith, *L'Écrivain devant son oeuvre*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1983, p. 96). Smith commente par ailleurs ainsi les propos de Jacques Ferron : «L'expression «papier de fou» me semble très à propos pour décrire la façon dont Ferron aborde l'histoire. L'auteur veut corriger certains mythes, et c'est en cela seulement qu'il se voit comme historien. Il passe de l'histoire à l'historiette; il «désauréole» un événement ou un personnage faussement consacrés pour ensuite passer au «pittoresque», aux images et au comique (grivoiserie, satire, ironie, jeux de mots)... (*Ibid.*, p. 96).

Intitulé «**Le retour aux origines**», le **TROISIÈME CHAPITRE** de notre mémoire expose les modalités mythiques et socio-linguistiques à l'oeuvre dans *L'Amélanchier*. Ici les ancrages dans la réalité géographique et langagière font de *L'Amélanchier* un grand «consommateur» de lieux et de mots. L'ambition de Ferron en est une de démesure : rendre visibles les forces narratives dissimulées dans le récit de la «bible familiale» :

On part de soi, on débouche sur le confinement de la maison, première mémoire de l'enfance, puis, de ce mickouam enfumé et doucereux, on passe à des environnements plus limpides, à des espaces de plus en plus vastes qui, en inventant le monde, approfondissent le temps; de sa naissance, on tombe à l'origine de ses familles, après le déluge de l'Atlantique, et l'on repart de Yamachiche qui, vers l'est, empiète sur le comté de Maskinongé. C'est là que commence l'histoire des de Portanqueu. Longtemps ils n'en menèrent pas large. Ils s'appelaient Ferron²⁴.

Trois volets de cette quête des origines retiendront notre attention : la recherche des origines chez Tinamer et chez Léon de Portanqueu, à la fois père fictif et réel de Tinamer (anagramme de Martine, fille de Jacques Ferron) et l'analyse de la «Légende des trois frères», prise comme événement mythique du discours de *L'Amélanchier*. De fait, nous chercherons à démontrer que le salut de Tinamer ne peut venir que de sa conscience du «point de départ» (les origines) de ses ancêtres, les de Portanqueu. Récit non linéaire et «domocentrique», *L'Amélanchier* conduit «ses» personnages à comprendre que les vrais liens se font grâce à la mémoire. Il les

24. Jacques Ferron, *L'Amélanchier*, p. 84.

amène à conclure que les individus coupés de leur milieu d'origine sont des êtres perdus.

Enfin, nous cherchons à démontrer dans notre **QUATRIÈME ET DERNIER CHAPITRE** qu'un usage particulier du langage est à l'oeuvre dans *L'Amélanhier*. Écrit et publié en pleine période joualisante, *L'Amélanhier* n'est pas seulement une oeuvre littéraire inséparable des tensions sociolinguistiques de son temps, il est, selon l'ambition même de Ferron, au coeur d'une définition d'une langue et d'une littérature québécoises. Plusieurs siècles sont contenus dans la langue de *L'Amélanhier*, et tout particulièrement le XVIII^e siècle. Aussi chercherons-nous à voir dans le lexique, la syntaxe et le style dans lequel est écrit le récit la signification même de l'oeuvre : «la manière dont l'oeuvre gère la langue fait partie du sens de l'oeuvre²⁵», écrit justement Dominique Maingueneau. Voilà ce que nous voulons aussi mettre en évidence. Au moment où Ferron publie *L'Amélanhier*, les partisans du mouvement Parti Pris ne veulent rien de moins que sauver l'*homoquebecis* en assumant l'image de dégradation que charrie son parler joual. Il y a là une forme de rédemption, de salut de l'individu qui aurait dû plaire à Ferron. Or, il n'en fut rien. Au contraire, ses prises de position sur la langue le situent davantage dans le sillon du discours fédéraliste plus centré sur la pureté de l'idiome que sur celui des souverainistes intéressés avant tout par l'identité nationale des locuteurs. L'art littéraire de Jacques Ferron réside dans cette solidarité entre l'imaginaire collectif et

25. *Le Contexte de l'oeuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, p. 104.

l'interaction des langues d'usage que Dominique Maingueneau appelle une «interlangue²⁶». Notre mémoire vise cette opération unifiante de l'imagination littéraire et de la langue. Ainsi résiste aux critiques des hommes l'Art véritable tout comme les racines de l'amélanchier résistent à l'usure du temps.

26. *Ibid.*, p. 104.

CHAPITRE I

LE QUÉBEC DES ANNÉES 1960 ET 1970

1. La description du social et du culturel

La notion de «Révolution tranquille» illustre par son dualisme métaphorique l'atmosphère ambiguë dans laquelle baigne la société québécoise des années 1960 — 1970. Lors de cette période, on assiste à l'abolition de structures sociales linéaires qui, pendant plus d'un siècle, ont maintenu un mode de vie fondé sur la tradition, la prédominance de l'Église sur l'État et celle de la famille sur l'individu. Produits de l'histoire et objets dynamiques de ces lieux de mémoire dont parlent les historiens des mentalités¹, ces structures sociales cèdent sous la pression des valeurs nouvelles qui traversent alors le corps social tout entier. De fait, les circonstants et les référents de la Révolution tranquille sont multidimensionnels dans leur énonciation même, bien que l'on puisse les circonscrire à partir des réalités politiques, économiques et culturelles de l'époque. C'est aussi à partir de ces trois «types de réalités», où

1. Marie Carani (sous la direction de), *Des Lieux de mémoire : identité et culture modernes au Québec 1930-1960*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 1995, 234 p.

s'abreuvent les imaginaires sociaux, que se reconfigure la société québécoise des années 1960 et celle des années 1970; elles sont le fondement de ce qu'il est convenu d'appeler la «québécity». Par elles, il est possible de remonter le temps, de lire les empreintes des courants idéologiques qui ont marqué l'imaginaire littéraire de ces deux décennies.

*

Si l'imaginaire peut naître de l'histoire et également faire l'histoire², il semble néanmoins difficile de délimiter une période précise susceptible de marquer le passage d'un imaginaire à un autre. Sans doute, et pour les mêmes raisons, est-il aussi ardu d'établir pour le Québec contemporain la période historique où il a commencé à délaisser son passé national et ses traditions pour entrer volontairement dans la modernité. C'est donc globalement à partir des années soixante que nous situerons le moment de l'histoire où le Québec a réellement pris goût à la modernité. C'est d'ailleurs à l'aube de cette décennie qu'on assiste un peu partout dans le monde occidental à l'apparition socio-politique de la société moderne d'aujourd'hui. Pour de nombreux pays francophones, cela se traduit par un mouvement de décolonisation : l'Indochine en 1954, le Maroc et la Tunisie en 1956, l'Algérie en 1962 et, finalement, la Crise d'octobre au Québec en 1970, année où le Dr Jacques Ferron,

2. Voir à ce sujet J. Le Goff et J. Gauvin, *Histoire et Imaginaire*, Paris, Éditions Poiesis, 1986, 127 p.

écrivain québécois engagé, publie *L'Amélanchier*, seule oeuvre de l'auteur n'ayant subi aucune prépublication de ses parties.

Mais Ferron n'est pas le seul écrivain de son temps à être témoin de la Crise d'octobre. D'autres auteurs (romanciers, poètes, dramaturges, etc...) ont, dans leurs oeuvres, évoqué, décrit, raconté ou mis en scène l'Événement. Individuellement et collectivement, ils font entendre leurs cris de douleurs longtemps étouffés, ou expriment ce sentiment de révolte qui leur paraît venir de leur état de Québécois colonisé...

Une majorité de Québécois ressentent aussi un malaise, d'autant plus qu'à la crise d'identité nationale s'ajoute celle du socio-économique. De fait, la décennie s'ouvre sur une période de crise. La société capitaliste occidentale, qui avait connu une période de prospérité durant les années 1960, traverse un cycle économique très difficile. C'est sur cette toile de fond qu'éclatent encore de longs et durs conflits sociaux entre les syndicats, représentant les travailleurs, et l'État qui veut préserver ses privilèges³. Or, loin de se résorber, la lutte des travailleurs s'intensifie. Les fermetures d'usines et les mises à pied les poussent en effet à radicaliser leurs actions. Aussi des mouvements de grève se multiplient-ils un peu partout dans les différentes régions du Québec. Pour les travailleurs et travailleuses du secteur public, les années 70 évoquent des souvenirs de fronts communs à partir desquels les syndicats

3. Rappelons à ce sujet la célèbre déclaration du Premier Ministre Jean Lesage qui affirmait que «la Reine ne négocie pas avec ses sujets»!...

affrontent durement l'État. Les trois grandes centrales syndicales (la Centrale de l'enseignement du Québec (C.E.Q.), la Confédération des syndicats nationaux (C.S.N.) et la Fédération des travailleurs du Québec (F.T.Q.) brandissent fièrement leur manifeste. On entendra la C.E.Q. proclamer «l'École au service de la classe dominante»; la C.S.N. ne cessera de dire à ses membres : «Ne comptons que sur nos propres moyens», tandis que la F.T.Q. ne craindra pas d'affirmer : «L'État, rouage de notre exploitation». Ces trois slogans énoncent une même vision du monde : le changement social par la voie du socialisme ou de la social-démocratie.

* * *

2. L'impact des revues idéologiques

C'est dans le même espace socio-idéologique que voient le jour des mouvements ou des organismes politiques marxistes - léninistes. De nombreux jeunes, militants ou sympathisants se rallient à ces organismes, qui leur offrent une culture politique de gauche dont l'essentiel est diffusé par l'intermédiaire de revues au tirage fort limité. Toutes ces revues ont néanmoins leur importance en tant que maillons du discours social de l'époque. Quelques-unes d'entre elles exercent même une influence prépondérante par leur problématique d'avant-garde qui caractérise leur contenu rédactionnel. C'est notamment le cas de *Parti Pris* dont l'engagement politico-social fait réfléchir et s'engager des milliers de jeunes au milieu des années 1960. Créée à l'automne 1963, *Parti Pris* prône, tant au plan politique que littéraire,

une seule transformation possible de la société québécoise : celle qui lui donnerait enfin son statut d'indépendance. Tout le programme de la revue est ainsi focalisé sur les mots d'ordre suivants : «Indépendance, Socialisme, Laïcisme». Autrement dit, l'objectif de l'équipe de *Parti Pris* vise essentiellement l'abolition de tout ce qui, de près ou de loin, peut ressembler à une forme quelconque d'oppression nationale. Dans ce contexte, il n'y a rien alors de bien surprenant, qu'au plan culturel, un bon nombre d'intellectuels suivent ce courant révolutionnaire afin d'en finir une fois pour toute avec le régime fédéral qui maintient, à leurs yeux, le Québec dans un état colonial⁴. Plusieurs artistes et écrivains des années 1960 se rallient donc à la popularité de ces théoriciens de la décolonisation. Albert Memmi, Frantz Fanon et Jacques Berque figurent parmi les plus influents de cette époque.

Pour les intellectuels de *Parti Pris*, le but est d'assumer la condition de l'homme québécois. Il s'agit, dans un processus transitoire, de violenter le langage pour qu'il dise ce qu'il n'a jamais osé dire : l'aliénation linguistique est la conséquence à leurs yeux de la domination politique. Les régionalistes d'antan visaient le langage; les partipristes attaquent la société. Ils veulent un remède pour la langue qui soit autre chose qu'une liste de mots à proscrire en vue d'une campagne de bon parler français. La sociolinguistique qui fait ses premiers pas à cette même époque dit encore mieux les choses : il n'y a pas de langues inférieures; il n'y a que des peuples qui se sentent inférieurs! Vers la fin des années soixante, *Parti Pris*

4. Voir à ce sujet le numéro spécial, le collectif, «Portrait du colonisé québécois», *Parti Pris*, n^{os} 9-10-11, 1964, 176 p.

modifie cependant sa position idéologique vis-à-vis de la langue; à ses yeux, le «bon» français, entendons le français soutenu québécois qui nous permet de rester en union avec la francophonie, est l'avenir souhaité du Québec. En 1968, un certain nombre d'intellectuels de la revue, y compris Ferron⁵, se désolidarisent tout à fait de la direction de *Parti Pris* qui croit encore aux vertus du joual révolutionnaire. Aux yeux de ces intellectuels, ce langage ne peut que prolonger davantage l'histoire des illusions collectives québécoises⁶.

Mais le joual ne disparaîtra pas pourtant. Le théâtre de Michel Tremblay prend la relève avec, entre autres, la célèbre pièce *Les Belles-soeurs* (1968).

-
5. Jacques Ferron affirme : «Le joual, ça ne s'écrit pas. S'il a une dignité, cette dignité sera de servir de jargon à une conspiration» («Le Langage présomptueux», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, p. 17).
 6. Il est intéressant d'étudier l'attitude des écrivains par rapport à la problématique de la langue. Quelques citations puisées dans le troisième chapitre de l'ouvrage de Lise Gauvin (*Parti Pris littéraire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975, p. 72-73) sont particulièrement pertinentes à ce sujet : «L'attitude des partipristes ne va pas jusqu'à proposer l'adoption de cette absence de langue, «poulain de l'étalon HP et de la jument Black Horse» qu'est le joual (J. Ferron, «Un excellent prétexte», II, 10-11, p. 39). La restauration de la langue que souhaite le groupe n'est pas, de toute évidence, la démission devant la décadence. Toute forme de complaisance est étrangère aux intentions de l'équipe. En réponse à un article paru dans *Le Devoir*, Girouard prend la peine de préciser : «Il faut absolument rassurer M. Basile : le joual (le slang) ne fera jamais de littérature, le «tout un système littéraire» que vous nous imputez n'existe que dans vos hantises» (II, 4, p. 60). Major s'inscrit lui aussi en faux contre la «philosophie du joual» et même Renaud prétend qu'un récit avec un coefficient d'imaginaire important devra utiliser davantage le français que le joual. Loin de se proposer en exemple, les écrivains de *Parti Pris* affirment s'identifier, au passage, au changement : Le bon français c'est l'avenir souhaité du Québec, de dire Gérard Godin; le joual, c'est son présent» (II, 5, p. 18). Mais cette conversion vers ce que l'un appelle «le bon français» sera opérée de l'intérieur et tiendra compte de toutes les forces vives d'un peuple : «On n'a pas à apposer le joual (parole) au français (langue) mais bien plutôt à en faire la vivante synthèse» («D'un Faux Dilemme», II, 8, p. 59). Le langage pourrait alors devenir le lieu de convergence d'une unification sociale.»

L'écrivain-éditeur des Éditions du Jour, Victor Lévy-Beaulieu, grand admirateur de Ferron, sera aussi capable avec des accents «jouaux» d'avoir une écriture aux dimensions épiques : *La Nuite de Malcomm Hudd* (1969) sera d'ailleurs pour Jacques Ferron une description si parfaite de la condition québécoise qu'il abandonnera le projet d'écrire un jour *La Vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché*⁷.

*

Malgré la très grande influence de *Parti Pris*, la revue *Stratégie* devient la publication la plus significative des années 1970⁸. Son fondateur, François Charron, reprend la problématique de la langue amorcée dix ans plus tôt par les écrivains de *Parti Pris*. Par la parodie et la satire, il s'en prend de façon virulente aux oeuvres et aux écrivains reconnus par l'institution littéraire⁹. Au cours des années, *Stratégie* introduit cependant dans ses pages la majorité des débats auxquels participent les intellectuels de l'époque : la sémiologie, le féminisme, le rapport entre le marxisme et la psychanalyse, les luttes en faveur de la nouvelle culture, etc¹⁰.

7. Voir à ce sujet *L'autre Ferron* (sous la direction de Ginette Michaud) Montréal, Fides-CÉTUQ, 1995, p. 411.

8. Jacques Pelletier fait l'historique des événements (*Le Poids de l'histoire*, Québec, Éditions Nuit blanche, 1995, p. 35).

9. Les premiers numéros de *Stratégie* illustrent cette phase de déconstruction du discours littéraire dominant. Le poème «L'Entrée» publié dans le premier numéro de *Stratégie* est un bon exemple du discours déconstructionniste de la revue.

10. Voir à ce sujet Ghislaine Houle et Jacques Lafontaine, *Écrivains québécois de nouvelle culture*, ministère des Affaires culturelles, Montréal, 1975, 137 p.

Au socialisme décolonisateur prôné par la revue *Stratégie* succède le mouvement de la «contre culture». Des thèmes comme l'écologie, la santé, le féminisme retiennent l'attention d'une grande majorité de citoyens québécois. De fait, une sorte de rupture se produit à l'aube des années 1970. Un tout nouveau mouvement d'idées et de valeurs, issu d'abord des États-Unis dans les années 1960, puis répandu dans les pays occidentaux vers la fin de la décennie, provoque un réveil brutal des consciences. Les jeunes du monde entier se retrouvent déstabilisées face aux nombreux aléas politiques des années antérieures : aux États-Unis, c'est l'échec de la S.D.S. (*Students for a democratic society*); au Japon et en Allemagne, l'échec des mouvements étudiants; en France, l'échec de Mai 68 et, à l'automne suivant, celui du mouvement d'occupation des cégeps québécois. Que de désillusions, alors qu'on avait tant d'espoirs! C'est donc plongée dans une vision crépusculaire de l'avenir que se retrouve la jeunesse conscientisée de cette période de la modernité et de l'avant-garde. De nombreux artistes et intellectuels, dont les «Romanciers du Jour¹¹», qui regroupent les écrivains québécois marquants des années 60 - 70, réagiront à cette vision apocalyptique de l'avenir. Ils tentent, comme l'ont fait différemment avant eux, maintes générations de trouver la planche de «salut» qui les sauverait du désastre planétaire particulièrement symbolisé par la guerre du Vietnam, par les conflits politiques et idéologiques entre les grandes puissances, voire par la montée des rationalités purement économiques et médiatiques.

11. «L'École du Jour», *Magazine Le Maclean*, décembre 1972, p. 20 à 68.

En effet, suite à la diffusion rapide des moyens de communication modernes, une nouvelle vision du monde fortement influencée par les valeurs matérialistes et le style de vie américain, traverse la plupart des cultures occidentales. C'est d'ailleurs aux États-Unis, commente le sociologue Jacques Lazure, que la modernité industrielle s'est développée à son paroxysme; c'est en ce pays qu'elle a atteint le degré de puissance le plus écrasant¹². Au Québec, comme ailleurs dans le monde, plusieurs se rebutent de voir leur culture subir quotidiennement les assauts de l'impérialisme américain :

C'est ainsi, par exemple, que pour confier la tendance de la modernité industrielle à construire des mégaloïles de béton et d'acier, où la pollution sous toutes ses formes vicie l'atmosphère, où les rapports humains se font anonymement et à travers l'épais écran d'une paperasserie bureaucratique, où le travail à la chaîne devient un véritable esclavage, la nouvelle culture pousse ses adeptes à se réfugier à la campagne, à se débarrasser le plus possible des polluants de toutes sortes, à se grouper en petites communautés humaines où règnent les contacts directs, la chaude solidarité et le partage social, à s'exprimer dans des formes libres et créatrices de travail artistique et artisanal¹³.

Plusieurs écrivains expriment l'effroi devant une telle contamination irrémédiable¹⁴.

12. Ghislain Houde et Jacques Lafontaine, *op. cit.*, p. 26.

13. *Ibid.*, p. 29.

14. Jacques Ferron écrit notamment à ce sujet : «Il y a une constante dans l'histoire de notre pays, c'est la détermination de sa politique par les États-Unis. De l'Acte de Québec à la Confédération, tout ou presque tout s'explique par leur voisinage. Aujourd'hui on fonde le Nouveau Parti, un événement politique important; on n'y comprendra rien si l'on ne se tourne vers nos voisins du Sud. Se tourner est une façon de dire, car ils sont déjà dans la place par Norad, l'importation de leurs capitaux et leur civilisation pétrolière. Ce n'est plus une invasion comme autrefois, c'est une infiltration. Nos compatriotes de langue anglaise risquent d'y perdre leur âme» («Le N.P., les U.S.A. et l'Irlande», *Escarmouches : La Longue Passe*, tome 1, Montréal, Leméac, 1975, p. 47).

Sans renoncer totalement à la pratique d'une écriture engagée, plusieurs se replient sur eux-mêmes. Asphyxiés par une crise de civilisation, ils partagent au moins un espoir : se tailler une place dans les sous-champs de la modernité, libre de toute attache conceptuelle quant à leur rôle d'écrivain. Ils partent donc à la grande aventure littéraire, n'ayant de compte à rendre qu'à eux-mêmes...

* * *

3. Les Romanciers du Jour

De la mort de Duplessis à la Crise d'octobre 1970, le roman québécois passe le stade le plus accéléré de son développement. De facture conventionnelle au début de la décennie, il devient vite en rupture avec la tradition : on bouscule les convenances, on fait sauter les formes canoniques. De fait, comme l'ont remarqué maints critiques et historiens de la littérature, on assiste au cours des décennies 1960 et 1970 à la naissance d'une nouvelle génération d'écrivains et, plus particulièrement, de romanciers. Dans un article intitulé «L'École du Jour», paru dans la revue *Le Maclean* en 1970, André Vanasse présente quelques-uns de ces romanciers québécois qui, dit-il, n'ont en commun que «l'âge (de 25 à 30 ans), la passion d'écrire et les dents bien longues». Ces «Romanciers du Jour» sont surnommés ainsi, probablement à cause de leur affiliation avec Victor-Lévy Beaulieu qui, à la fin des années soixante, se retrouve à la fois directeur littéraire et éditeur aux Éditions du Jour. Parmi ces écrivains, figure, entre autres, Jacques Ferron à qui d'ailleurs Victor-Lévy Beaulieu

voue une admiration sans borne au point de souhaiter que le grand talent de Ferron obtienne un jour la reconnaissance prodigieuse d'un prix Nobel en littérature.

*

Quels sont les éléments déclencheurs qui permettent à ces romanciers de doubler la production romanesque par rapport à celle des années cinquante? Est-ce leur sentiment de révolte issu de l'échec de l'Amour, de la Famille, de l'Église, de la Politique, etc? Les décennies antérieures avaient habitué les lecteurs à la sécurité du déroulement temporel d'un récit ordonné et mettant en action des personnages bien définis psychologiquement. La peinture des mœurs primait sur le processus d'intériorisation¹⁵. Au début des années 60 paraissent encore, dans la même veine, des romans historiques, comme *La Seigneuresse* (1960) de Robert de Roquebrune et *Rafales sur les cimes* (1960) de Léo-Paul Desrosiers. D'autres romanciers publient en maintenant encore le «style aristocratique» habituel, avec des descriptions très souvent poétiques. C'est ainsi que Claire France (*Autour de toi Tristan*, 1962) et Michelle Le Normand (*La Montagne d'hiver*, 1961) font entendre le chant final de leurs héros. Robert Charbonneau, André Giroux et Adrienne Choquette publient pour leur part, leur dernier roman «canadien-français». L'effervescence de la société québécoise ne se prêtera plus à de telles oeuvres.

15. À titre d'exemple, voir l'article de Guido Rousseau et Jean Laprise, «Le Discours du sol dans le roman mauricien de 1850 à 1950», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 26, n° 67, avril 1982, p. 121-137.

Pour les «Romanciers du Jour», le roman doit correspondre à une forme narrative complètement modifiée. Ils s'opposent surtout à «l'écriture bourgeoise» qui, d'ailleurs, tombe en désuétude sous les assauts répétés de la modernité littéraire¹⁶. Le seul écrivain à traverser toute cette époque en restant fidèle à lui-même, étranger au bouillonnement littéraire tout autour, est Yves Thériault. Il n'appartient à aucune école. Lancée dans les années cinquante, sa marginalité ne l'empêche pas de poursuivre son ascension dans le monde littéraire. Il est dans sa période intense de production. Pendant ces années, Thériault sort en moyenne deux romans par année. Par leur structure, ces romans s'apparentent aux romans antérieurs d'aventures; par leur ton et leur atmosphère, ils se rattachent cependant à ceux de la nouvelle génération de romanciers. Thériault est ouvert à tous les sujets : les Autochtones (*Tayaout, Fils d'Agaguk*, 1969), les gens de la mer (*La Mort d'eau*, 1968), la sexualité (*Oeuvres de chair*, 1975) et, toujours, les aventures (*Le Haut Pays*, 1973), (*Agoak, l'héritage d'Agaguk*, 1979). Installé, avec la «folle du logis» à sa table de travail, Thériault marque à sa façon le roman québécois des années 1960 et 1970¹⁷.

16. Voir à ce sujet «Grandeurs et misères du jeune roman québécois», *Le Devoir*, 14 novembre 1970, p. 19-20; et aussi Patrick Straram, *Questionnement socra/critique*, Montréal, Éditions l'Aurore, 1974, 263 p.

17. À cet égard, il est intéressant de découvrir Jacques Ferron critique littéraire. Il rend hommage à Thériault parce que, d'une part, celui-ci n'appartient à aucune école et, d'autre part, parce que ceci n'enlève rien à l'authenticité de son statut d'écrivain. Ferron sait apprécier l'authenticité que Thériault confère à ses personnages. Il dira par exemple à propos de la description qu'il fait de l'Esquimaux : «[...] À un degré moindre, dans les cadres de la civilisation agricole, la structure paroissiale avait permis, à la fin du siècle dernier, la prise de possession par les nôtres du nord de l'Ontario. Implantation éphémère, effort perdu. Cette paroisse a fondu comme

De fait, la «Nouvelle Culture» suinte de partout. Tout se passe comme si on voulait effacer sur-le-champ les dernières traces de la société traditionnelle. On s'en prend à tout : à la famille d'abord, puis à ce qu'elle a fait de ses enfants. Tinamer, la petite fille de quatre ans que nous présente Ferron au début de son *Amélanchier* est vraiment une exception, une bouffée d'air frais, par rapport au milieu familial étouffant peint par les autres Romanciers du Jour¹⁸. Pensons à Jean le Maigre dans *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* (1966) de Marie-Claire Blais, à Béatrice Einberg dans *L'Avalée des avalés* (1966) de Réjean Ducharme, qui n'en finissent plus de vomir leur milieu familial étouffant. Ce procès de la famille se poursuit encore avec la saga des Beauchemin que Victor Lévy-Beaulieu peint dans *Race de monde* (1969). Mais, bien avant lui, Gérard Bessette avait donné le ton avec son *Libraire* (1960). Hervé Jodoin, cet anti-héros en révolte contre la bigoterie familiale, posait déjà en modèle de l'individualité contemporaine.

*

l'igloo. Il nous en reste la compréhension de l'Esquimau, si bien exprimée par Thériault, à ce point de vue écrivain authentique et précieux devant lequel il faut s'incliner, même s'il a tous les défauts du monde : à tout seigneur, tout honneur» (Jacques Ferron, *op. cit.*, tome 2, p. 90-91).

18. C'est aussi l'opinion de Victor-Lévy Beaulieu qui écrit à ce sujet : «L'enfance est terrifiante, volontiers hostile, étrangement noire, presque toujours malade, inquiète, absolument désespérée; [...] l'enfance de *L'Amélanchier* est comme l'envers de celle de *L'Avalée des avalés*, en ce sens qu'elle se trouve à être du bon côté des choses alors que l'image du père, par exemple, est d'une grande douceur et d'une grande bonté» («Grandeurs et misères du jeune roman québécois», *Le Devoir*, 14 novembre 1970, p. 19).

Une fois le procès de la famille mis sur la sellette, suit celui de l'amour. Roger Fournier ouvre la contestation dans *Inutile et Adorable* en 1963, suivi du *Journal d'un jeune marié* (1967). L'homosexualité est également revendiquée dans *Amadou* de Louise Maheux-Forcier (1963) et, phénomène presque inconnu dans le roman des années antérieures, ultra religieuses et moralisatrices, les unions libres traversent la plupart des nouveaux romans. L'amour est inspiré par une pulsion naturelle et non plus par la tradition littéraire issue du Moyen Âge ou par les canons répressifs du Vatican ou de l'Église catholique.

Généralement, quand on étouffe dans une société, on fuit. Au temps des années de la «grande noirceur¹⁹», Borduas et Hertel, en opposition avec leur milieu, avaient pris le chemin de la France²⁰. Les romanciers québécois des années 1970 diffèrent de ces exilés antérieurs. Ils n'ont aucunement besoin de calmer leurs tentations de l'ailleurs : ils aiguisent leurs crayons et leur imagination plutôt que de boucler leurs valises et leurs rêves. On ne fuit pas : on écrit des récits de fuite. C'est le *Journal d'un hobo* (1965) de Jean-Jules Richard; c'est aussi l'appel du Grand

19. Alain-G. Gagnon et Mary Beth Montcalm tracent une analyse intéressante des principaux acteurs sociaux de cette période de «grande noirceur» (*Québec : au-delà de la révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur, Coll. Études québécoises, 1992, 333 p.)

20. De tels départs ne semblent guère plaire à Jacques Ferron, qui écrit à ce propos: Monsieur Borduas, qui était parti depuis quelque temps, s'est sans doute trop éloigné; il ne reviendra plus. Contrairement à Riopelle qui a trouvé son assiette en Europe, il avait laissé la sienne ici. Nouillorque et Paris le déçurent; il y vécut en exil, renfrogné, sauvage; doucement il suivait l'itinéraire qui l'a mené là où il est. [...] Parti d'ici en automne, dans toute sa magnificence, il avait perdu peu à peu ses couleurs. En dernier il ne peignait plus qu'en blanc et en noir, mauvais signe. Il sera attardé un peu trop sur le noir... (*op. cit.*, tome 2, p. 13).

Nord toujours exaltant chez Thériault; c'est enfin la fascination d'une jeune institutrice pour un nomade dans *Non Monsieur* de Jovette Bernier (1969).

*

La fuite peut aussi prendre une autre forme, celle plus insidieuse mais non moins douloureuse du suicide. En fait, le geste est métaphoriquement signifiant : il est une forme déguisée d'une révolte interminable à partir de laquelle les personnages des romans se consomment à force de se frotter à une société sans issue. D'où la tentation de placer alors la libération du côté du suicide : *Ashini* de Thériault (1960), *Le Temps des jeux* de Diane Giguère (1961), *La Ville inhumaine* (1964) de Laurent Girouard décrivent des désespérés proches du *Cassé* (1964), cet anti-héros de Jacques Renaud, malheureux au point d'ouvrir le gaz avant de se coucher, dans l'espoir de ne plus se réveiller. Ces personnages ne croient plus rôtir dans les flammes éternelles de l'enfer, malgré que leurs idées suicidaires soient contraires à leur éducation religieuse traditionnelle.

Nés dans les années trente et quarante, les romanciers de ces décennies contestent donc par le vécu de leurs personnages, la religiosité et le rigorisme étouffants prônés alors par la catholicité de cette époque. «*Vivre! Vivre!*», clame Marie-Claire Blais, après sa percutante *Saison dans la vie d'Emmanuel* (1966) et dans ses *Manuscrits de Pauline archange* (1968), autre roman sur nos obsessions religieuses. Marcel Godin a aussi vitupéré contre le joug de la religion dans *Ce*

Maudit Soleil (1965) et *Une Dent contre Dieu* (1969). Les héros ne veulent plus être offerts en holocaustes à Dieu. Ils veulent choisir leur vie et se rebellent contre ceux qui les en empêchent. Nous retrouvons là, sans conteste, un des sujets les plus controversés pour Ferron. Dans un article intitulé «Le Moi crucifiant» il exprime ainsi ses idées :

La recherche de l'identité, d'un pareil à soi-même, d'un duplicata unique qu'on peut glisser sous l'oreiller ou mettre dans sa poche ou mettre dans sa tête, aboutit au moi sur lequel on s'épingle, quand il reste menu, où l'on se cloue quand il prend des proportions humaines et qu'on dispose d'une croix latine. [...] On se rassemble et l'on se possède pour mieux se disperser et se dissoudre. Auparavant on traverse bien des étapes; on commence dans le noir par le dedans et l'on va vers le dehors, et l'on revient ensuite vers soi, dans le noir, pour terminer au point de départ. On se boucle. On est le fils d'une maison, le cousin d'une parenté, l'écolier d'un collège, l'habitant d'un pays et le citoyen du monde. On monte, on se déploie et plus on gagne, plus on perd, car tous les termes de la série sont minés. Rendu à tout, on retombe à soi et puis à rien. [...] On a pu dire, tout compte fait, que vous mourez en Dieu, par Dieu et pour Dieu, principe de toute culture maraîchère et symbole du grand ensemble où vous vous seriez trouvé durant quelques années, sous un soleil malade²¹.

Dans ce texte, Ferron fait allusion «aux citoyens du monde». Peut-on y voir une vision élargie de l'humanité à partir de laquelle il aurait construit son oeuvre? C'est l'hypothèse que soutient Jean Marcel : «Une civilisation, un pays, fut-il le nôtre, c'est d'abord les hommes qui y habitent et la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes²²». Chose certaine, les années soixante et soixante-dix amènent une

21. *Du Fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 133-134.

22. *Jacques Ferron malgré lui*, p. 165.

nouvelle ouverture au monde. C'est notamment au cours de ces décennies que les Femmes de la Révolution tranquille prennent davantage leur place dans la création romanesque. Qu'ont, en effet, en commun les Françoise Loranger, Marie-Claire Blais, Diane Giguère, Claire de Lamirande, Andrée Maillet et Louise Maheux-Forcier, sinon le même regard inquisiteur sur la société patriarcale dans laquelle elles ont vécu²³? Cette nouvelle génération de romancières surprend à partir de 1965; elles remplacent les écrivaines aux oeuvres plutôt littéraires que survoltées du début de la décennie : Claire France, Michelle Le Normand, Adrienne Choquette et quelques autres.

Historiquement, l'écriture féministe s'inscrit dans le champ littéraire vers le milieu des années 1970. Elle est fortement ressentie par l'ensemble des Québécoises du début de la décennie, puis renforcée par les écrits des écrivaines militantes. Pensons, par exemple, à Nicole Brossard et France Thérôt, animatrices du collectif *Les Têtes de pioche*. Par la portée de leurs textes poétiques, prosaïques ou pamphlétaires, ces deux poètes deviennent les porte-parole de la tendance la plus radicale du féminisme. C'est aussi le cas de Madeleine Gagnon qui, autant par ses articles dans la revue *Chroniques* que dans ses oeuvres, témoigne des revendications des femmes de sa génération²⁴. Née au cours des années 1970, la littérature

23. Voir à ce sujet Patricia Smart, *Écrire dans la maison du Père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 1988, 337 p.

24. Son essai *Pour les femmes et tous les autres* (1974) est particulièrement signifiant. Madeleine Gagnon y dénonce l'injustice faite aux femmes et aux autres oubliés de nos sociétés supposément évoluées.

québécoise «au féminin» — qui est bien différente d'une littérature «dite féminine» — est l'expression même des changements que traverse alors le Québec.

*

Autre thème majeur de la décennie 1970 : celui de la mort qui s'infiltré insidieusement à travers toutes les sphères sociales. Les romanciers mettent effectivement en scène des personnages qui se consomment à force d'être témoins d'une destruction graduelle de leur identité collective. La mort devient ainsi la métaphore même d'une révolte collective qui tarde à venir²⁵. Plus que jamais l'identité canadienne-française se mue en celle de «québécoise²⁶». De fait la littérature québécoise se veut une arme au service du politique. Les romans nourrissent l'action socio-politique et en sont nourris. Aussi dans *Prochain Épisode* (1965) d'Hubert Aquin, le narrateur, et tout un peuple avec lui, n'en finissent plus de naître; il en est de même du roman *Les Remparts de Québec* (1965) d'Andrée Maillet, qui laisse présager des explosions autres que verbales. Enfin, même un auteur fédéraliste comme Rock Carrier (*La Guerre yes sir*, 1968) écrit dans la veine nationaliste

25. Elle viendra et sera vécue tout de même à travers les événements du F.L.Q.; voir à ce sujet l'article de Jacques Ferron «Une Mort de trop», *Escarmouches*, tome 1, p. 103 à 110.

26. C'est en 1962 que *Livres et Auteurs canadiens* devient *Livres et Auteurs québécois*. Le meilleur article sur le sujet est sans doute celui d'Hubert Aquin, «La Fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, vol. 4, n° 23, mai 1992, p. 299 à 325.

québécoise. Tous, ou presque tous, appellent le «Pays» en maudissant la situation «coloniale» dans laquelle serait emmuré le peuple québécois²⁷.

Devenus la conscience malheureuse de la nation, les écrivains ne peuvent donc plus dire leur révolte dans une langue doucereusement régionaliste ou aux accents de la «Vieille France». Les «Romanciers du Jour» se cherchent une nouvelle forme d'écriture. Or, pour un certain nombre d'entre eux, cette écriture romanesque n'a d'autre choix que d'être très québécoise. *Le Libraire* de Gérard Bessette paru en 1960 illustre déjà une nouvelle manière : la langue de Molière est passée au tordeur de la francité québécoise. Hubert Aquin et Jacques Godbout optent pour l'écriture cinématographique, où tout se passe autant au niveau du style que de l'anecdote. L'aisance désinvolte de *Salut Galarneau* (1967) est saluée par la critique qui en veut encore. Tous les romans de Claude Jasmin de *La Corde au cou* (1960) à *Rimbaud, mon beau salaud* (1969) sont sur cette lancée : on permet à la «langue parlée québécoise» de se faire entendre. Enfin, de 1966 à 1969, au rythme d'un roman par année, Réjean Ducharme laisse aller la fonction libératrice du jeu verbal : *L'Avalée des avalés*, *Le Nez qui voque*, *L'Océantume* et *La Fille de Christophe Colomb* sont des romans où la forme littéraire elle-même est porteuse de sens.

27. Gaston Miron précise le sens collectif de l'aliénation québécoise : «Je dis que la disparition d'un peuple est un crime contre l'humanité, car c'est priver celle-ci d'une manifestation différente d'elle-même. Je dis qu'une personne n'a le droit d'entraver la libération d'un peuple qui a pris conscience de son historicité» («Poésie et Politique d'après Gaston Miron», *La Barre du jour*, octobre 1970, p. 16).

À la source de ces oeuvres se trouve, croit-on, la langue du peuple... Avec le recul du temps, on se rend compte cependant que cette «langue du peuple» était plutôt celle que théorisaient les tenants du mouvement Parti Pris²⁸. La parution du *Cassé* de Renaud, en 1964, sera pour *Parti Pris* la preuve que la théorie fonctionne! Ce vif succès à scandale exprime la révolte d'un dépossédé dont la seule possession est le corps de Philomène! Dans cette oeuvre, le joul déborde des dialogues et devient la texture même du roman. C'est le premier embranchement où bourgeonneront *Le Cabochon* (1964) d'André Major, *La Ville inhumaine* (1964) de Laurent Girouard et *Pleure pas, Germaine* (1965) de Claude Jasmin; ces trois romans, et tous ceux qui leur ressemblent, crachent à la figure du Québécois aliéné sa misère, son mal de vivre, sa pauvreté d'âme. De même en est-il de Jacques Ferron qui cherche à sa manière à libérer le Québec (*La Nuit* 1965), à montrer la situation coloniale avec ses romans *Papa Boss*, (1966) et la *La Charrette*, (1968). Avec *Le Ciel de Québec* (1969), Ferron met encore en échec le discours des élites traditionnelles de chez nous. Il montre cependant qu'il n'est point besoin de «joualiser» l'écriture pour faire québécois. Tout chez lui, qu'on pense aussi à son *Cotnoir* (1962), procède d'échanges entre le rêve, le merveilleux et l'idéologique. Pour lui, ce qui est important, c'est de transcender par la pérennité de l'oeuvre littéraire «cette mort» qui, pour d'autres, semble inéluctable. Le passage de l'inconscience à la conscience, comme le dit Pierre L'Hérault²⁹, signifie la mort de

28. Voir *supra*, p. 5-6, où nous traitons de la problématique d'écriture professée par l'équipe de *Parti Pris*.

29. *Jacques Ferron : cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 81.

l'innocence. Est-ce cette conscientisation, ouverture initiatique sur la vie, que Ferron nous présente par ses oeuvres au tournant des années 1970³⁰? Voilà un aspect important de la question présent dans *L'Amélanchier* et auquel il nous faudra répondre dans les chapitres suivants de notre mémoire.

Pour Ferron, il n'y a de salut individuel que collectif. Publié en 1970, *L'Amélanchier* révèle cette préoccupation urgente pour l'auteur d'exprimer la libération de l'individu en relation avec la communauté sociale à laquelle il appartient. L'art du romancier consiste à peindre ces lieux de mémoire à partir desquels les narrateurs successifs du récit chercheront à retrouver leur identité. Pour Gilles Marcotte, critique littéraire, «[...] aucune oeuvre de récit parmi celles qui se sont révélées avant 1960 n'a exercé une influence aussi profonde et aussi étendue sur la fiction de la Révolution tranquille et d'après, en particulier par sa façon de prendre ses libertés dans le langage, de le livrer à la prodigalité de l'imaginaire³¹». Avec *L'Amélanchier*, Jacques Ferron peint l'univers de l'espace sacré. Par la magie du langage, il invite le lecteur à découvrir les couleurs miroitantes de l'imagination. Pénétrons donc, à notre tour, dans ce récit, où l'espace s'unit au temps pour former le cycle cosmique de la «vie, de la mort et de la renaissance»...

30. Nous retrouvons dans l'oeuvre de Ferron cette préoccupation du salut individuel par le collectif. Citons, entre autres, les titres suivants : *L'Amélanchier* (1970), *Les Roses sauvages* (1971) et *Du Fond de mon arrière-cuisine* (1973).

31. Cité dans *Le Roman contemporain au Québec, 1960-1985* (sous la direction de François Gallays, Sylvain Simard et Robert Vigneault), Montréal, Fides, 1992, p. 36.

CHAPITRE II

L'AMÉLANCHIER : UN RÉCIT, UN ROMAN OU UN CONTE?

1. Typologie de *L'Amélanchier* selon ses éditions et rééditions

L'Amélanchier de Jacques Ferron ravive notre passé collectif et «met à jour» nos racines. L'oeuvre se veut une reprise de notre écriture nationale là où nous l'avons laissée au moment de la Conquête en 1760. Au dire de Jean Marcel, *L'Amélanchier* aurait même pour finalité de refermer la «blessure» d'une histoire qui n'a pas été achevée faute d'avoir jamais commencée¹... Hypothèse sans fondement historique? Début d'une légende? Quels matériaux de la genèse de l'oeuvre pourraient nous rassurer à ce sujet? Par ailleurs, une telle hypothèse ou une telle légende ne déplairait pas à Ferron lui-même. N'a-t-il pas affirmé plus d'une fois que son projet d'écriture était tout entier résolument tourné vers l'«extériorité» spatio-temporelle, vers ce que Mikhaïl Bakhtine appelle pour sa part l'«exotopie²». Poser

1. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, p. 83.

2. Suivant Bakhtine, «l'exotopie» est dans «le domaine de la culture le moteur le plus puissant de la compréhension»; une culture « ne se révèle dans sa plénitude et dans sa profondeur, écrit-il, qu'au regard d'une autre culture » (*Esthétique de la création verbale*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, p. 348). Il faut néanmoins rappeler que la première définition que Bakhtine donne du concept d'« exotopie » couvre les rapports qu'un auteur entretient avec ses personnages; ce n'est que tardivement qu'il a étendu

ainsi la genèse et, surtout, la parution de *L'Amélanchier* permet, à notre avis, de comprendre les circonstances qui entourent sa fortune et ses infortunes littéraires depuis sa première édition en 1970. Mais rappelons d'abord le point de vue de Ferron lui-même.

*

L'Amélanchier demeure pour Ferron une oeuvre quelque peu inachevée. Comme pour la plupart de ses autres oeuvres, il aurait voulu réécrire ce récit dont il n'était pas complètement satisfait. Hélas, la maladie et la mort l'empêchent de réaliser son projet. Suivant Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Ferron s'est rendu compte qu'il aurait dû laisser mûrir davantage ses oeuvres, les retravailler avant de les soumettre à ses éditeurs. Mais il a rarement agi ainsi. Au contraire, écrivent les trois auteurs :

Celui-ci, dans la foulée, pressé sans doute d'offrir au public lecteur ces merveilleux textes, s'empressait d'en refiler le manuscrit, tout aussi rapidement préparé, à l'atelier de composition. Puis l'auteur constatait tristement, une fois le cycle de production de mise en marché complété, que sa création était devenue l'objet d'un commerce sur lequel il lui était pratiquement impossible d'exercer le moindre contrôle : réimpressions, voire nouvelles éditions se retrouvaient ainsi sur les rayons des librairies, à la grande surprise du créateur lui-même, étonné que l'on ne l'ait point consulté³.

son application aux relations entre les textes ou entre les cultures.
3. *L'Amélanchier*, p. 157.

Quant à *L'Amélanchier* lui-même, Ferron ne s'est pas caché de l'avoir publié trop vite : il avoue même que «ce petit livre lui a donné beaucoup de mal...» :

Puisque vous me parlez de *L'Amélanchier*, que je vous dise que [...] ce petit livre m'a donné beaucoup de mal sur la fin, car je voulais le finir, ayant remarqué que Carroll n'a guère essayé de vieillir Alice. C'est là que se trouve la difficulté majeure. Comme le dit très bien Alain dans ces «Mythologies de l'enfance», on aime bien les premières idées qu'on a eues, fausses, farfelues, où la porte s'ouvre parce que le chat miaule, et qui restent en chacun, comme le montre la vogue pour la pensée magique. L'enfant est le reflet de son milieu, tout confus et bariolé qu'il est; par lui-même il ne vit pas. L'art de Carroll tient de son état [de curé]; il écarte Alice de son cadre naturel, ce qui est beaucoup, et la regarde de son regard bizarre, d'une tendresse où il y a de la logique mathématique, et cela n'en finit pas comme j'aurais pu prolonger les péripéties de Tinamer, elle, dans son milieu naturel, avec ses parents, anagramme de Martine, mais regardée par Alice et Carroll et Northrop Frye, à qui elle doit beaucoup. J'ai réussi à la sortir de son bariolage d'origine, mais à la fin je suis allé trop vite, j'ai déchiré la trame, comme vous l'avez remarqué, comme je l'avais senti, mais je m'étais dit que cette déchirure était inévitable⁴.

Les extraits de ces deux lettres révèlent une parcelle des difficultés d'écriture qu'éprouve Ferron. Sans doute n'avait-il pas la patience d'un Gustave Flaubert ou d'un Paul Valéry pour reprendre sans cesse ses textes, les épurer de leurs imperfections, voire leur donner le lustre de l'oeuvre achevée. Mais Ferron est-il le seul responsable? Ses éditeurs n'ont-ils pas eux aussi une part de responsabilités dans la mise en marché d'oeuvres littéraires qui auraient exigé des révisions d'ordre

4. Lettre de Jacques Ferron à Pierre Cantin, 2 décembre 1974, citée dans *L'Amélanchier*, p. 158.

narratif ou stylistique? C'est notamment le cas de *L'Amélanhier* qui, plus que toute autre oeuvre de Ferron, semble avoir été sacrifié aux impératifs du marché du livre⁵.

*

Depuis la fin du XIX^e siècle, la scolarisation généralisée a fait du livre un objet de consommation courante. Cette réalité a eu un impact direct sur l'institution littéraire et sur le statut de l'écrivain. En principe, celui-ci n'est plus soumis à la tutelle des divers pouvoirs politiques et religieux qui régissaient toutes les formes d'art depuis l'Antiquité. Toutefois, offrir son oeuvre à un vaste public crée une autre servitude : la conquête du marché. La publicité médiatisée que nous pouvons constater dans les salons du livre n'est qu'un exemple parmi d'autres qui démontre que la destinée d'un livre dépend en grande partie de ceux qui en font la publicité. Dans ce contexte, l'éditeur est le premier et le mieux placé pour atteindre l'opinion publique.

5. Ferron n'a guère été consulté sur la diffusion et la commercialisation de *L'Amélanhier*, comme le soutiennent Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis (voir *supra*, note 3). Un fait parmi d'autres illustre d'ailleurs l'attitude cavalière de certains éditeurs à propos de la mise en marché de *L'Amélanhier*. Ainsi il est bizarre de constater que les exemplaires constituant le troisième tirage de l'oeuvre, dont l'achevé d'imprimer indique la date du 30 juillet 1971, portent l'appellation de «roman». Avant d'effectuer un changement dans la présentation de *L'Amélanhier*, un minimum de civisme aurait exigé une consultation auprès de l'auteur. Quant au manuscrit original, il aurait été détruit avec, paraît-il, ceux de plusieurs ouvrages publiés aux Éditions du Jour durant les années 1970 (voir à ce propos les huit pages de la « Notice » publiée en annexe au texte de *L'Amélanhier* paru en 1992 dans la collection « roman » des Éditions Typo. Enfin, nos propres recherches effectuées à la Bibliothèque nationale du Québec tendent pareillement à démontrer que certaines rééditions de l'oeuvre (celle dont la typologie n'est pas conforme à l'original) n'ont tout simplement pas été déposées à la Bibliothèque nationale du Québec.

Quel sort réserve-t-on alors à une oeuvre quand on décide de rayer le «contrat de lecture» présenté aux lecteurs par l'auteur? L'écrivain devient-il «victime» de l'éditeur qui instaure, comme s'il s'agissait d'un fait banal, une distance entre le sujet et l'objet de l'oeuvre? C'est ce qui est arrivé à Jacques Ferron. Sur le «rabat du plat» supérieur de l'édition originale (1970) de *L'Amélanchier*, l'auteur sert à son lecteur l'avertissement suivant :

Un homme, dans une prison, seul, sans autorité, écrit un livre⁶ en quatre mois. Ce livre sera lu par un autre homme, seul, sans autorité. Le lien qui s'établit entre les deux est d'ordre privé. Tout comme les relations qu'ont pu entretenir feu le chanoine Baril⁷ et Rémi Paul⁸. La justice pour être équitable doit s'en tenir à l'ordre public. Toute censure littéraire se retourne contre le censeur et le stigmatise. Le livre relève de la juridiction du lecteur. L'ordre public oblige le citoyen à mille devoirs. La liberté n'existe vraiment que dans le privé, et c'est la force de la littérature de se situer dans cet ordre, force que n'auront jamais les joujoux de Mc Luhan⁹, prénommé Marshall.

Cela dit pour qu'il soit bien compris que *L'Amélanchier* ne s'adresse pas aux Rémi Paul et aux Claude Wagner¹⁰ et qu'il se

-
6. L'auteur fait référence à l'essai de Pierre Vallières, *Les Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un «terroriste» québécois*, paru aux Éditions Parti Pris, en 1968. Voir *L'Amélanchier*, Éditions Typo 1992, p. 160.
 7. Mgr Donat Baril (1880-1960) fut le vingtième curé de la paroisse de Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup (Louiseville), de 1932 à 1960 (*L'Amélanchier*, p. 160).
 8. Rémi Paul (1921-1982) est né à Louiseville, fut député conservateur du comté de Berthier-Maskinongé-Delanaudière à Ottawa, de 1957 à 1966, année où il fut élu député unioniste de Maskinongé à Québec. Il devint ministre de la Justice et procureur général de juillet 1969 à avril 1970. Réélu en 1970 et 1973, il fut nommé juge par la suite (*Ibid.*, p. 160).
 9. Il s'agit de Marshall Mc Luhan (1911-1980), professeur à l'Université de Toronto; ses ouvrages consacrés à l'influence des mass médias (surtout électroniques) sur le comportement humain lui assurent, dans les années soixante, une renommée mondiale (*Ibid.*, p. 161).
 10. Claude Wagner (1925-1979) fut juge à la Cour des sessions de la paix jusqu'en 1964, année de son élection comme député libéral de la circonscription Montréal-Verdun, à l'Assemblée nationale. Il fut ensuite nommé ministre de la Justice et procureur général dans le cabinet de Jean Lesage de 1964 à 1966. Son radicalisme et son intransigeance lui méritèrent le surnom de «Ti-Rouge la Terreur». Il fut enfin député

dresse au contraire contre l'esprit qui les anime, confus et malfaisant¹¹.

Cet avertissement disparaît lors des réimpressions et éditions subséquentes. De plus, à cause des travaux de reliure effectués dans la majorité des bibliothèques, on a changé la couverture où se trouvait imprimé cet avertissement au lecteur. Fort heureusement, nous avons au Québec une Bibliothèque nationale qui, grâce au dépôt légal, gère le patrimoine littéraire québécois. C'est ainsi que nous avons pu reconstituer «l'histoire» de la mise en marché de *L'Amélanhier*¹².

*

Parue aux Éditions du Jour en 1970, l'édition originale de *L'Amélanhier* qualifie l'oeuvre de «récit». On peut se demander pourquoi une telle appellation, qui correspond alors à l'intention de Ferron, est dans certaines éditions subséquentes remplacée par celles de roman ou même de conte. Qu'est-ce qui justifie ces nouvelles appellations? Est-ce pour répondre au goût du public? Est-ce pour mieux saisir le phénomène métadiscursif de l'oeuvre? Enfin, jusqu'à quel point le choix du genre littéraire influence-t-il la réception critique? Le tableau de la page suivante nous permet de répondre en partie à ces interrogations. .

* * *

à Ottawa, sous la bannière du Parti progressiste-conservateur de 1972 à 1978, avant d'être enfin nommé sénateur (*Ibid.*, p. 161).

11. *Ibid.*, p. 160-161.

12. Voir les annexes I à VII p. 179 à 197.

TABLEAU I

LISTE DES ÉDITIONS ET RÉÉDITIONS DE *L'AMÉLANCHIER* CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

ANNÉE	TITRE	ÉDITEURS et ÉDITIONS	RÉÉDITIONS	COLLECTION	DATE DE L'ACHEVÉ D'IMPRIMER	DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec	TYPLOGIE
1970	<i>L'Amélanchier</i> (Voir annexe I)	Éditions du Jour		Les Romanciers du Jour	4 mars 1970	1 ^{er} trimestre	Récit
1970	<i>L'Amélanchier</i> (Voir annexe II)	Éditions du Jour	Les réimpressions datées du 30 juillet 1971 portent l'appellation «roman»		30 juillet 1971	1 ^{er} trimestre 1970 *	Roman
1973	<i>L'Amélanchier</i> (Voir annexe III)	Éditions Robert Laffont	Reproduit l'édition de 1970 sauf l'ajout d'une bande publicitaire «Découvrez le plus célèbre conteur du Canada français»		11 avril 1973	2 ^e trimestre 1973	Récit - Conte
1975	<i>The Juneberry Tree</i> (Voir annexe IV)	Harvest House	Traduction anglaise de l'édition de 1970	French Writers of Canada		1 ^{er} quarter 1975	Novel
1977	<i>Jacques Ferron</i> <i>Récit</i> (Voir annexe V)	VLB Éditeur Éditions Marquis Limitée	Reproduit l'édition de 1970 sauf l'illustration de la page couverture (croquis)		16 novembre 1977	4 ^e trimestre 1977	Récit
1986	<i>L'Amélanchier</i> (Voir annexe VI)	Format de poche VLB Éditeur & Succession Jacques Ferron	Reproduit l'édition de 1970 à l'exception du croquis de la page couverture	Courant (VLB)	29 août 1986	3 ^e trimestre 1986	Récit
1992	<i>L'Amélanchier</i> (Voir annexe VII)	Éditions Typo	Reproduit l'édition 1970 sauf la maquette de la couverture	Roman	1 ^{er} septembre 1994	3 ^e trimestre 1992	Récit

* Bien que cette édition porte le sceau du dépôt légal à la Bibliothèque nationale, elle ne figure pas parmi les éditions conservées à la bibliothèque; de plus, il a été impossible de la trouver dans le réseau des bibliothèques universitaires. L'exemplaire trouvé provient de la Bibliothèque municipale de Grand-Mère, au grand étonnement des documentalistes de la Bibliothèque nationale. On peut s'interroger sur le respect du dépôt légal par les éditeurs.

Le tableau illustre bien le phénomène de la sociologie de la littérature. Jacques Ferron choisit le genre «récit» pour identifier le type d'écriture de son *Amélanichier*. Deux ans après, en 1973, les Éditions Robert Laffont reproduisent le texte de l'édition de 1970 mais lui accole par l'intermédiaire de l'éditeur une nouvelle appellation. Le slogan «Découvrez le plus célèbre conteur du Canada français» situe en effet *L'Amélanichier* dans un marché du livre qui avantage nettement l'éditeur. Quelle que soit d'ailleurs son intention, un tel slogan oriente à coup sûr le choix du lecteur et, par conséquent, la légitimation de l'oeuvre.

Quant à la typologie «Novel» de la traduction anglaise, elle rejoint celle de «Roman» que les Éditions du Jour attribue à *L'Amélanichier* en 1971. Là encore, le rôle de l'éditeur est primordial, il utilise sciemment l'étiquette du genre littéraire le plus populaire pour mousser l'achat et la lecture du livre. Depuis les années 1960, les enquêtes sociologiques sur les habitudes de lecture des Québécois démontrent en effet, qu'au plan de la lecture, ils ont non seulement «rattrapé» les grandes cultures occidentales, mais qu'ils préfèrent le roman à tout autre genre littéraire :

[...] Il serait trop long de rendre compte du détail de ces travaux. Je rappellerai seulement qu'il s'en dégageait nettement que la société québécoise avait «rattrapé» les grandes cultures occidentales sur le plan de la lecture et que les préoccupations éthiques des personnes de romans rejoignaient celles des individus de la société de référence : les textes littéraires, dans cette perspective, étaient utilisés comme «documents» de première main pour

saisir, décrire et interpréter les transformations de la société québécoise sur le plan idéologique¹³.

* * *

2. *L'Amélanchier* : un récit pictural

Le récit *L'Amélanchier* paraît en 1970 à l'aube d'une décennie où les études narratologiques sont en pleine effervescence dans le champ littéraire. De ce fait, le «récit» devient le type discursif par excellence, l'objet de toutes les attentions dans l'avant-garde culturelle et littéraire de l'époque. Depuis, les études théoriques sur le «genre¹⁴» n'ont cessé de se multiplier, au point que certains critiques ne craignent pas d'affirmer que la narratologie s'ouvre depuis une dizaine d'années à une saisie sémiotisée du récit littéraire¹⁵. Jean-Michel Adam serait le spécialiste le plus représentatif de cette tendance :

-
13. Jacques Pelletier, «La critique sociologique depuis 1965», *Critique et Littérature québécoise* (sous la direction de Annette Hayward et Agnès Whitfield), Montréal, Les Éditions Triptyque, 1992, p. 322. C'est nous qui soulignons.
 14. Jean-Michel Adam et François Revaz écrivent à ce propos : «La narratologie contemporaine replace le discours narratif dans une stratégie de communication. Le producteur du récit structure son texte en fonction d'effets qu'il cherche à produire chez l'interprétant ou le lecteur. Leur interprétation repose non seulement sur la prise en compte de la lettre du texte, mais également sur le postulat chez le lecteur ou l'auditeur, d'une intention communicative du producteur-énonciateur» (*L'Analyse des récits*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 10-11).
 15. Pierre Hébert, «La Narratologie au Québec (1967-1987)», *Critique et Littérature québécoise*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 1992, p. 372.

En examinant la mémorisation et la compréhension, la «lisibilité», l'attente du lecteur-auditeur, aussi bien que les instructions données par l'énoncé lui-même, le présent essai déplace la narratologie dans le sens d'une étude des stratégies discursives¹⁶.

Que deviennent alors ces «stratégies discursives» entre les mains de l'écrivain Jacques Ferron? Prend-t-il en charge tout le système signifiant de son oeuvre? La réponse qu'il donne un jour à Jean Marcel, complice littéraire, témoigne de sa conception de l'art d'écrire :

— On dit d'un écrivain qu'il est plutôt peintre, ou plutôt musicien. De quel côté vous portent vos tentations?

— Tout mon intérêt va à la peinture. C'est elle qui a édifié l'espace et c'est l'espace, extrait du temps, qui a remplacé l'éternité vers laquelle, par les trucs eschatologiques, on cherchait à déboucher le temps.

Je ne déteste pas esquisser un thème, le laisser là pour le reprendre plus loin et le développer peu à peu tout au long du livre. [...] j'admets que l'écriture courant d'un mot à l'autre, d'un mot qui sombre à un mot qui apparaît, crée une durée et s'apparente à la musique que la nuit n'arrête pas et qui chemine dans le temps, en opposition avec la peinture qui s'arrache au temps, s'impose sans retouche, à la minute, à la seconde et suscite l'espace, dimension relativement nouvelle qui s'oppose au temps [...]¹⁷.

En associant ainsi l'écriture à la peinture, Jacques Ferron dessine son oeuvre dans l'interface du représenté et de la représentation. Cette analogie entre les intérêts de l'écrivain et ceux de l'artiste-peintre situe d'ailleurs bien son projet d'écriture. Elle nous fait découvrir le registre discursif de son oeuvre, dont la structure narrative

16. *Ibid*, p. 372.

17. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, p. 28-29.

traditionnelle espace / temps est en quelque sorte bouleversée. De fait, c'est sur l'élément spatial, voire pictural, que repose toute la signification de *L'Amélanchier*. Mais alors par quels procédés figuratifs l'écrivain-peintre parvient-il à esquisser l'espace temporel dans le mouvement prospectif et rétrospectif de son oeuvre? Ne serait-ce pas d'abord à partir de l'image même de «l'amélanchier» que Ferron nous présente d'ailleurs dans le prologue de son oeuvre en citant le Frère Marie-Victorin¹⁸? En effet, dès le début du récit l'image narrative de «l'amélanchier» se détache de sa référence cosmologique¹⁹ pour se fondre graduellement dans l'expérience temporelle souhaitée par l'auteur²⁰. Tout doit donc s'inscrire dans le présent narratif : «Le présent du passé», par la mémoire; «le présent du présent», par l'intention; et «le présent du futur», par l'attente de cette intention. D'ailleurs dès le début du premier chapitre de *L'Amélanchier*, une instance subjective de l'énonciation nous met en présence d'un «Je» énonciatif, celui de Tinamer de Portanqueu, protagoniste du récit :

-
18. «Les amélanchiers mériteraient d'être cultivés à cause de leur beauté au moment de la floraison et de l'attrait qu'ils exercent sur les oiseaux» (Frère Marie-Victorin, cité par Jacques Ferron).
 19. Gabrielle Dufour-Kowalska décrit ainsi «l'arbre de vie» sans frontière. On remarque non sans satisfaction, dit-elle, «que l'historien des religions est d'accord avec l'historien de l'art pour témoigner — s'il en était besoin — que les représentations d'arbre de vie, dans la plupart des traditions, n'ont qu'un faible rapport avec leur point de départ naturel. Parce que, sans doute, leur modèle ne l'est point. Ceux qui les ont peints ou sculptés ou chantés, les yeux fixés peut-être sur nos jardins et nos forêts, regardaient ailleurs, car il n'existe point en nos bois ni en nos vergers un seul «arbre de vie»» (*L'Arbre de vie et La Croix*, Genève, Éditions du Tricorne, 1985, p. 26).
 20. Chez Ferron, l'expérience souhaitée du temporel rejoint en dernière instance celle postulée par Gilbert Durand sur la condition temporelle de l'homme; elle représente «cet effort de l'être pour demeurer une espérance vivante envers et contre le monde objectif de la mort» (*Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1979, p. 499).

Je me nomme Tinamer de Portanqueu. Je ne suis pas fille de nomades ou de rabouins. Mon enfance fut fantasque mais sédentaire de sorte qu'elle subsiste autant par ma mémoire que par la topographie des lieux où je l'ai passée, en moi et hors de moi. Je ne saurais me dissocier de ces lieux sans perdre une part de moi-même²¹.

Cette citation illustre bien les lieux narratifs où se dessinera l'expérience temporelle du récit. Là encore, la ligne du temps se détache de sa référence cosmologique pour s'ancrer dans l'esprit du personnage-narrateur et, sans nul doute, implicitement dans le projet d'écriture de l'auteur. D'ailleurs, d'autres passages du texte tendent à prouver ce talent particulier de Ferron à construire une action sur le temps :

[...] Freud a dû se tromper en faisant d'une amnésie nécessaire un refoulement; [...] Dès lors, cependant, de cette intimité close, de cet intérieur obscur, on verra le dehors s'ouvrir devant soi, matin tardif de la conscience dont le fil lumineux ne se mesure plus à la longueur des jours, qui dans la succession de ceux-ci ne se brise pas le soir pour recommencer le lendemain; il est maintenant un fil unique; il traverse la nuit, se faufilant par les rêves; il va de jour en jour, de mois en mois, d'année en décade; [...]

Aurais-tu été emportée par ces gitans de la mort que sont devenus tes père et mère, ravie sans que tu t'en sois rendu compte, par eux ou par les autres, les barbus, les ancêtres? [...]

Le télescope avait été oublié sur son trépied, dans le jardin; il me rappela qu'au-delà de notre domaine boisé s'étendait la mer des Tranquillités et qu'en face, sur l'autre rive, montant vers le nord, le comté de Maskinongé n'avait pas de fin²².

*

21. *L'Amélanchier*, p. 27.

22. *Ibid.*, p. 151-152-154.

Ainsi par leur perpétuelle mise en abyme et leur intertextualité, ces trois citations, tout comme l'ensemble du texte, situent *L'Amélanchier* dans l'esprit des récits modernes. C'est dire combien le mouvement prospectif et rétrospectif du récit pose la question critique des voix narratives qui s'y manifestent. Ferron est en rupture avec la forme narrative traditionnelle, notamment dans sa fonction de représentation. Les études actuelles en narratologie démontrent d'ailleurs jusqu'à quel point il peut être présomptueux de vouloir définir le statut de narrateur par rapport à celui de l'auteur. Philippe Lejeune pose ainsi le problème :

[...] À quelles conditions le nom propre de l'auteur peut-il être perçu par un lecteur comme «fictif» ou ambigu? Comment s'articule, dans ces textes, l'usage référentiel du langage, pour lequel les catégories de la vérité (opposée au mensonge) et de la réalité (opposée à la fiction) restent pertinentes, et la pratique de l'écriture littéraire, pour laquelle elles s'estompent²³?

Dans *L'Amélanchier*, qui est le narrateur? À un premier niveau de lecture, on assiste au récit d'enfance d'une petite fille nommée «Tinamer»; puis le récit s'entrecoupe de métarécits. On découvre en effet «Léon», le père de Tinamer, qui raconte à son tour l'histoire de son enfance également ponctuée des récits de la généalogie des «de Portanqueu» :

Par mon père, le précité Léon de Portanqueu esquire, j'appartiens à une célèbre famille du comté de Maskinongé qui a donné à la Patrie un notaire, un avocat-poète, un agronome, six maîtresses d'école et un

23. Philippe Lejeune, *Moi aussi*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 24.

zouave pontifical, sans compter les cultivateurs, tous grands féodaux²⁴.

Malgré la difficulté de conceptualiser l'unité sémiotique du «Je²⁵», nous pouvons, suite aux travaux reconnus de Philippe Lejeune²⁶, déduire que toute unité sémantique d'un discours à la première personne est renvoyée à un nom, commun ou propre. Toutefois, dans *L'Amélanchier* nous nous retrouvons devant deux voix narratives identifiées par le pronom personnel «Je». Comment faut-il interpréter ces deux voix narratives? Quel est le protagoniste du récit : l'auteur réel Jacques Ferron? Léon, le père de Tinamer, ou Tinamer elle-même (anagramme de la fille réelle de Jacques Ferron, Martine)? Nous nous retrouvons donc avec la problématique que Gérard Genette appelle le «mode» et la «voix» du récit. En d'autres termes, quel est le personnage dont le point de vue oriente la perspective narrative et qui est le narrateur²⁷? Dans le récit écrit, comme le remarque Genette, il s'agit d'un pseudo-temps que seul peut approcher le temps de lecture. Autrement dit, la lecture de l'oeuvre — ce que Paul Ricoeur appelle la «reconfiguration²⁸» — prédétermine en quelque sorte sa finalité. La matrice originelle de *L'Amélanchier* a-t-elle été conçue par l'écrivain dans le but d'analyser les «transpositions de l'action humaine dans et

24. *L'Amélanchier*, p. 35.

25. Voir à ce sujet le chapitre I (Le processus sémiotique) de l'étude d'Umberto Eco intitulé *Le Signe*, Bruxelles, Éditions Labor, traduit de l'italien, 1988, p. 31-46.

26. Voir, entre autres, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 357 p., *Lire Leiris : autobiographie et langage*, Paris, Éditions Klincksieck, 1975, 192 p. et *Moi aussi*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, 346 p.

27. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 203.

28. *Temps et Récit*, Paris, Éditions du Seuil, vol. III (Le temps raconté), 1985, 460 p.

par le récit²⁹»? Voilà la question. À ce compte, plusieurs passages du récit renverraient à des éléments de similitude avec le récit autobiographique. Le plus représentatif est, sans conteste, celui qui pourrait être associé à un événement biographique primordial dans la vie de l'écrivain-narrateur : la mort de sa mère alors qu'il n'avait qu'onze ans :

[..] j'ai dû m'ouvrir à ma mère et ce serait par sa mémoire doublant encore la mienne de sa puissance tutélaire, même si elle est morte depuis longtemps, que je me souviens de ce jour unique de mon enfance toujours cernée par la nuit³⁰.

Cette citation illustre bien toute la dialectique présente dans l'analyse du «Je - narrant» et du «Je - narré». Elle rend compte aussi de l'habileté de Jacques Ferron à utiliser toutes les composantes narratives possibles pour sauver ses personnages de l'absurdité de la mort. Vu ainsi, *L'Amélanchier* serait une illustration parfaite des hypothèses narratives soutenues par Jacques Brès :

Nous n'opposerons pas récit *en être* et récit *en faire* : nous les considérerons comme deux aspects d'un même phénomène, simultanément présents dans tout récit. Nous dirons simplement que certaines narrations privilégient l'expression du récit *en être* [...] Le récit est un phénomène d'actantialité s'originant sur l'actant : c'est la mise en scène de l'homme faisant³¹.

29. Jean-Michel Adam et Françoise Revaz, *op. cit.*, p. 14.

30. *L'Amélanchier*, p. 76.

31. Jacques Brès, *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 1994, p. 114-115. L'italique est de nous.

Nous retrouvons donc ici le texte de l'écrivain-peintre qui, grâce au fil incassable de sa mémoire, redonne vie aux personnages dont le souvenir l'habite. Le texte de *L'Amélanchier* fourmille en effet d'exemples qui incitent le lecteur à soupçonner un lien de parenté entre les personnages mis en scène dans *L'Amélanchier* et les membres de la famille de Jacques Ferron. En pareil cas, le récit serait l'équivalent de cette mémoire construite, nullement passive, dont parle Pierre Nora dans *Les Lieux de mémoire*³². Le plus signifiant de ces lieux serait alors ce passage où l'auteur-narrateur évoque le patronyme Ferron :

De sa naissance, on tombe à l'origine de ses familles, après le déluge de l'Atlantique, et l'on repart de Yamachiche qui, vers l'est, empiète sur le comté de Maskinongé. C'est là que commence l'histoire des de Portanqueu. Longtemps ils n'en menèrent pas large. Ils s'appelaient Ferron³³.

Ici encore nous retrouvons la subtilité reliée au concept du narrateur-personnage. Non seulement sommes-nous en présence d'un récit intradiégétique (fait de niveau), où le nom de famille réel de Ferron apparaît, mais aussi d'un récit hétérodiégétique (fait de narration), où l'auteur ne raconte pas intégralement sa propre histoire³⁴. Fait

32. Pierre Nora (sous la direction de), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 volumes: «La république» (1984), «La nation» (1986), «Les France» (1992).

33. *L'Amélanchier*, p. 84.

34. La pensée de Gérard Genette est à ce sujet éclairante : «toute [...] la section consacrée au **récit de paroles** pourrait avantageusement être rebaptisée ainsi : des modes de (re)production du discours et de la pensée des personnages dans le récit littéraire écrit. (Re)production voudrait alors indiquer le caractère fictif ou non du modèle verbal selon les genres : l'histoire, la biographie, l'autobiographie reproduiraient des discours effectivement tenus; l'épopée, le roman, le conte, la nouvelle feindraient de reproduire, et donc, en réalité, produiraient des discours inventés de toutes pièces» (Gérard Genette, *Nouveau Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 34).

encore intéressant, le chapitre onze du récit focalise de façon toute particulière la présence autodiégétique des voix narratives. «Coco», surnom de Jean-Louis Maurice³⁵, fait partie de «l'action, de l'enchaînement des faits³⁶», de l'univers diégétique de Tinamer qui raconte son enfance. Plus encore, dans le récit même de Tinamer, s'immisce, à l'intérieur «de l'action qui se déroule³⁷», le portrait de l'écrivain-médecin réel Jacques Ferron. Des éléments biographiques nous informent qu'il pratiqua la médecine de mai 1966 à novembre 1967 à l'hôpital du «Mont Providence» devenu dans le récit le «Mont-Thabor» :

Coco disait à mon père, après avoir palpé rapidement chacune des clefs de son gros trousseau de geôlier : «Monsieur Léon, laisse-moi toucher aux autres.» [...] Alors de ses belles mains claires, souples et frémissantes d'intelligence, Coco fouillait Léon de Portanqueu et, immanquablement, trouvait les deux clés extraordinaires qui ne correspondaient à aucune des mille et une serrures du Mont-Thabor. [...] Ensuite viennent les mots; il te faut apprendre toutes les choses qu'ils cachent. Eh bien! Coco, mon vieux Coco, quand cette recherche te rebutera, quand tu rentreras en toi-même, décidé à n'en plus sortir, malade au point de ne plus vouloir guérir, alors n'oublie

35. Nous n'avons rien trouvé sous le nom de Jean-Louis Maurice qui nous indiquerait qu'il aurait pu exister. Toutefois, dans «Notice et Notes» de *La Conférence inachevée*, nous lisons les informations suivantes : Cette série pourrait être considérée comme un complément aux historiettes (sans oublier le chapitre onzième de *L'Amélanchier*) inspirées par les deux séjours du médecin en milieu psychiatrique et publiées dans *l'Information médicale et paramédicale*, d'octobre 1969 à février 1979, véritables pamphlets dénonçant de façon virulente la psychiatrie moderne et ses grands prêtres et que Jean-Marcel Paquette a réunie en partie dans le tome 2 des *Escarmouches* (Montréal, Leméac, 1975); cette conférence rejoint également les propos de l'«Introduction» à la lettre incluse dans la première édition des *Roses sauvages*, ce «petit roman» publié en 1971 (Jacques Ferron, Montréal, vlb éditeur, 1987, p. 227).

36. Jean-Michel Adam et Françoise Revaz, *op. cit.*, p. 14.

37. *Ibid.*, p. 14.

pas, dis aux gardes de m'appeler; je viendrai et te les donnerai, cette fois, les deux clefs; elles seront à toi, à toi tout seul³⁸.

Tous ces liens possibles entre les personnages du récit et les personnes réelles portant le même nom permettent-ils pour autant de qualifier le texte d'autobiographique? Selon les critères formels du «pacte autobiographique» de Philippe Lejeune «[...] une identité est ou n'est pas. Il n'y a pas de degré possible et tout doute entraîne une conclusion négative³⁹». Dans le cas de la diégèse de *L'Amélanhier*, c'est «la ressemblance» qui fonde «l'identité»; dans l'autobiographie, c'est «l'identité» qui doit fonder «la ressemblance⁴⁰». Comme le discours des protagonistes du récit demeure toutefois fortement teinté d'éléments biographiques intra et extra textuels, le «récit de fiction autobiographique» décrirait donc bien, à première vue, le contenu de l'oeuvre. D'ailleurs, Philippe Lejeune n'énonce-t-il pas à ce sujet :

[...] qu'une fiction autobiographique peut se trouver «exacte», le personnage ressemblant à l'auteur; une autobiographie peut être «inexacte», le personnage présenté différant de l'auteur : ce sont là questions de fait (encore laissons-nous de côté la question de savoir qui jugera de la ressemblance, et comment), qui ne changent rien aux questions de droit, c'est-à-dire au type de contrat passé entre l'auteur et le lecteur⁴¹.

Mais voici à ce propos, ce que pourrait nous répondre Tinamer, dans le processus d'écriture de *L'Amélanhier*.

38. *L'Amélanhier*, p. 126-127-128.

39. Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 15.

40. *Ibid.*, p. 38.

41. *Ibid.*, p. 26.

Mon père s'était détourné de moi et moi de lui, du moins transitoirement, en apparence; il fallait passer par là sans doute, aller chacun de son côté jusqu'au détour qui nous remettait de nouveau face à face, dans une autre amitié. Cela devait arriver, oui mais, tenant en main le fil du temps, rien ne me pressait d'y arriver; au contraire, la composition de ce livre, l'art du récit me commandaient plutôt de différer ce détachement jusqu'aux dernières pages, puisque c'est lui qui clôt la première saison de ma vie, dont je m'étais donné les années pour sujet. On n'écrit pas toujours comme on voudrait. J'ai tout précipité⁴².

Un tel passage souligne encore la problématique du projet d'écriture du récit.

L'image de «l'amélanchier» a-t-elle servi, comme le prétend Tinamer, de prétexte à la mise en intrigue du récit :

Sur le pourtour des clairières se pressaient l'amélanchier, le sumac et deux cerisiers [...] Tous ces arbres, arbustes, arbrisseaux avaient un langage et parlaient à qui voulait les entendre⁴³.

Est-ce bien encore grâce à cette image que l'écrivain-peintre dessine deux consciences orientées vers le «bon» ou le «mauvais» côté des choses?

Tout ce que je sais à présent, c'est qu'en deçà du ciel et de l'enfer qui restent là où ils ont toujours été, ou trop haut ou trop bas, et qu'on serait bien bête de ne pas garder pour les cas extrêmes et les conjonctures désespérées, c'est que sur terre, le bon et le mauvais côtés des choses sont revenus, d'un partage variable, pour un combat à n'en plus finir, sans trêve et sans merci⁴⁴.

42. *L'Amélanchier*, p. 125.

43. *Ibid.*, p. 28.

44. *Ibid.*, p. 146-147.

L'écrivain réussit donc à insuffler à son récit plusieurs significations qui marqueront au moins deux consciences orientées vers le «bon ou mauvais» côté des choses. On peut se demander alors comment la réception critique, qui est la rencontre elle aussi d'au moins deux consciences, a pu réagir lors de la publication de *L'Amélanchier*.

* * *

3. *L'Amélanchier* : une certaine idée du conte

La majorité des critiques identifient *L'Amélanchier* à une certaine idée du conte⁴⁵. En effet, phénomène relevé par les chroniqueurs littéraires, Jacques Ferron, tout comme les personnages de son oeuvre, deviennent à tour de rôle conteurs. Par la voix narrative de Tinamer, écrit André Major, Ferron «remonte le courant du temps jusqu'à l'amélanchier, l'arbre généalogique par excellence»; et Major d'ajouter encore : «On rencontre dans ce conte du jour et de la nuit des personnages étranges, ce «M. Northrop», le «lapin» devenu Anglais, et le père lui-même, que sa fille prendra longtemps pour un voleur...⁴⁶». Il est en effet intéressant de noter la justesse avec laquelle Major oriente son analyse autour du personnage de «M. Northrop», le «lapin devenu Anglais». Major saisit l'importance que Jacques Ferron

45. À ce sujet, Jacques Ferron dira lui-même : «Pour s'y comprendre, dans le conte traditionnel et toutes les choses du passé, il faut repartir des commencements et s'en venir se retrouver à l'heure d'aujourd'hui qui court vers demain» («La Transformation des contes», *Du Fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 40).

46. André Major, («L'Amélanchier : un conte de fées», *Dimanche-matin*, vol. XVII, n° 11, 22 mars 1970, p. 67). C'est nous qui soulignons.

donne aux animaux dont la représentation révèle très souvent le caractère sarcastique de ses personnages. Tels les animaux dans le *Roman de Renart* du Moyen Âge — véritable épopée animale — ce «M. Northrop» fait figure d'étrange personnage. Par ses traits et ses agissements, il suggère toute une satire sociale habilement fondue dans la mise en intrigue du récit. Derrière ce personnage, dont l'existence antérieure fait dire à Tinamer qu'autrefois il craignait sans cesse que la Duchesse ne lui fût couper la tête, pourrait se cacher le critique et universitaire Northrop Frye (Sherbrookoise, né en 1912), célèbre pour ses théories littéraires. Ce Québécois anglais, nous dit Ferron, «a préféré l'anatomie de la critique et de l'Université de Toronto à l'anatomie du Québec⁴⁷».

Enfin, à cette image sarcastique, succède, dans un paradoxe merveilleux, l'autre «Northrop», créé cette fois-ci par Lewis Carroll (1832-1898) dans son célèbre récit d'*Alice au pays des merveilles*. Dans *Le devoir* du 21 mars 1970, Jean Éthier-Blais présente trois Anglais sortis tout droit d'*Alice au pays des merveilles* :

M. Northrop, c'est le Lapin; la petite fille blonde, c'est Alice et le prêtre amoureux de cette belle enfant, qui est-ce donc, sinon Lewis Carroll lui-même (dont on sait à quel point il aimait les petites filles). La féerie est si parfaitement littéraire, mais arrangée⁴⁸.

47. «Bibliographie sélective de Jacques Ferron», *Voix et Images*, «Dossier Jacques Ferron», vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 445.

48. («*L'Amélanchier* de Jacques Ferron : ni à droite, ni à gauche, un livre naturel», *Le Devoir*, vol. LXI, n° 67, 21 mars 1970, p. 15).

Cette intertextualité, focalisée surtout sur le personnage de monsieur Northrop, n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres qui pourraient appuyer la thèse selon laquelle le conte semble être pour Ferron l'occasion de remettre en question l'ordre établi⁴⁹.

*

Au-delà de la satire et de l'ironie qui ne sont pas sans rappeler la littérature médiévale, on peut se demander quelle vision du monde nous donne à lire *L'Amélanhier*. Pour Jean-Marcel Paquette, nous nous retrouvons devant un fait accompli : «Le conte entier de *L'Amélanhier*, dit-il, est un univers complet». Et Paquette d'explicité ainsi son propos :

Comme Léon de Portanqueu à l'imagerie biblique, Tinamer emprunte à ces contes enfantins chacun des éléments qui composent son univers magique. Ainsi, sa rencontre avec le lapin lui vient d'*Alice au pays des merveilles*; le «*oh! oh! che naso brutto*», de *Pinocchio*. Car il faut bien le dire : son conte, Jacques Ferron l'a très habilement manigancé à partir de bien d'autres livres, ce qui en fait un succès d'autant plus singulier : de Proust d'abord (ou contre lui), de Collodi (*Pinocchio*), de Lewis Carroll (*Alice...*) dont la présence dans *L'Amélanhier* est si

49. L'auteur affirme qu'il n'a jamais rien admis, cherchant cependant à se faire admettre : «Quand je parle ou j'écris, je ne dispose que d'un seul acteur. Ce visage nu, il se nomme JE, mais il s'affuble aussi de personnages, savoir le TU, le IL, le NOUS, le VOUS, le ILS. [...] Je reste unique et pourtant je me multiplie pour me rendre compte de la diversité du monde. [...] Les mots m'imposent leur régime. Je les écris et je fabule. [...] Comment un faiseur de contes peut-il dire la vérité? Tout se passe, dit-il, dans notre civilisation comme si chaque individu avait sa propre personnalité pour totem : elle est le signifiant de son être signifié» («Faiseur de contes», *Escarmouches : La Longue Passe*, Montréal, Éditions Leméac, tome 2, 1975, p. 28 à 32).

manifeste qu'ils ne sont point nommés; mais aussi de Cazotte (l'épisode de la cage aux poules), de Mgr Mailhot (la tendre histoire de Hubert Robson et de Mary Mahon) et de Pierre Jaccard (la théorie de l'orientation chez l'enfant) qui sont nommés par Tinamer et dont les ouvrages sont ouverts devant elle sur sa table de travail au moment où elle rédige les «mémoires» qui forment le conte entier de *L'Amélanhier*⁵⁰.

*

Ces quelques voix de la critique démontrent bien l'intérêt suscité par la parution de *L'Amélanhier* en 1970. De cette date à aujourd'hui, on ne compte pas moins d'une cinquantaine d'articles de revues ou de journaux, de chapitres de volume, sans compter les mémoires de maîtrise et les thèses de doctorat, suscités par la qualité de conteur dont fait preuve Ferron. Autrement dit, la voix de la critique littéraire s'avère donc d'une extrême importance pour saisir la pertinence de la typologie de l'oeuvre dans ses rapports avec les circonstances temporelles de son énonciation.

*

On peut alors se demander, vingt-sept ans plus tard, quels effets produisent ces comptes rendus critiques sur l'analyse de l'oeuvre? Font-ils justice à la liberté d'expression de l'auteur, à la «reconfiguration» narrative de l'oeuvre par le lecteur?

50. Jean-Marcel Paquette, *Livres et Auteurs québécois 1970*, Montréal, Éditions Jumonville, p. 13 (cité dans *L'Amélanhier* de l'Édition Typo, 1992, p. 195-196).

Dans *Critique et littérature québécoise*, Gilles Marcotte nous dit qu'un disciple de Bourdieu, Claude Lafarge, s'est employé à démontrer que la valeur n'est pas une propriété interne à l'oeuvre, mais tient exclusivement aux propos tenus sur elle, lors de sa réception⁵¹. Voilà une thèse qui expliquerait sans trop de difficulté l'infortune littéraire de *L'Amélanchier*. Quoi qu'il en soit, pour Gilles Marcotte, *L'Amélanchier* est «cette oeuvre qui vient de plus loin, littérairement, que celles de Gabrielle Roy et d'Anne Hébert : du XVIII^e siècle et de Voltaire, voire plus outre, de Charles Perrault et même du fonds immémorial des contes. Elle ignore superbement, dit-il, les façons modernes, actuelles de faire de la littérature». Et Marcotte d'ajouter encore :

Aucune oeuvre de récit, peut-être parmi celles qui se sont révélées avant 1960, n'a exercé une influence aussi profonde et aussi étendue sur la fiction de la Révolution tranquille et d'après, en particulier par sa façon de prendre ses libertés dans le langage, de le livrer à la prodigalité de l'imaginaire⁵².

*

La présentation de *L'Amélanchier* comme oeuvre de récit pictural nous a donc fait découvrir un élément clé pour comprendre le sens de l'«art littéraire» chez Jacques Ferron. Une partie de son art consiste à utiliser le récit mythique⁵³ pour

51. Gilles Marcotte, «Du Jugement», dans Annette Hayward et Agnès Whitfield, *Critique et Littérature québécoise*, Montréal, Éditions Triptyque, 1992, p. 29.

52. «Le Roman de 1960 à 1985», *Le Roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», tome VIII, 1992, p. 36.

53. Par récit mythique il faut entendre ici le sens que lui donne Roland Barthes : «le mythe est une parole [...] tout peut être mythe, qui est justiciable d'un discours [...] C'est l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole, c'est elle et elle seule

maintenir le lien entre la littérature et l'histoire. Il peint ainsi un arbre, «l'amélanchier», dont les racines s'enfoncent très profondément dans les lieux de mémoire.

La structure de *L'Amélanchier* repose donc sur de courts récits, canevas choisis par Ferron pour peindre l'identité personnelle et collective de ses personnages. Toutefois, comme a su le démontrer l'ensemble de la critique, *L'Amélanchier* demeure un conte multidimensionnel et polyphonique. L'art du conte dans *L'Amélanchier* consiste à occuper un espace plutôt qu'une durée. Dans cet espace, les reflets d'ombre et de lumière se fusionnent pour créer ainsi l'illusion d'une magie possible entre les traditions orales et écrites. Cette tentative de pouvoir relancer le conte, désir si cher pour Jacques Ferron⁵⁴, traverse d'ailleurs toute l'écriture de *L'Amélanchier*. Mais *L'Amélanchier* est-il pour autant la copie stylisée du vécu de Ferron? Bref, en voulant «faire vrai», Ferron a-t-il réussi à «donner l'illusion du vrai⁵⁵»? Le chapitre trois qui traite du retour aux origines et le quatrième de la

qui règle la vie et la mort du langage mythique. Lointain ou non, le mythe ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire. [...] Cette parole est un message. Elle peut donc être bien autre chose qu'orale; elle peut être formée d'écritures ou de représentations [...] (*Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, p. 215-216).

54. Dans une entrevue accordée à Pierre L'Hérault, Jacques Ferron précisait : «Si j'avais été bon conteur, il est sûr que je n'aurais pas écrit. J'ai écouté de bons conteurs, je les ai admirés, mais je n'ai pu relancer le conte. Il se peut que j'aie écrit pour compenser cette infirmité, mais est-ce que je conte pour un public comme le conteur? [...] Peut-être que j'ai commencé par le théâtre à cause de cela, prévoyant la réaction du public («Le Lecteur oublié», Ginette Michaud et Patrick Poirier (sous la direction de), *L'Autre Ferron*, Montréal, Fides - Cétuq, 1995, p. 434).
55. Voir à ce propos Gérard Toffin, «Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie», *L'Homme*, juillet - décembre 1989, p. 39.

langue de l'auteur tentent de répondre à ces deux questions. La forme et le contenu de ces chapitres nous permettront-ils encore de déceler le caractère épique de *L'Amélanquier*⁵⁶?

56. Le conte «Les Provinces» de l'auteur reflète bien toute cette précarité reliée au projet d'écriture. Il commence ainsi : «Il naquit un cartographe dans le bon vieux pays du Québec, c'est-à-dire en aval des Trois-Rivières, et comme il avait dans le bas des reins un signe en forme de fleur de lys, on se dit qu'il ne serait pas un cartographe comme les autres [...] Il travaille seul. Parfois il se dit qu'il est fou, d'autres fois se prend pour un prophète. Ce n'est qu'un artiste comme bien d'autres (*Contes*, Montréal, Édition intégrale, HMM, coll. «l'Arbre», 1968, p. 62-65).

CHAPITRE III

LE RETOUR AUX ORIGINES

1. La recherche des origines chez Tinamer

Tinamer, actrice et narratrice de *L'Amélanchier*, écrit pour son orientation¹. Elle a vingt ans. Elle est perdue au début de sa vie d'adulte et tente de retrouver la petite fille de quatre ans que Léon de Portanqueu appelait «la prunelle de sa vie, son petit phare, son bel amélanchier²». Elle remonte ainsi le courant du temps pour découvrir que les êtres coupés de leur milieu d'origine sont des êtres perdus parce qu'ils se sont orientés du mauvais côté des choses. Par contre, elle se souvient que ceux qui savaient s'orienter du bon côté des choses retrouvaient leur point d'origine... Grâce à la commémoration de ses souvenirs, elle se retrouve donc dans les lieux de son enfance, point de départ et d'arrivée de sa quête qui épouse la forme sacrée du voyage initiatique³ :

-
1. Le choix du mot «orientation» est surtout utilisé dans le langage maritime. Il exprime l'état de «dérive» dans lequel se trouve Tinamer au moment où elle écrit son récit.
 2. *L'Amélanchier*, p. 7.
 3. Il faut comprendre ici le sens précis évoqué par l'expression «voyage initiatique». Il s'agit d'une sorte de pèlerinage intérieur que s'impose Tinamer afin de franchir le pas qui lui permettra de pénétrer dans le monde «responsable des adultes». Cette aventure l'entraînera dans les méandres de son inconscient personnel et collectif. Dans une définition plus élargie, où se fusionne sur le plan conceptuel l'étymologie latine et

Mon enfance fut fantasque mais sédentaire de sorte qu'elle subsiste autant par ma mémoire que par la topographie des lieux où je l'ai passée, en moi et hors de moi. Je ne saurais me dissocier de ces lieux sans perdre une part de moi-même. «Ah! disait mon père, je plains les enfants qui ont grandi en haute mer⁴».

Léon évoque en effet pour sa petite fille l'image de la mer qui n'a pas de frontière, image qui s'oppose à celle de Longueuil où elle a vécu son enfance : un Longueuil ancien qui était alors une sorte de «Farouest dans la vallée du Saint-Laurent»..., plus encore, le Moyen âge avec «le roi mérovingien⁵».

*

Pour Tinamer, le «bon côté des choses» devient donc un prolongement de Longueuil. Comme elle a vingt ans lorsqu'elle se remémore ce passé, sa réflexion reflète le doute de l'adulte face à sa perception d'enfant. Elle s'égare ainsi temporairement dans ses pensées. Avec le paysage des rues et des maisons, mêlé à celui du boisé de son enfance, elle ne semble plus trop bien savoir de quel côté penche la balance : le «bon» ou le «mauvais» côté des choses... Elle questionne aussi

grecque, l'initiation est : «[...] le commencement d'un état qui doit amener la graine, l'homme, à sa maturité, sa perfection. Et, comme la graine, il doit d'abord mourir pour renaître [...]» (Simone Vierende, *Rite roman initiation*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1973, p. 7).

4. *L'Amélanchier*, p. 27.

5. L'appellation du «roi mérovingien» fait référence à Hector Desmarais, qui fut maire de Ville Jacques-Cartier en 1954-55. La ville fut fusionnée à celle de Longueuil en 1969.

le mystère qui la retient à ne pas contempler de trop près le majestueux Saint-Laurent de son enfance :

Si nous avions pu descendre sur la grève de cette merveille de la nature, nous aurions constaté que le majestueux Saint-Laurent était gras d'eau de vaisselle, qu'il puait, égout à ciel ouvert, égout de tous les égouts du Haut et du Bas-Canada, et qu'il charriait des étrons, des étrons à n'en plus finir, avec, çà et là, la charogne d'un nègre américain assassiné à Chicago — encore chanceux que le Mékong ne soit pas un affluent de notre fleuve national et biculturel⁶.

À ce mauvais côté des choses, s'oppose rapidement dans les souvenirs de Tinamer le «merveilleux» conte de son enfance. Mon enfance, dit-elle, je la «décrirai pour le plaisir de me la rappeler, tel un conte devenu réalité, encore incertaine entre les deux⁷». Ce plaisir, elle le ressent dans la forêt située tout près, en arrière de son domicile, du bon côté des choses, avec l'amélanchier et le saskatoon de Northrop. Elle nous le fait partager par le récit des personnages qui ont le plus marqué son enfance. C'est à travers leurs souvenirs qu'elle tente aussi d'identifier ceux qui lui permettraient d'éveiller en elle la conscience salvatrice qui lui ferait reconnaître son point de départ. Elle se voit donc rattachée à un temps beaucoup plus vaste que les vingt ans qu'elle a vécus et, de ce fait, elle s'identifie avec fierté aux illustres personnes du clan des Ferron⁸ :

6. *L'Amélanchier*, p. 121.

7. *Ibid.*, p. 27.

8. Cette célèbre famille du comté de Maskinongé a réellement existé. Le notaire, Joseph-Alphonse Ferron est le père de l'auteur. Dans *l'Histoire de Louiseville* de Germain Lesage, nous apprenons qu'il fut un habile homme de loi et d'affaires. Il fut également secrétaire-trésorier de la ville de Louiseville et du comté de Maskinongé, greffier de la Cour du Circuit et organisateur du Parti libéral. Lesage

Par mon père, le précité Léon de Portanqueu, esquire, j'appartiens à une célèbre famille du comté de Maskinongé qui a donné à la Patrie un notaire, un avocat-poète, un agronome, six maîtresses d'école et un zouave pontifical, sans compter les cultivateurs, tous grands féodaux⁹.

C'est donc à travers les souvenirs de cette célèbre famille et de leur environnement que Tinamer filtre ce qu'elle juge être du «bon» ou du «mauvais» côté des choses. Après la description d'une enfance «entière et radieuse» avec un père original et une mère effacée, elle confie soudain, comme si elle voulait prendre du recul, la responsabilité du récit à son père Léon, le «dieu» de son enfance. Celui-ci, grâce au pouvoir multidimensionnel de son télescope, focalise pour la «prunelle de sa vie» ce qui lui semble être le plus beau paysage de l'espace infini :

Le soir venu, lorsque mon père monta son télescope dans le jardin, il me dit : «Tinamer, est-ce que tu vois la lune?» Elle sortait des feuillages, toute ronde, ébahie d'être plus grosse que le soleil. Je la voyais, bien sûr. Elle montait sans bruit dans le ciel, à vue d'oeil. Je me taisais : pourquoi aurais-je répondu à sa question? Plus elle montait, plus elle s'éloignait et diminuait de volume. Mon père me dit : «Lorsque la lune est pleine, peut-on penser qu'on n'en voit que la moitié?» Je continuai de me taire. Il avait fini d'ajuster ses lentilles et voyait à présent la mer des Tranquillités, le bois, le jardinet, à côté de lui-même, sa petite fille muette, les pieds dans la rosée¹⁰.

évoque aussi le souvenir de d'autres membres du clan familial : L'avocat-poète «Émile» fut élu député libéral à Ottawa en 1935 et 1940, puis nommé sénateur en 1943 et, enfin, juge de la Cour supérieure dans la juridiction de Trois-Rivières en 1945. L'agronome «Raymond» émigra quant à lui, à Montréal. Il publia bon nombre d'articles et de brochures sur l'agriculture; enfin, il y eut le zouave pontifical «Maxime» qui s'installa à Joliette et fit carrière dans l'assurance («Notes», *L'Amélanchier*, p. 166-167).

9. *Ibid.*, p. 35.

10. *Ibid.*, p. 49-50.

Ce récit poétique de Léon qui ajuste ses lentilles pour voir la mer des Tranquillités nous renseigne donc sur l'espace occupé par les ancêtres de Tinamer, ceux du comté de Maskinongé : «Je lui répétais ce qu'il venait de me montrer, la mer des Tranquillités, le comté de Maskinongé, la réplique du lac Saint-Pierre, le rectangle tout en hauteur qui faisait pendant à notre bois sur la rive opposée¹¹».

*

Suite à cette accalmie, bercée par la lune ou la «mer des Tranquillités», Tinamer reprend la narration et tisse la toile de ses souvenirs. Elle se rappelle alors, qu'une fois endormie au sein de cette mer des Tranquillités, «lorsqu'elle eut palpé l'herbe à la place du drap, [...]»¹², un rêve la transporta dans l'univers des générations antérieures. Elle revoit, entre autres, «Mary Mahon», cette petite fille recherchée depuis un siècle et demi par Messire Hubert Robson¹³. Quelle inquiétante prise de conscience... Elle aussi pourrait bien être perdue à jamais, car :

l'enfance est avant tout une aventure intellectuelle où seules importent la conquête et la sauvegarde de l'identité, que celle-ci reste longtemps

11. *Ibid.*, p. 51.

12. *Ibid.*, p. 63.

13. Les personnages de Mary Mahon et de Messire Hubert Robson apparaissent dans le premier tome des *Bois-Francs* de Charles-Édouard Mailhot. Les quatre tomes de cette oeuvre furent publiés par la compagnie d'imprimerie d'Arthabaskaville de 1914 à 1925. C'est dans le premier livre qu'on retrouve l'histoire de la petite Mary Victoria Mahon, à l'intérieur du passage consacré à la paroisse de Saint-Médard-de-Warwick.

précaire et que, tout bien considéré, cette aventure est la plus dramatique de l'existence¹⁴.

Quoique perdue dans les souvenirs de «cette aventure, la plus dramatique de l'existence¹⁵», Tinamer espère malgré tout retrouver à travers elle «le salut», voire les racines du bonheur quotidien auquel elle aspire. Elle a maintenant vingt ans, elle doit assumer la responsabilité de sa vie, mais elle parvient difficilement à sortir de ce «beau conte inachevé que Léon de Portanqueu avait inventé pour elle¹⁶». Elle cherche donc une direction, un espace où elle pourrait vivre à nouveau une merveilleuse aventure avec la complicité de son bel amélanchier¹⁷.

Nous retrouvons donc encore Tinamer assise à sa table de travail, perdue dans ses réflexions bien qu'entourée d'objets sacrés et profanes, qui lui sont autant d'indices d'une orientation à suivre : les clés que Coco aimait, un livre d'information et la boussole de Northrop :

14. *L'Amélanchier*, p. 63.

15. L'expression «dialogue de la mort et de la liberté», qui exprime le sens de toute aventure, traduit bien le sens dramatique de la citation. Elle est de Jean-Yves Tadié, et est citée par Simone Vierne («L'Aventure initiatique», *Jules Verne mythe et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 111).

16. Voir la «Préface» de *L'Amélanchier*, p. 9.

17. Il faut noter ici toute la symbolique rattachée à l'amélanchier qui justifie bien le titre de l'oeuvre : «Tous ces arbres, arbustes, arbrisseaux avaient un langage [...]. Le plus extraordinaire de tous était l'amélanchier. [...] Dès le premier printemps, avant toute feuillaison, même la sienne, il tendait une échelle aux fleurs blanches du sous-bois, à elles seulement; quand elles y étaient montées, il devenait une grande girandole, un merveilleux bouquet de vocalises, au milieu d'ailes muettes et furtives, qui annonçaient le retour des oiseaux» (*L'Amélanchier*, p. 28-29). Pour Mircea Éliade «[...] En émergeant de ses rêves, l'image de l'Arbre n'a «sauvé» qu'en partie l'homme de sa situation individuelle — en lui permettant, par exemple, d'intégrer une crise de profondeur et en lui rendant son équilibre psychique plus ou moins gravement menacé [...]» (*Mythes, rêves et mystères*, Paris, Éditions Gallimard, 1957, p. 15).

Elles sont là, devant moi, sur ma table, la première, longue d'une coudée, de cuivre ou de laiton, avec du plomb dedans, lourde et astiquée comme si elle était d'or, sans doute une ancienne clé de remise ou de grenier; l'autre, noire et rouillée, malsaine et râpeuse n'annonce rien de bon, sans doute une clé de caveau d'un bien vieux caveau, aux solives pourries, à moitié effondré, repaire de crapauds et de champignons. Elles sont là sur un livre traitant de l'orientation lointaine, à portée de ma main, à côté de la boussole de Monsieur Northrop, le gentleman britannique¹⁸.

Ce n'est qu'au chapitre suivant du récit que nous apprenons le titre des autres livres consultés par Tinamer, soit : *Ollivier*, épopée chevaleresque de Jacques Cazotte, parue en 1763 dans une édition qui ne mentionnait ni son lieu d'édition, ni son éditeur; *Des Bois-Francs*, de Charles-Édouard Mailhot, publiés par la Compagnie d'Imprimerie d'Arthabaskaville, de 1924 à 1925, et l'essai *Le Sens de la direction et de l'orientation lointaine chez l'homme*, de Pierre Jaccard, publié à Paris en 1932 par la Bibliothèque scientifique. Seule dans sa chambre, ou plutôt en présence de ces auteurs, Tinamer doit rompre le silence :

Le point de départ, qui devient, après le départ, le point de retour, est demeuré longtemps longtemps le seul point fixe au monde. Tous les contes ramenaient le voyageur chez lui, sauvaient l'enfant perdu et l'animal abandonné en leur faisant retrouver leur maison. Ce refuge derrière soi dans l'espace devient, transposé dans le temps, le principe de l'âge d'or¹⁹. L'ère scientifique dota l'animal et l'homme dit

18. *L'Amélanchier*, p. 126.

19. Il est intéressant de noter à ce sujet le commentaire de Mircea Éliade dans «Le Mythe du Bon Sauvage ou les prestiges de l'origine» : «Le souvenir de l'Âge d'or avait hanté l'antiquité depuis Hésiode, et Horace voyait déjà chez les barbares la pureté de la vie patriarcale (Odes, II, 24, 12-29); il éprouvait déjà la nostalgie d'une existence simple et saine au sein de la Nature. Le mythe du Bon Sauvage ne fit que relayer et prolonger le mythe de l'Âge d'or, c'est-à-dire de la *perfection des commencements*. À en croire les idéologues et les utopistes de la Renaissance, cet Âge d'or avait été

primitif, c'est-à-dire non-européen, encore moins *wasp*, d'un instinct infaillible de retour désigné sous le nom d'orientation domocentrique²⁰.

*

C'est donc à travers cette vision enfantine de la réalité, caractérisée par l'absence de frontière entre les règnes végétal et animal, que Tinamer réfléchit sur tout ce qu'elle a écrit dans une tentative ultime de retrouver la joie de vivre. À cet égard, le dernier chapitre de *L'Amélanchier* exprime avec une profonde émotion les étapes des souffrances vécues par Tinamer. Il lui fallait passer à travers les épreuves du voyage initiatique afin de pouvoir rattacher le maillon de sa vie à la grande chaîne humaine. Elle sait que le monde recommence pour chaque humain et qu'il est implanté dans les racines de sa famille, de son pays et même dans celles de tout l'univers. Toutefois, elle se sent habitée par une grande tristesse : la solitude. Ses chers parents, Léon et Etna, de même que les animaux de son enfance, ne sont plus que des ombres. Elle exprime ainsi son état d'âme :

perdu par la faute de la «civilisation» (*Mythes, rêves et mystères*, Paris, Éditions Gallimard, 1957, p. 39-40). Ce mythe du Bon Sauvage renvoie aussi aux représentations interculturelles, à la mémoire collective qui doit effectivement assurer le statut de Tinamer. Voir à ce sujet Guildo Rousseau pour qui le mythe du Bon Sauvage renvoie à l'échange interculturel entre les sociétés; il écrit à ce propos : «[...] Si, en effet, l'interculturel est constitutif du culturel, il est tout aussi évident que la rencontre des cultures, leurs échanges, leurs interpénétrations, voire leur métissage, se moulent sur les valeurs auxquelles adhère une société, sur les pratiques sociales qu'elle valorise, ou encore sur les grandes images qui peuplent sa mémoire collective [...]» («La Figure de l'Indien dans l'imagerie publicitaire nord-américaine, 1900-1930», *Présence francophone*, n° 34, 1989, p. 123).

20. *L'Amélanchier*, p. 147-148.

Alors dans mes ténèbres intimes, j'ai eu l'impression d'être recouverte par l'ombre de l'arbre de la mort, malgré le fil de ma vie qui me tirait de l'avant, hors de moi — *Oh! oh! che naso brutto!* — alors j'ai eu peur, et, malgré le fil tendu, je me suis retournée...²¹

Et c'est ainsi, dans le regard de «l'espace d'un instant», que Tinamer retrouve tout le paradis de son enfance :

Qu'ai-je aperçu? [...] Je me suis retrouvée à la lisière crépusculaire de mes premières années. Dans l'ombre, tous les yeux qui brillaient, brillaient tournés vers moi, les yeux de ma mère Etna, de mon père Léon, du chien Béliat, de la chatte Jaunée, du matou Bouboule et les yeux de Thibeau, mon semblable, mon frère; ils formaient la constellation de Portanqueu par qui je me revoyais, je me retrouvais, tout aussi bien que par mes yeux je les voyais. [...] Le télescope avait été oublié sur son trépied, dans le jardin; il me rappela qu'au-delà de notre domaine boisé s'étendait la mer des Tranquillités et qu'en face, sur l'autre rive, montant vers le nord, le comté de Maskinongé n'avait pas de fin²².

Tinamer ne peut rester ainsi «retournée en arrière, quand le fil de la vie, déjà tendu, se raidit à lui faire mal pour la ramener de l'avant²³». Elle se retourne donc et, surprise, elle aperçoit Jean-Louis Maurice métamorphosé en «ange tenant en main un glaive de lumière²⁴».

21. *Ibid.*, p. 153.

22. *Ibid.*, p. 153-154.

23. *Ibid.*, p. 154.

24. Dans *Mythes et mythologies politiques* (Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 99), Raoul Girardet aborde ainsi le thème de la «lumière» en relation avec les valeurs d'amitié et de solidarité : «Ce mouvement du rêve vers un passé de lumière, plus heureux et plus beau, tend presque toujours à se cristalliser : valeur d'innocence, de pureté d'une part; valeur d'amitié, de solidarité, de communion d'autre part. C'est en fonction de ces deux thèmes, dans la perspective de cette double quête ou de cette double nostalgie que toute mythologie de l'âge d'or tend à affirmer sa cohérence. Il va de

Avec cette apparition sous forme d'ange, Jean-Louis Maurice, «le petit ami de Léon de Portanqueu²⁵», peut ainsi être identifié à une sorte d'«aura religieuse²⁶». C'est à cet instant que Tinamer verra alors pour la dernière fois l'amélanchier et, surtout, la bécasse s'envoler...

[...] à peine ai-je pu discerner derrière lui, une dernière fois, l'amélanchier [...]. Au moment où le fil de la vie me ramenait devant moi, hors de moi, la bécasse aux yeux trop hauts, [...] ta bécasse, Tinamer, s'envola, mais cette fois pour ne plus se poser, pour ne plus revenir, perdue pour elle-même, désormais au-dessus de moi aussi longtemps qu'elle pourra tenir le ciel²⁷.

Cette dernière citation clôt le récit du voyage initiatique de Tinamer à la recherche de ses origines. Comme dans une oeuvre de facture picturale, l'auteur Jacques Ferron a su peindre avec art la symbolique rattachée à l'envol de la bécasse²⁸. Sortie du bois enchanté de son enfance, Tinamer, à l'instar de la bécasse, peut donc

soi que c'est également dans cette double perspective que ne peut manquer de se situer toute tentative d'analyse».

25. *L'Amélanchier*, p. 154.

26. Il faut se référer ici à la signification de «l'aura religieuse», telle que présentée par Mircea Éliade : «L'aura religieuse» de certains contenus de l'inconscient ne surprend pas l'historien des religions : «il sait que l'expérience religieuse engage l'homme dans sa totalité, donc aussi les zones profondes de son être. [...] On s'accorde à considérer les contenus et les structures de l'inconscient comme le résultat des situations critiques immémoriales. Toute crise existentielle met de nouveau en question à la fois la réalité du monde et la présence de l'homme dans le monde» (*Mythes, rêves et mystères*, p. 12).

27. *L'Amélanchier*, p. 154.

28. Deux niveaux de sens sont associés à la bécasse: au sens propre, elle désigne un oiseau migrateur à long bec; au figuré, elle renvoie à l'image de la femme sottée. Dans la citation de la dernière page de *L'Amélanchier*, il faut naturellement saisir le sens métaphorique rattaché à l'oiseau migrateur. La petite bécasse «Tinamer» doit se sauver, afin de pouvoir par elle-même prendre son envol...

s'envoler à travers l'espace, comme si ses ailes étaient dorénavant suspendues à la boussole de Monsieur Northrop où brillent les quatre points cardinaux...

*

Dans un contraste d'ombre et de lumière, du «bon» ou du «mauvais» côté des choses, apparaît «Coco». Petit et aveugle, il remplace Tinamer dans le jardin paradisiaque de son enfance. Mais lui, il ne pourra jamais «s'envoler» car sans identité, il est socialement considéré comme aliéné. Toutefois «l'idole de la mort²⁹», si chère à l'écrivain-médecin Jacques Ferron, plane au-dessus de sa tête. Cette mort, à la fois physique et mentale³⁰, Jacques Ferron la refuse³¹, car elle marquerait le

29. On sait combien toute l'oeuvre de Ferron est hantée par la mort. Voir à ce sujet les études critiques suivantes : André Cloutier, «L'Identité et l'évolution des personnages principaux dans *La Nuit* et *Papa Boss* de Jacques Ferron», Québec, Université Laval, D.E.S., 1974; Diane Potvin, «Sémiologie de la variante chez Jacques Ferron : *La Nuit* et *Les Confitures de coings*», Québec, Université Laval, M.A., 1980; Claudette Thibblin, «*Les Confitures de coings* de Jacques Ferron : forme et signification», Montréal, Université Mc Gill, M.S., 1974; Daniel Déry, «Le Bestiaire dans *Papa Boss* de Jacques Ferron», *L'Action nationale*, 59, n° 10 juin 1970, p. 998-1006; Patrick Imbert, «Antithèses et bouleversement culturel dans *La Nuit* de Jacques Ferron», *Revue du Pacifique* (California State University at Sacramento), vol. 4, n° 1 printemps 1978, p. 68-81; Jacques Pelletier, «De *La Nuit* aux *Confitures de coings* : le poids des événements d'octobre 1970», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 printemps 1983, p. 407-420; Guy Monette, «Les Poètes de la Confédération dans *Les Confitures de coings* de Jacques Ferron», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 printemps 1983, p. 421-426.

30. Dans le chapitre intitulé «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie : une double version», Ginette Michaud rapporte que Jacques Ferron projetait d'écrire un double roman familial : le premier concernant son père, *La plus haute autorité*, et le second consacré à sa mère et à sa tante Irène. Ginette Michaud rapporte encore que l'écrivain, en fouillant dans les papiers de famille, fera tardivement une double découverte, dont les conséquences ont pu être assez graves pour lui : «J'y ai appris au moins deux choses, écrit-il à Grube en décembre 1975, quelques jours avant son internement, la première, que mon grand-père maternel était mort enfermé à Saint-Michel-Archange, la deuxième, que la Miss, nommée Irène,

moment où la vie échoue. Dans *L'Amélanchier*, c'est grâce au personnage de Léon que Coco, devenu Jean-Louis Maurice³², peut habiter le «bois enchanté», milieu natal de Tinamer, où continue toujours de croître l'amélanchier. C'est ce même Léon, celui qui lui a donné les clés du ciel et de l'enfer, qui fera l'objet de la deuxième partie de notre recherche sur le «retour aux origines» dans *L'Amélanchier*.

* * *

2. La recherche des origines chez Léon, père de Tinamer

Tout comme la recherche des origines de Tinamer, celle de son père Léon se fait au rythme du récit pictural. C'est en effet par le biais de sa «lunette» d'approche que Léon nous apprend à reconnaître l'image de la «mer des Tranquillités» ainsi que

-
- était de votre théorie» (*Voix et Images*, vol. XVIII, n° 3, printemps 1993, p. 515).
31. Le discours de Marthe Robert (*Roman des origines et origines du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 1972, p.15) aurait pu encourager Jacques Ferron à écrire ce double roman familial, et ce, malgré le choc occasionné par certaines découvertes familiales. En littérature, écrit l'auteure, «[...] le romancier fait rigoureusement ce qu'il veut : rien ne l'empêche d'utiliser à ses propres fins la description, la narration, le drame, l'essai, le commentaire, le monologue, le discours; [...] Quant au monde réel avec lequel il entretient des relations plus étroites qu'aucune autre forme d'art, il lui est loisible de le peindre fidèlement, de le déformer, d'en conserver ou d'en fausser les proportions et les couleurs, de le juger; il peut même prendre la parole en son nom et prétendre changer la vie par la seule évocation qu'il en fait à l'intérieur de son monde fictif. S'il y tient, il est libre de se sentir responsable de son jugement ou de sa description, mais rien ne l'y force, ni la littérature ni la vie ne lui demandent compte de la façon dont il exploite leurs biens».
32. Il est intéressant de noter que, dans le *Roman des origines et origines du roman*, Marthe Robert s'appuie aussi sur le concept de la santé mentale pour analyser le discours romanesque. Voici un extrait cité à l'endos de la page couverture : «Ici, Marthe Robert prend pour point de départ un texte de Freud, «Le roman familial des névrosés», pour analyser le phénomène romanesque à travers — entre autres — Defoe, Cervantes, Balzac ou Flaubert».

le comté de Maskinongé où il est né. Nous apprenons alors que ce vaste comté «s'étendait vers le nord, à l'infini³³». Dans ce va-et-vient incessant du réel³⁴ à l'imaginaire, l'écriture ferronnienne trace les contours de l'espace reliés aux désirs du retour aux origines de Léon. La narratrice Tinamer rapporte ainsi le discours que lui tenait alors son père à ce sujet :

Tinamer, quand tu seras grande, avant que je ne sois vieux, nous traverserons le bois, nous franchirons le lac et nous irons vivre tous les deux ensemble dans ce beau comté où je suis né³⁵.

Le désir d'habiter avec sa fille dans les mêmes lieux où il est né³⁶ fonde et justifie le récit des origines de Léon. Puisque cette commémoration généalogique, objet du passé comme de l'avenir, passe par «l'objet télescopique» utilisé tant par le père que par la fille, il est donc dans l'ordre des choses d'y retrouver des souvenirs communs. D'ailleurs, Léon est très explicite à ce sujet :

Quand j'avais ton âge, Tinamer, il y avait dans le comté de Maskinongé un petit garçon qui te ressemblait beaucoup. [...] ce garçon-là qui, par ailleurs, avait ton minois, même visage et physionomie, était presque ton pareil. Qu'il ait grandi sur la rive

33. *L'Amélanchier*, p. 43.

34. Tel que mentionné au chapitre II, le texte de *L'Amélanchier* fourmille d'exemples qui incitent à soupçonner un rapport de ressemblance entre la vie des personnages et celle de l'auteur.

35. *L'Amélanchier*, p. 43.

36. L'attachement profond que témoigne Léon pour la «Terre» où il est né, n'est-il pas en partie tributaire de «l'amélanchier», «arbre fantaisiste», où se produisent des mutations étonnantes? Comme le dit si bien Gabrielle Poulin «De Gélinau en Gélinau [...] l'arbre, bien enraciné, pousse ses branches aussi bien du côté du réel que du côté de l'imaginaire» («Préface» de *L'Amélanchier*, p. 15).

opposée de la mer des Tranquillités ne l'a pas empêché d'en subir la douce influence, comme toi. S'il a été différent de toi, c'est par l'époque³⁷.

*

Quoi qu'il en soit, plusieurs formes du retour aux origines de Léon peuvent aussi faire partie de l'enfance de Tinamer à Longueuil. Toutefois, dans *L'Amélanchier*, la description de «l'espace sacré» se prête davantage à l'expression du retour aux origines de Léon et de ses descendants : «De Gélineau en Gélinas en Bellemare en de Portanqueu en Ferron³⁸». Cet espace-là, comme l'exprime si bien Gabrielle Poulin, est capable «de séparer le bon et le mauvais côté des choses, d'appeler la lune à régner sur l'oeuvre de ses mains, de bousculer les époques de l'histoire;[...]»³⁹. Cet espace sacré aide-t-il alors Léon à réinventer pour sa petite fille la genèse de la Terre : celle épargnée du déluge, qui est située du bon côté des choses? À ce sujet, le narrateur de *L'Amélanchier* affirme catégoriquement que «si un père n'est plus capable de présenter le monde à son enfant comme l'expression de sa volonté, c'est bien simple, il ne faut plus faire d'enfants⁴⁰».

37. *L'Amélanchier*, p. 73-74.

38. Voir la préface de *L'Amélanchier*, p. 15.

39. *Ibid.*, p. 14.

40. *L'Amélanchier*, p. 103.

Cette représentation du monde liée au désir de pureté des origines illustre bien le lien sacré d'autochtonie⁴¹ présent dans l'espace d'origine de Léon. Grâce à ce lien, «l'espace est là tout autour qui joue de bons tours au temps en le replantant comme du blé⁴²». Dans *L'Amélanchier*, le narrateur fait une distinction importante entre la description de cet espace «sacré» où ont vécu ses ancêtres et celle de l'enseignement religieux européen qui lui a été transmis par la doctrine sociale de l'Église⁴³. Cette remarque faite, il nous semble moins paradoxal de découvrir que le même narrateur, qui attache une si grande importance à la recherche des événements et des personnes qui l'enracinent dans le passé, se plaise dans ses écrits à rabaisser certains héros religieux de l'histoire québécoise. Le mécréant, comme il se nomme lui-même, ne manque pas alors une seule occasion d'utiliser l'arme de l'ironie pour dénoncer l'influence de l'enseignement religieux catholique qui a marqué

41. Dans «La Terre-mère et les hiérogamies cosmiques», Mircea Éliade explique le sens qu'il faut accorder à l'expérience mystique de l'autochtonie : «[...] le sentiment profond qu'on a émergé du sol, qu'on a été enfanté par la Terre de la même façon que la Terre a donné naissance, avec une fécondité intarissable, à des rochers, des rivières, des arbres, des fleurs. C'est dans ce sens qu'on doit comprendre l'autochtonie : on se sent être des *gens du lieu*, et c'est là un sentiment de structure cosmique qui dépasse de beaucoup la solidarité familiale et ancestrale» (*Mythes, rêves et mystères*, p. 219).

42. *L'Amélanchier*, p. 81.

43. Si les écrits de Ferron témoignent du respect envers certains messages évangéliques de la lointaine tradition chrétienne, d'autres sont une riposte directe contre l'enseignement religieux qu'il a reçu des Jésuites lors de ses études classiques au Collège Jean de Brébeuf de Montréal. «[...] Il fallait entendre le jésuite bègue que nous avions, merveilleux propagateur du frisson fasciste, déclamer de longues pages d'Alphonse de Chateaubriand devant le Saint-Sacrement! [...] Ensuite, durant la semaine, un condisciple recueillait des cotisations pour Monsieur Adrien Arcand. Moi mon peu d'argent passait à l'achat de livres. Il m'en coûta d'être renvoyé. [...] En bas des remparts, on organisait les chômeurs en pèlerinage. Le Frère André avant le sergent-recruteur. [...] Et au-dessus de tout cela, Monseigneur Tibu trônait» («Le refus», *Escarmouches : La Longue Passe*, tome I, Montréal, Éditions Leméac, 1995, p. 39-40).

son enfance. En somme, Ferron qui, comme presque tous les Québécois de son époque, a baigné dans ce «climat catholique» d'avant la «Révolution tranquille⁴⁴», a du mal à retenir sa hargne contre le clergé.

L'Amélanchier semble ainsi avoir permis à Jacques Ferron de régler bien des comptes⁴⁵. Presque tous les chapitres de *L'Amélanchier* sont en effet tapissés de ces couleurs religieuses du ciel et de l'enfer. Dans cette oeuvre, pourtant si fertile en paradoxes, nous ne trouvons aucune allusion au patrimoine religieux qui pourrait être classée du «bon côté des choses». Dans ce contexte, on comprend pourquoi Léon, bon père de famille, met en garde «la prunelle de sa vie» contre le «mauvais côté des choses». On le retrouve ainsi dans la rue, sorte de «labyrinthe» qui, «à l'opposé du bois familier⁴⁶», symbolise la «porte étroite» de la religion :

Ce labyrinthe n'était qu'une adaptation de l'ancien [...] bâti comme l'autre pour servir au passage et à la perte des faibles d'esprit et des enfants aventureux, des chats et des chiens abandonnés, parfois même de quelque cheval inattendu, monté par un cardinal léger, tête de

44. Revoir à ce sujet le chapitre I de ce mémoire, qui aborde la problématique soulevée par cette prédominance de l'Église sur l'État.

45. Dans «La Transformation des contes», l'auteur exprime ainsi son point de vue : «Il y a quelque chose de religieux dans le conte, en ce sens qu'il doit se tenir à la portée de tous, des plus petits, des moins doués, des simples. Sa pudeur, en même temps que sa malice, sera de cacher tout ce qui ne leur est pas accessible, quitte à véhiculer des symboles, à devenir énigmatique, à intriguer les moins simples, les savants. De même que l'enfant, durant les premiers mois de sa vie, possède tous les phénomènes du monde, de même le conte, mieux que les études génétiques, porte la preuve de l'unicité du genre humain» (*Du Fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 37).

46. *L'Amélanchier*, p. 44.

procession de lépreux agitant leurs sonnettes comme à la messe, l'air extasié, sous l'impression de pousser le cheval à la papauté⁴⁷.

Cette citation démontre bien que l'écrivain-médecin Jacques Ferron n'appréciait guère le style triomphaliste de Mgr Paul-Émile Léger⁴⁸, figure marquante de l'épiscopat catholique⁴⁹.

*

Tout comme le «Cardinal Léger», plusieurs autres personnages du répertoire religieux de *L'Amélanchier* portent la marque indélébile d'un «rédempteur fauché⁵⁰». Ici, Ferron utilise avec art la force évocatrice rattachée au vocabulaire collectif, de

47. *Ibid.*, p. 44-45.

48. Dans la biographie récente de Jacques Ferron, Marcel Olscamp rapporte cette déclaration de l'auteur : «[...] À Québec, quand un professeur ou un curé me déplaisait, je disais à mes amis : «je le punirai dans mon roman [...]» (*Le Fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1949*, Montréal, Fides, 1997, p. 302).

49. La satire de Jacques Ferron à ce sujet n'est pas sans avoir un rapport avec cette exclamation célèbre de Mgr Léger lors de son retour à Montréal à titre de cardinal : «Montréal, ô ma ville, tu as voulu te faire belle pour recevoir ton Pasteur et ton Prince!» (Denise Robillard, *Paul-Émile Léger : Évolution de sa pensée : 1950-1967*, Lasalle, Éditions Hurtubise HMH, Coll. Cahiers du Québec, cahier 105, Sociologie, 1993, p. 35).

50. En août 1965, éclate ce que l'on appela à l'époque «l'affaire Darabaner», du nom de Moïse Darabaner que Ferron surnomme ici *le roi Hérode*. Toutefois, en tenant compte de l'avertissement contenu dans l'édition originale du récit, on peut se demander si ce ne serait pas plutôt le ministre de la Justice de l'époque, Claude Wagner, qui serait désigné par ce surnom... Commissaire de la Cour supérieure de Québec, aurait été l'âme dirigeante d'un vaste réseau de faillites frauduleuses et d'incendies criminels. Parmi les «torches» incendiaires à son service, il y aurait eu ce *Rédempteur Faucher*. Devenus des témoins gênants, plusieurs d'entre eux furent assassinés. On retrouva le corps de Faucher dans les environs de Saint-Gilles-de-Lotbinière grâce aux révélations d'Ovila «Doudou» Boulet, lequel avoua avoir lui-même allumé plus de 47 incendies» («Notes», Jacques Ferron, *L'Amélanchier*, p. 169-170).

cette «race de monde», dont les origines sont plutôt douteuses. Citons à ce sujet certains noms, tous aussi éloquents les uns que les autres : «missionnaires à bérêt vert⁵¹, les gens de rapine et de prière, et la Trinité composée du Père Papa Boss, du Fils Rédempteur Fauché et du Saint-Esprit Napalm⁵²». Toute cette communauté semble alors tenir office sur la rue que doit emprunter Léon afin d'aller gagner l'argent nécessaire, pour subvenir aux besoins de sa «reine de Saba⁵³». D'ailleurs, comme le signale le narrateur, plus Léon s'éloigne de la maison, plus «celle-ci se penche par en avant, du mauvais côté des choses⁵⁴».

Tout ce mouvement de rotation⁵⁵ autour des lieux profanes et sacrés de l'enfance de Léon conduit le lecteur vers d'autres espaces, plus intimes, mais non moins importants, ceux notamment du retour aux origines. C'est ainsi que nous passons de la maison, qui penche parfois du mauvais côté des choses, aux souvenirs

51. Le 25 décembre 1966, à la base aérienne de Saïgon-Tan Son Bhut (Viêt-nam), devant plus de 500 militaires américains, le cardinal Francis Spellman, archevêque de New York, célèbre la messe de Noël. Dans son sermon, s'écartant sensiblement de la ligne de pensée du Vatican, il déclare que «l'Amérique est le bon Samaritain de toutes les nations», et que les Américains qui combattent au Viêt-nam n'y sont pas seulement «comme les soldats des U.S.A., mais aussi comme les soldats du Christ». Ces propos déclencheront de vives réactions partout dans le monde. Parmi les unités militaires américaines qui participent alors à la guerre du Viêt-nam se trouvaient les *Green Berets*, appellation populaire des *U.S. Army's Special Forces*, corps d'élite entraîné à la lutte contre la guérilla et à la répression des insurrections. En 1968, les *Bérêts Verts* furent l'objet de l'un des rares films sur le Viêt-nam produit pendant ce conflit; oeuvre de propagande, au parti pris racial, le film suscita une vive controverse. Une chanson, «The Ballad of the Green Berets», fut un gros succès commercial et ajouta à la renommée de cette unité (*Ibid.*, p. 169).

52. *L'Amélanchier*, p. 46.

53. *Ibid.*, p. 46.

54. *Ibid.*, p. 46.

55. Voir à ce sujet la remarque de Gilles Deleuze : «[...] En art, et en peinture comme en musique, il ne s'agit pas de reproduire ou d'inventer des formes, mais de capter des forces» (*Mille Plateaux*, Paris, Éditions Minuit, 1980, p. 39).

ontologiques et libérateurs de l'incendie de l'église⁵⁶. Cet épisode de *L'Amélanchier* est d'une importance primordiale pour comprendre le principe de transcendance relié à l'idéalisation du feu par la lumière. Cet incendie figure parmi les premiers souvenirs nocturnes de Léon alors qu'il devait avoir quatre ou cinq ans :

Cet incendie a changé l'idée que je me faisais de la nuit qui, antérieurement, m'apparaissait comme un barrage à la mémoire, un empêchement à la conscience. Le soir, quand on me mettait au lit, il m'était possible de repasser les menues péripéties de la journée, mais les yeux me fermaient bientôt. Je me disais : «À quoi bon? Demain j'aurai tout oublié.» Ma journée s'achevait dans l'ombre comme ces rêves qu'on fait dans le sommeil et qui, pour agréables qu'ils soient, se dissipent, on le sait, dès le réveil. Le lendemain matin, je me souvenais du moins de ma prédiction; je vérifiais, elle était juste : je ne gardais de la veille que l'impression d'un songe sans substance comme si j'avais dormi depuis ma naissance⁵⁷.

Après l'incendie de l'église, Léon se rappelle cet éveil brutal de la conscience et le pouvoir flamboyant qu'elle exerça sur sa mémoire. «[...] L'illumination n'était pas au-dehors, mais au-dedans de moi-même. [...] je me trouvais réuni à moi-même, capable de continuité par mes seuls moyens, indépendant de la topographie familiale qui m'avait jusque-là servi de mémoire⁵⁸». Le feu a donc anéanti cette enveloppe noire de la nuit qui effaçait tous les souvenirs diurnes de Léon. Il sort ainsi

56. L'incendie décrit dans *L'Amélanchier* pourrait bien avoir un rapport avec celui de la deuxième église de Louiseville, construite de 1915 à 1920 et qui fut détruite par les flammes dans la nuit du 14 août 1926.

57. *L'Amélanchier*, p. 75.

58. *Ibid.*, p. 79.

trionphant des flammes⁵⁹. L'église n'est plus, mais il sait qu'avec les fragments de la mémoire il peut tout reconstruire : «[...] Je jubilais mais je me mis à pleurer. «Oui, c'est triste, dit ma mère, une église qui brûle.» Je venais tout simplement d'entrevoir la possibilité de me libérer de mes parents⁶⁰».

*

Avec le récit de l'incendie de l'église, Léon a su faire la démonstration que le salut relié à l'autonomie dans la vie de l'individu ne peut venir que de la conscience du point de départ. Tinamer, qui écoute alors le récit non linéaire de son père, essaie de voir les liens qu'il tisse grâce au fil incassable de sa mémoire. Fascinée, elle veut en savoir davantage et redemande des faits sur le lignage des de Portanqueu : «Parle-moi, encore du comté de Maskinongé, de ton père le roi des sorciers, du lignage des de Portanqueu, du commencement du monde⁶¹». Incapable de résister plus longtemps au charme naturel de sa petite fille, Léon lui raconte alors la «Légende des trois frères».

* * *

59. À propos du feu, il est intéressant de faire un parallèle entre le «bon et mauvais côté des choses» exprimé par Léon à la recherche de la pureté des origines et l'expression «du bien et du mal» citée par Gaston Bachelard : «[...] Parmi tous les phénomènes, il est vraiment le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal» (*La Psychanalyse du feu*, Paris, Éditions Gallimard, 1949, p. 19).

60. *L'Amélanchier*, p. 79.

61. *Ibid.*, p. 79.

3. La Légende des trois frères

Pour raconter la «Légende des trois frères» à Tinamer — la «prunelle de sa vie» — Léon fait appel à la généalogie. En fait, l'histoire généalogique sur laquelle se base Léon pour informer sa fille de son ascendance relève davantage des historiettes qu'il raconte que de l'histoire⁶². Le narrateur les répand comme des couleurs de pures intensités projetées sur une toile restée encore blanche malgré le passage du temps⁶³. *L'Amélanchier* comme oeuvre de récit pictural suit donc son cours... En effet, avec cette «Légende des trois frères», Léon de Portanqueu redessine à nouveau les contours de l'espace «sacré», mais cette fois, avec le mélange des couleurs mythiques et réelles du Nouveau-Monde.

*

62. Jacques Ferron a publié ses inoubliables *Historiettes* en 1969. Jean-Pierre Boucher en commente ainsi le contenu : «[...] Ferron s'intéresse plutôt à des époques et des personnages du passé. Se pose donc la question des sources de Ferron. À qui emprunte-t-il ses matériaux? Comment en use-t-il? Comment lit-il les historiens qui l'ont précédé? Quels sont ceux qu'il suit et ceux qu'il conteste, et pourquoi? Fait-il dans ses *Historiettes* oeuvre d'historien rigoureux, de conteur, de polémiste?» («Jacques Ferron», *Le Roman contemporain au Québec (1960-1985)*, tome VIII, Montréal, Éditions Fides, 1992, p. 251).

63. Dans *L'Appendice aux confitures de coings*, il est intéressant de voir comment le narrateur exprime cette fusion du temps et de l'espace : «[...] J'étais de nationalité québécoise, assurément, un peu comme je me serais nommé Ducharme ou Lachance, captif de mon origine, participant à un discours commencé avant moi, y ajoutant mon mot, ma phrase, [...] que m'importait avec un temps qui n'était rien de plus qu'un espace, une ambiance, l'air qu'on respire, indispensable, certes, mais auquel on ne pense pas?» (Jacques Ferron, *Les Confitures de coings et autres textes*, Montréal, Parti Pris, coll. «Projections libérantes», 1977, p. 96).

Pour présenter ce Nouveau-Monde à son «petit phare», son «bel amélanchier», Léon tient à lui préciser que «le péché d'origine ne se retrouve pas dans la complexion québécoise. Les de Portanqueu n'ont pas recours à un père et à une mère incestueux; ils tirent leur origine de Trois frères⁶⁴».

Que le déluge a dû lui sembler long
À ce garçon parti de la Rochelle!
Puis il a vu les vents invers
Ramener à rebours des voiles,
Derniers partis, premiers arrivés,
Mouettes, goélands et margaux;
Il a vu la baye des Châteaux,
La falaise de Gaspé-Nord
Et les marsouins de Tadoussac.

Par devant Québec a émergé,
Couverte d'un vignoble prévu,
L'isle de Bacchus, nommée depuis
Orléans en l'honneur de la Pucelle
Et de Monsieur, frère du roi
Qui toute sa vie la respecta
Car dessous les feuilles de vigne,
Il n'y avait couilles ni raisins.

Ce fut là une bien petite arrivée
Après un tel grand voyageant.
Capitaine Noé s'en est retourné
Sans s'être mis à poil ni saoulé;
En punition de son hérésie
Il ne rapportait que le fumet
Du castor et des cache-sexe.

Dieu catholique en Neuve-France
Point ne voulait du huguenot,
C'est pour cela qu'il a triché
Sur la genèse.
Puis comme l'enfant était garçon,
Pour son établissement,
Il lui a rendu,
À défaut du péché originel,
Raisins et couilles réunis,
De quoi se distiller
Une p'tite bagosse d'avenir⁶⁵.

Tinamer écoute donc religieusement son vénéré père lui raconter cette «poésie légendaire⁶⁶». Mais cette merveilleuse légende qu'entend Tinamer serait-elle aussi palpitante si Léon ne lui laissait pas présager, telle une épée de Damoclès, le terrible

64. *L'Amélanchier*, p. 82.

65. *Ibid.*, p. 82-83.

66. L'expression provient du sous-titre de la première partie de l'étude récente *Le Légendaire au XIX^e siècle* de Claude Millet. Pour l'auteur, «la qualité essentielle de la poésie légendaire est d'être naïve, par opposition à une modernité qui s'identifie à la critique, ou, plus généralement, à la distance : distance par rapport au monde — à la Nature — distance par rapport aux fables sur le monde, distance par rapport à l'origine, distance par rapport à soi» (Claude Millet, Paris, Presses Universitaires de France, avril 1997, p. 16).

châtiment du déluge⁶⁷? Léon se sert donc de cette image pour donner un caractère héroïque à ce «garçon parti de la Rochelle⁶⁸» en route vers la «Neuve-France⁶⁹». Ce qu'il raconte alors dans la Légende des trois frères pourrait remonter au déluge de l'Atlantique qui, à son tour, serait une mise en abyme du récit biblique du déluge. En effet, lorsque Tinamer sollicite son père pour qu'il lui parle du «lignage des de Portanqueu, du commencement du monde⁷⁰», il lui répond que «nonobstant notre noblesse certaine et très ancienne, nous ne remontions pas à Adam et à Ève mais au déluge seulement. Ce qui faisait que notre bible ne correspondait guère à l'autre, celle de tout le monde⁷¹». Demain, dimanche, lui précise-t-il, «je t'en commencerai la lecture. Il est temps après tout, Tinamer, de s'occuper de ta formation religieuse⁷²».

*

Pour bien comprendre la relation entre le déluge de l'Atlantique et celui de la Bible, il faut se référer à la notion de «rédemption⁷³» individuelle et collective, qui

67. Voir à ce sujet l'interprétation donnée par Pierre L'Hérault dans *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 140 à 144; voir aussi «Introduction à la veuve enragée», *Le Contentieux de l'Acadie*, Montréal, VLB Éditeur, 1991, p. 201-202.

68. *L'Amélanchier*, p. 82.

69. *Ibid.*, p. 83.

70. *Ibid.*, p. 79.

71. *Ibid.*, p. 79-80.

72. *Ibid.*, p. 80.

73. Le mot rédemption est de Jacques Ferron. Il écrit : «Je suis de race blanche, et, par mes lointains ancêtres, d'extraction européenne : je ne m'en vante pas, j'en ai plutôt honte, car si nous avons commencé, nous du Québec et d'Acadie, la rédemption de la dite race blanche en étant nations du tiers monde, c'est dans la honte qu'il nous

serait alors transmise par un retour à la pureté des origines⁷⁴. Le déluge serait ainsi associé au châtement biblique que mériteraient alors les Européens situés du «mauvais côté des choses». Serait-ce parce qu'un jour certains ont osé chasser de leur territoire, les premiers peuples de la Nation⁷⁵? On comprend alors pourquoi le

faudra rester, aussi longtemps que les tenants de notre face blafarde s'étendront de par le monde, poussant leur empire au prix du génocide [...]» («Le Sort du Canada», *Le Contentieux de l'Acadie*, p. 92).

74. Dans *L'Amélanchier*, comme d'ailleurs dans toute son oeuvre, Jacques Ferron associe la religion «rédemptrice» à celle de la littérature «sauvage» où la nature prime sur la culture. Parmi ses nombreux écrits, deux semblent exprimer, de façon claire et nette, sa pensée sur le sujet. Les deux sont issus de ses *Escarmouches : La Longue Passe* : «[...] Et je devins nationaliste, transfert en patriotisme de mes sentiments religieux, [...] Je crois plutôt que c'était de ma part besoin d'atteindre à la dignité française. D'ailleurs, comme tout notable canadien éclairé, j'étais fort sensible au mouvement du siècle qui tend à la libération des peuples asservis. Dans ce nouvel état d'esprit j'aurais été prêt à composer avec notre religion un peu comme le mécréant algérien garde son affiliation musulmane en vue de la reconquête de son pays» (Jacques Ferron, «Le Refus», *Escarmouches : La Longue Passe*, tome I, Montréal, Éditions Leméac, 1975, p. 44).

Dans le tome II de ses *Escarmouches*, Ferron écrit encore : «Le christianisme contient un petit quelque chose, un je-ne-sais-trop-quoi qui me retiendra toujours d'apostasier. Ce sont les peuples chrétiens qui ont eu les premiers une connaissance exacte de l'habitat humain. [...] Le catholicisme s'est drôlement fait mal quand le Portugal, la France et l'Espagne obtiendront l'abolition de l'ordre des Jésuites qui, en Indochine, au Paraguay et même ici, chez les Hurons, avait tenté de mettre l'évangélisation de la terre au-dessus de la suprématie européenne. On pourra par après les réinventer mais comme je le dis au Père Arès qui est un bien plaisant homme : «Donnez-vous tout le mal que vous voudrez, mon père, jamais vous n'arriverez à la cheville de vos Anciens.» Après l'abolition de ceux-ci durant près de deux siècles, le goupillon sera une arme offensive comme la carabine et la mitrailleuse, permettant de doubler le génocide par l'ethnocide. Le catholicisme est allé de pair avec le grand déferlement chrétien sur le monde. Que de Christ indigènes on a crucifiés! Mais il n'est pas dit que le christianisme ne se reformera pas, car de toutes les religions c'est la seule à rendre vivable (si l'on peut dire) la mort individuelle à laquelle personne n'échappe [...]» (Jacques Ferron, «André Breton leur tourne le dos», *Escarmouches : La Longue Passe*, tome II, p. 178-179).

75. Il faut voir avec quelle habileté Jacques Ferron traite ce sujet. Un suave exemple nous est fourni dans *Le Contentieux de l'Acadie* : «[...] Cette dualité, déjà compromise par la fin de l'Amérique amérindienne, m'avait semblé se fondre et disparaître dans la société industrielle [...] Le village acadien n'a pas participé aux réseaux dont j'ai parlé, ni à la tragédie de l'Amérique amérindienne; son Farouest a été la mer, [...] il y a la parodie dramatique, c'est-à-dire que tous les crasseux seraient d'En-bas et que c'est dans un but de rédemption [...] que quelques-uns

déluge de «la Légende des trois frères» «a dû sembler long à ce garçon parti de la Rochelle⁷⁶». Le pauvre! Il était mort de peur... Lui aussi, tout comme Tinamer, veut habiter du «bon côté des choses» dans l'espace épargné par la grande catastrophe apocalyptique qui serait, suivant Léon, un danger pour la civilisation occidentale⁷⁷. Et puis, toujours selon la légende, ce garçon parti de la Rochelle se retrouve parmi les «derniers partis et les premiers arrivés⁷⁸». Dans le même ordre d'idées, Léon, qui ne doute pas une seconde de la perspicacité de sa fille, l'amène tout doucement à comprendre cette notion acadienne «d'empremier». Voilà aussi la raison pour laquelle il revient sans cesse à l'Acadie mythique, cet «autrefois catégorique» qui serait l'héritage culturel venu de la nuit immémoriale des temps⁷⁹. Dans le texte de la première strophe de la Légende des trois frères, un autre acadianisme, celui de

d'entre eux se prétendraient d'En-haut» («Jacques Ferron présente Les Crasseux», *Le Contentieux de l'Acadie*, p. 113).

76. *L'Amélanchier*, p. 82.

77. Un tel danger prend des formes très contemporaines. Ainsi dans un certain passage de *L'Amélanchier*, Léon se prépare à contrer une éventuelle victoire nazi-nazo-américaine : «[...] En cas de victoire nazi-nazo-américaine, pas un moment à perdre : relancer le ciel pour les victimes, l'enfer pour les bourreaux. Le même message s'adresse à Jean-Louis Maurice : à lui la clef d'or du Paradis, à vous les supposés instruits, les demi-criminels, la clef rouillée de l'enfer. Il le faut. Autrement il n'y aurait plus de justice, ce serait la fin du monde» (p. 137).

78. *L'Amélanchier*, p. 82.

79. Jacques Ferron écrit notamment : «L'empremier, mot acadien, est un autrefois plus catégorique : avant lui, c'est le chaos, il n'y a rien. Les récits et les chants d'empremier sont anciens; certains remontent au Moyen Âge, donc en France, pays sombré dans le déluge de l'Atlantique et devenu mythique d'autant plus vite que, de 1604 à 1710, l'Acadie fut laissée à elle-même plus souvent qu'autrement, obligée de se suffire, d'apprendre à vivre sur son propre fonds et à se défendre contre les Anglais et les Bostonnais» (*Le Contentieux de l'Acadie*, Montréal, VLB Éditeur, 1991, p. 201-202).

«margau⁸⁰», qui aurait dû, selon le sens du texte, s'écrire «margot»⁸¹, apporte la preuve une fois de plus que le retour aux origines, thème central de *L'Amélanchier*, passe nécessairement par la langue.

*

Pour ce garçon parti de la Rochelle, la vue des «mouettes, goélands et margaux⁸²» est donc le signe tangible de son entrée en terre d'Amérique. Grâce au symbole de «liberté», rattaché à ces trois oiseaux⁸³, Léon peut continuer à glorifier le passé de ses ancêtres et encore plus se permettre de le conjurer. Voilà aussi pourquoi l'auteur réel, «Jacques Ferron», transforme les dires de son narrateur selon ses propres «combines⁸⁴». Une d'entre elles a d'ailleurs un lien très étroit avec sa pratique médicale dans le nord de la Gaspésie au cours de l'année 1946⁸⁵. C'est

80. *L'Amélanchier*, p. 82.

81. Jacques Ferron s'est-il aperçu de l'erreur de graphie? Il aurait dû écrire «margot» et non «margau». Voici le sens rattaché à chacun de ces mots : «margau» (québécoisme) signifie selon *Le Glossaire* une ronce sauvage; «margot» (acadianisme) désigne, selon Dulong, un fou de Bassan. Or, la phrase de Ferron parle de «mouettes, de «goélands» et de «margaux». Le contexte indique bien qu'il s'agit de margot, l'acadianisme qui signifie fou de Bassan.

82. *L'Amélanchier*, p. 82.

83. Nous retrouvons le même symbolisme avec l'envol de la bécasse «désormais au-dessus de Tinamer aussi longtemps qu'elle pourra tenir le ciel» (*L'Amélanchier*, p. 154).

84. Le mot «combine» est cité dans *L'Amélanchier* lorsque Tinamer pense à ses parents en ces termes : «Il me regardent avec complaisance comme des complices heureux qui pensent déjà à m'envoyer coucher pour causer seul à seul de leurs sales combines [...]» (p. 102).

85. Voici à ce sujet ce qu'en pense Abel, l'un des personnages de Victor-Lévy Beaulieu : «Quand j'ai relu *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, ce qui m'a impressionné ce n'est pas tellement l'histoire de Monsieur de Charlus ou celle d'Albertine fugitive, mais tous ces chapitres intitulés *Noms de pays* et dans lesquels l'auteur rend hommage à la sonorité des noms de lieux qui ont marqué sa vie. Je n'ai

aussi dans les alentours de la «falaise de Gaspé-Nord⁸⁶» que Jacques Ferron vit ses premières expériences de médecin de campagne. C'est encore en ces lieux, lors d'un accouchement à domicile, qu'il entend un alexandrin qui, selon son propre aveu, vaut peut-être plus que tout ce qu'il a écrit⁸⁷. Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans la Légende des trois frères cette «falaise de Gaspé-Nord⁸⁸». C'est en effet dans le nord de la Gaspésie que Ferron découvre dans le rituel de la naissance, l'image-mère qui lui donne par la suite le goût de perpétuer la lointaine tradition orale venue de ses ancêtres⁸⁹.

Il nous est donc donné de constater un lien entre le troisième frère de la légende, «celui de l'aventure⁹⁰» et Jacques Ferron lui-même qui, hanté par un retour

jamais vu Balbec ni Méséglise, mais Marcel Proust les a fait devenir miens, tout comme Jacques Ferron a fait devenir miens tous ces petits villages qu'il a connus quand, en 1946, il est venu s'établir comme médecin en Gaspésie. Sur soixante milles de côtes, de Cap-aux-Renards à Saint-Yvon, c'étaient des villages bellement nommés [...] Quelles belles nommaisons que celles-là! Celles par lesquelles un peuple s'approprie l'espace qu'il découvre. Dans *Gaspé-Mattempa* et dans la *Chronique de l'Anse Saint-Roch*, Jacques Ferron en raconte les fondements. Ce sont les gens du Bas-du-Fleuve, ceux de Montmagny, de Cap-Saint-Ignace, de l'Islet et de Rivière-Ouelle qui, au milieu du siècle dernier, ont vraiment occupé le territoire de Gaspé-Nord» (Victor-Lévy Beaulieu, *Docteur Ferron pèlerinage*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 1991, p. 78).

86. *L'Amélanchier*, p. 82.

87. Voir à ce sujet les propos mêmes de Jacques Ferron dans le «mythe d'Antée» : «[...] j'ai du moins recueilli dans cette dernière province un alexandrin que je trouve très beau et que disait la sage-femme en lavant le nouveau-né : «Ainsi te voici donc dans ton pays natal.» Et je me demande parfois s'il ne vaut pas plus que tout ce que j'ai écrit» (Victor-Lévy Beaulieu, «Avant-dire», *Docteur Ferron pèlerinage*, p. 75).

88. *L'Amélanchier*, p. 82.

89. Pierre L'Hérault ira même jusqu'à dire : «[...] C'est également en termes d'accoucheur que le médecin-écrivain Ferron définit son écriture» (*Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, p. 140).

90. Jacques Ferron raconte que : «[...] le troisième frère, celui de l'aventure, resta parmi les siens et mourut à Saint-Léon-en-Maskinongé, y rapportant et fixant le centre du monde. Ce fut ainsi que les Ferron, en plus de semer le blé français et le sarrasin,

à la pureté des origines, alla vivre en Gaspésie où il goûta aux bienfaits de ces grands espaces non encore menacés par les «nouvelles émanations de la civilisation pétrolière⁹¹». Cette mise en abyme, constante dans *L'Amélanchier*, nous amène ainsi à questionner les liens généalogiques réels de Jacques Ferron avec ce garçon «Jean Gélineau» décrit par Léon comme un des trois frères de la légende :

Ce garçon a fort bien pu être ce Jean Gélineau qui, l'an 1662, âgé de 16 ans, parut comme témoin dans un procès aux Trois-Rivières. Il était venu de Xaintes avec son père Estienne, lequel, après l'avoir établi à Machiche, s'alla remarier et demeurer à la Pointe-aux-Trembles où il fit souche de Gélineau. Le fils, lui, sera à l'origine de trois lignées. Tout d'abord, son nom évoluant de Gélineau en Gellyna, de Gellyna en Gélina pour se fixer lorsqu'on lui aura ajouté l's final, il sera l'ancêtre de tous les Gélinas. Puis il l'a été de tous les Bellemare. En même temps qu'il arrivait à Machiche, la troupe du Marais put opposer au capitaine Fracasse de l'Hôtel de Bourgogne un capitaine nommé Bellemore ou Matamore. Le premier Bellemare aura sans doute été un Gélinas vantard. Dans le milieu traditionnel que l'écriture n'influence pas, ce nom a toujours été prononcé Bellemore... Enfin Jean Gélineau, dit Gélinas, dit Bellemare, sera aussi l'ancêtre des Lacourse, mais ces derniers, prenant au mot leur nouveau patronyme, ne resteront guère dans la place et laisseront aux deux premiers l'honneur d'avoir fondé Machiche⁹².

*

Où se situe donc cette Légende des trois frères par rapport au véritable arbre généalogique de Jacques Ferron? Il faut tout d'abord voir l'analogie de son premier

se firent fabuleux pour donner regain à un vieil héritage, relancer le conte et la chanson qui font partie des nécessités de la vie [...]» (*L'Amélanchier*, p. 88).

91. *L'Amélanchier*, p. 120.

92. *Ibid.*, p. 83-84.

prénom Joseph avec celui de son père et de deux de ses ancêtres paternels de la troisième et quatrième génération. Quant à la véracité des noms cités dans *L'Amélanchier*, la plupart des références semblent exactes⁹³. Le tableau

93. Dans «Variations dans les noms» F.L.M. Desaulniers nous fait part de la note précieuse reçue par M. Raphaël Bellemare qui fera, dit-il, sans doute, grand plaisir à tous les membres de la famille Bellemare-Gélinas : «[...] La généalogie de ces derniers prouve que Bellemare est un surnom ajouté à celui de Gélinas, et qui est resté comme souche d'une branche de cette famille, dont le premier ancêtre, venu de France en Canada, vers 1660, se nommait Étienne Gelineau. C'est sous ce nom de Gelineau que lui et son fils Jean apparaissent dans le recensement des Trois-Rivières de 1666; tandis que nous les retrouvons au Cap-de-la-Magdeleine, dans le recensement de 1667, sous les noms de Etienne Gellyna et Jean Gellyna.

Ils venaient de Saintes, capitale de la Saintonge, où le Canada devait être bien connu, cette province de notre ancienne mère-patrie, ayant eu l'honneur de donner naissance au fameux pilote Alphonse le Saintongeais, qui avait dirigé vers nos côtes l'expédition de Roberval, et à Samuel de Champlain, fondateur de Québec, dont le nom était alors si célèbre et si respecté dans toute la France.

À Saintes, Etienne Gellyneau avait été marié à Huguette Robert; et de ce mariage était né son fils Jean. C'est en Canada que leur nom a subi, dans des documents officiels, des variations qui ont produit une singularité remarquable.

Pour le fils Jean, demeuré au Cap-de-la-Magdeleine, le nom de Gélinas a prévalu, ainsi qu'il appert par le recensement de 1681, au Cap, dans les actes officiels et dans les actes de baptême de ses enfants issus de son mariage avec Françoise de Charmenil.

Quant au père Etienne, domicilié à la Pointe-aux-Trembles, près de Montréal, il s'y remaria à Marie Beauregard sous son premier nom, Etienne Gellyneau ou Gelineau, et ce nom a prévalu pour lui, probablement parce qu'il signait ainsi lui-même.

Le fait singulier, c'est que le père et le fils propageaient, en même temps, deux noms différents, sur la côte nord du Saint-Laurent, tous deux ayant leurs résidences entre Trois-Rivières et Québec.

Le père Etienne est donc la souche de deux familles principales en Canada, les Gelineau et les Gélinas.

Jean Gélinas, son fils, est l'ancêtre d'une famille qui s'est propagée à Yamachiche sous trois noms différents, les Gélinas, les Bellemare et les Lacourse : Etienne Gélinas, Jean-Baptiste Gélinas dit Bellemare, et Pierre Gélinas dit Lacourse, premiers colons d'Yamachiche, étaient tous trois fils de Jean Gélinas et de Françoise de Charmenil, habitants du Cap-de-la-Magdeleine, et petit-fils d'Étienne Gelineau, de la Pointe-aux-Trembles.

Les descendants de ces trois frères ont aussi pris beaucoup de surnoms pour distinguer les uns des autres les enfants qui portaient le même nom de baptême mais il ne paraît pas qu'aucun d'eux ait supprimé le nom principal pour faire souche nouvelle, comme dans le cas des Bellemare et des Lacourse.

Malgré les différences innombrables d'orthographe entre les notaires, les missionnaires et les curés, ces faits se retracent clairement et d'une manière

généalogique suivant indique la lignée de cinq générations d'ancêtres de Jacques Ferron.

TABLEAU II

René Ferron et Julienne Traillé arrivent
au Canada vers le milieu du XVIII^e siècle
Mariages

Jean Ferron et Charlotte Pépin

(18 février 1776 à Yamachiche)

↓

Joseph Ferron et Catherine Grenier

(5 novembre 1804 à St-Léon)

↓

Joseph Ferron et Marie Ouellette

(12 février 1833 à St-Léon)

↓

Benjamin Ferron et Victoria Lescadres

(5 juillet 1881 à St-Léon)

↓

Joseph-Alphonse Ferron et Adrienne Caron

(15 janvier 1920 à St-Léon)

↓

Naissance

Joseph-Jean-Jacques Ferron

(20 janvier 1921 à Louiseville)

indubitable, dans les registres et les actes notariés. Dans ce temps-là, l'orthographe des noms variait autant que la manière de les prononcer [...]» (*Les Vieilles Familles d'Yamachiche dix généalogies*, tome 1, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Libraires-Imprimeurs, 1898, p. 154-155).

Toujours en relation avec la généalogie de la Légende des trois frères, il est intéressant de lire qu'Etienne Gellineau et son fils Jean sont les aïeux d'à peu près toutes les familles trifluviennes de vieille souche⁹⁴. Nous apprenons également qu'aux alentours de 1662 Estienne Gellineau et son fils Jean viennent s'installer au Cap-de-la-Magdeleine pour oeuvrer au domaine de Sainte-Marie, une superficie de 200 arpents que possédait alors Pierre Boucher. Le document nous informe aussi qu'en cette même année Jean Gelineau, alors âgé de 16 ans, paraît comme témoin dans un procès qui s'est déroulé à Trois-Rivières. Nous retrouvons exactement la même information mot pour mot, dans la Légende des trois frères de *L'Amélanchier* : «Ce garçon a fort bien pu être ce Jean Gelineau qui, l'an 1662, âgé de 16 ans, parut comme témoin dans un procès aux Trois-Rivières⁹⁵». Cependant les informations généalogiques nous renseignent qu'un des fils de Jean Ferron, «Claude», se marie à Thérèse Noël Theasdale à Yamachiche, le 30 septembre 1982⁹⁶. Dans *L'Amélanchier* l'information ne concorde pas, puisque c'est Marie-Josephte, l'épouse de Claude. Selon les informations généalogiques, Marie-Josephte de *L'Amélanchier*

94. On peut prétendre sans courir davantage le risque d'errer, affirme Jacques Saintonge, «qu'Etienne Gellineau et son fils Jean sont les aïeux d'à peu près toutes les familles trifluviennes de vieille souche. J'ai dénombré récemment quelque treize cents ménages du Coeur de Québec portant le nom de ces sympathiques ancêtres, dont plus de la moitié dans le seul secteur Shawinigan et de Grand-Mère. Aux familles Gélinas, il faut associer celles de Bellemare, qui sont environ six cents, et vraisemblablement un certain nombre de Lacourse. Les trois noms réunis forment un ensemble impressionnant de tout près de deux mille foyers dans un rayon de moins de cinquante kilomètres de Trois-Rivières» («Etienne et Jean Gellineau (Gélinas)», *Nos Ancêtres*, volume VIII, Sainte-Anne-de-Baupré, 1984, p. 89).

95. *L'Amélanchier*, p. 83.

96. Nous retrouvons dans *Le Répertoire alphabétique des mariages des Canadiens français de 1760 à 1935*, cette note : «Claude b¹ 18 juillet 1759; m. 30 sept. 1782 à Thérèse Noël-Theasdale» («Ferron», *Les Services généalogiques Claude Drouin*, Ottawa, 1989, p. 35).

serait l'épouse de Martin Ferron, le fils de Claude qui s'est marié en 1810⁹⁷. Dans la réalité, Marie-Josephite serait donc la belle-fille de Claude⁹⁸.

Un autre lien intéressant à faire avec la Légende des trois frères concerne le nom de Léon, protagoniste, dans le récit de *L'Amélanchier*. À Yamachiche, un des frères Ferron, «Jean-Baptiste», se marie à Marie Gauthier le 13 janvier 1800. Huit enfants naissent de cette union. Seul le dernier, «Thomas», qui porte le même nom qu'un de ses frères dont on ignore la date du décès, naît à St-Léon et y demeure⁹⁹. Serait-ce à cause de l'enracinement à St-Léon de ce Thomas Ferron que, dans *L'Amélanchier*, le vénéré père de Tinamer se prénomme Léon? Ainsi de fil en aiguille tout s'éclaire et, par conséquent, une nouvelle hypothèse pourrait être formulée. Ce serait probablement ce Jean-Baptiste Ferron, père de Thomas, qui serait le voyageur en Colombière¹⁰⁰ de la Légende des trois frères; une telle hypothèse est plausible, car sur les huit enfants de Jean-Baptiste un seul est né à St-

97. Les données indiquent «Noël, Thérèse. Issus : Martin, b 11 nov. 1784; 1^o m. 3 sept. 1810, à Josephite Grenier» (*Ibid.*, p. 35).

98. Dans *L'Amélanchier* Marie-Josephite est interpellée par Claude son mari : «Marie-Josephite, ma femme, sors la nappe de lin et sers-nous ce que tu as de meilleur [...] À présent que le quêteux a parlé d'une voix qu'il cherche à changer, Claude, le cultivateur, n'en est que plus curieux car il lui semble que cette voix déguisée lui dise quelque chose [...]» (p. 86).

99. Voir la note suivante : «FERRON, Jean-Baptiste. Gauthier, Marie. Issus : Jean, b 1802; [...], Claude, Antoine, **Thomas**, b 22 mars 1812, Émilie, Rosalie, Joseph, **Thomas**, b 21 janv. 1822 à St-Léon» (*Le Répertoire alphabétique des mariages des Canadiens français de 1760 à 1935*, p. 36).

100. Il faut se référer ici au texte de *L'Amélanchier* où on découvre qui se cache derrière le visage du quêteux, ce voyageur en Colombière : «[...] Claude pouvait redire à la mort possible de son frère, en Colombière, près du deuxième océan : — D'une telle blessure, en pareil combat, un autre que lui aurait péri, je n'en doute pas [...]» (*L'Amélanchier*, p. 88). Dans *Gaspé-Mattempa*, Ferron résume avec verve cette «belle année de voyageant, d'errance et d'extravagance pour tout le Canada, de la Colombière [...]» (p. 225).

Léon et y a élu domicile. Où sont donc nés les sept autres? L'espace est grand entre Yamachiche et la Colombière...

Malgré les informations documentaires qui confirment la parenté des Ferron avec les nombreuses familles fondatrices de la région de la Mauricie (Gélinas, Bellemare et Lacourse), rien de particulier ne semble cependant honorer la famille Ferron¹⁰¹. Léon admet d'ailleurs à Tinamer que «les Ferron n'ont rien fondé¹⁰²». Léon n'est cependant pas de nature à incliner la tête pour autant. Avec quelle fierté, lui confie-t-il, que «peu s'en fallut qu'ils ne vinssent Anglais¹⁰³»! Cette allusion malicieuse de Léon tire-t-elle son origine du fait que certains Ferron, issus de Jean Ferron et de Marie Isabelle Bibaud, auraient travaillé aux «Forges du St-Maurice» au début du régime anglais? Voilà aussi une autre piste susceptible d'éclairer la généalogie des Ferron. En effet, plusieurs patrons et commerçants étaient alors des anglophones et, de surcroît, brassaient des affaires avec les Américains¹⁰⁴. Parmi

101. Dans une entrevue accordée à Donald Smith, Jacques Ferron lui demande : «Qu'est-ce qu'on a fait de plus que de fonder des paroisses? C'est de là que vient le sens de la petite collectivité, des pays dans le pays. [...]» (Donald Smith, *L'Écrivain devant son oeuvre*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1983, p. 104).

102. *L'Amélanchier*, p. 84.

103. *Ibid.*, p. 84.

104. Dans *Les Forges*, «Historiographie des Forges du Saint-Maurice», Louise Trottier énumère les noms des nouveaux hommes d'affaires des Forges : «Peu d'informations biographiques existent relativement à ceux qui se sont distingués pendant la période postérieure à la Conquête [...]. À ce niveau peuvent se ranger des lignes de Gérard Malchelosse sur Zachary Macaulay, d'A. Latt, d'E.Z. Massicotte et de W.S. Wallace sur Conrad Guty. Par contre, Francis J. Audet et Fabre-Surveyer puisent dans différents dépôts d'archives pour dresser un court article biographique de Matthew Bell, de David Munro et de John Lees. Ils font ressortir surtout leurs activités d'hommes d'affaires et de locataires des Forges du Saint-Maurice étroitement associées à celles de parlementaires et de militaires [...]» (Montréal, Boréal Express, 1980, p. 87-88).

ces hommes d'affaires un nommé «Conrad Gugy» aurait été, dit-on, un protégé du gouverneur Haldimand, d'où l'allusion possible avec ce passage de la légende «Dieu catholique en Neuve-France point ne voulait du huguenot [...]»¹⁰⁵. Le livre *Les Vieilles Familles d'Yamachiche* nous renseigne aussi sur les Ferron de cette époque mariés à des Theasdale, Welfret et Stewart. Est-ce là des informations qui ont influencé l'auteur dans la création de sa légende? On ne saurait le dire... L'histoire précise néanmoins : «En conformité avec le nom, ils commencèrent leur carrière américaine aux forges de Saint-Maurice où, faute de pucelle et de salamandre, ils prennent en mariage la veuve Dubeau qui les emmène faire souche à Machiche, dans les concessions peu recherchées [...]»¹⁰⁶.

*

Finalement, les sources documentaires démontrent que tous les Ferron du Saint-Maurice et de Maskinongé originent de Jean Ferron et de Marie-Isabelle Bibaud, mariés à la Rivière-du-Loup-en-Haut le 6 juillet 1750. Là où ça se complique, c'est lorsqu'on apprend que le même Jean épousa en deuxièmes noces Charlotte Pépin, à Yamachiche le 18 février 1776. La légende indique «qu'ils prennent en mariage la veuve Dubeau qui les emmène faire souche à Machiche»¹⁰⁷. Il s'agit en fait de Marie-Isabelle Bibaud (Dubeau est le paronyme de Bibaud) la première épouse de Jean Ferron. Il y a ici confusion dans les noms. Il s'agirait plutôt de Charlotte Pépin, mariée en secondes noces avec Jean Ferron le 18 février

105. *L'Amélanchier*, p. 83.

106. *Ibid.*, p. 85.

107. *Ibid.*, p. 85.

1776. Et si les informations sont justes, c'est de cette union que serait né Joseph Ferron, l'ancêtre de Jacques Ferron, et non de Marie-Isabelle Bibaud comme l'indique la Légende des trois frères de *L'Amélanhier*. Quoi qu'il en soit, nos recherches démontrent que cette légende, comme les autres éléments qui tissent la trame de *L'Amélanhier*, reflètent ce va-et-vient constant entre le réel historique et la fabulation de l'histoire. Et sans doute est-ce pourquoi apprend-t-on de la bouche même de Léon, celui qui raconte la légende à sa petite fille, qu'il «y a trop de commencement des temps et qu'on ne saura jamais où l'on est rendu si l'on veut les garder tous [...]»¹⁰⁸. C'est encore lui qui donne le ton à la légende afin que Tinamer penche finalement vers ce «bon côté des choses»... Il n'y a donc aucune surprise à l'entendre dire que la gloire a fini par prendre sa place dans la lignée des Ferron même si pendant longtemps, toujours selon la légende, «ils n'en menèrent pas large»¹⁰⁹. Et effectivement, cette gloire «[...] viendra avec Rose Ferron»¹¹⁰ (voir illustrations p. 105 et 106), la stigmatisée de Woonsocket [...]¹¹¹, sur laquelle on a écrit un livre en anglais et en français¹¹². Un autre clin d'oeil à la Ferron. Ainsi mis en évidence dans les deux langues, la gloire ne pouvait tout de même pas passer inaperçue...

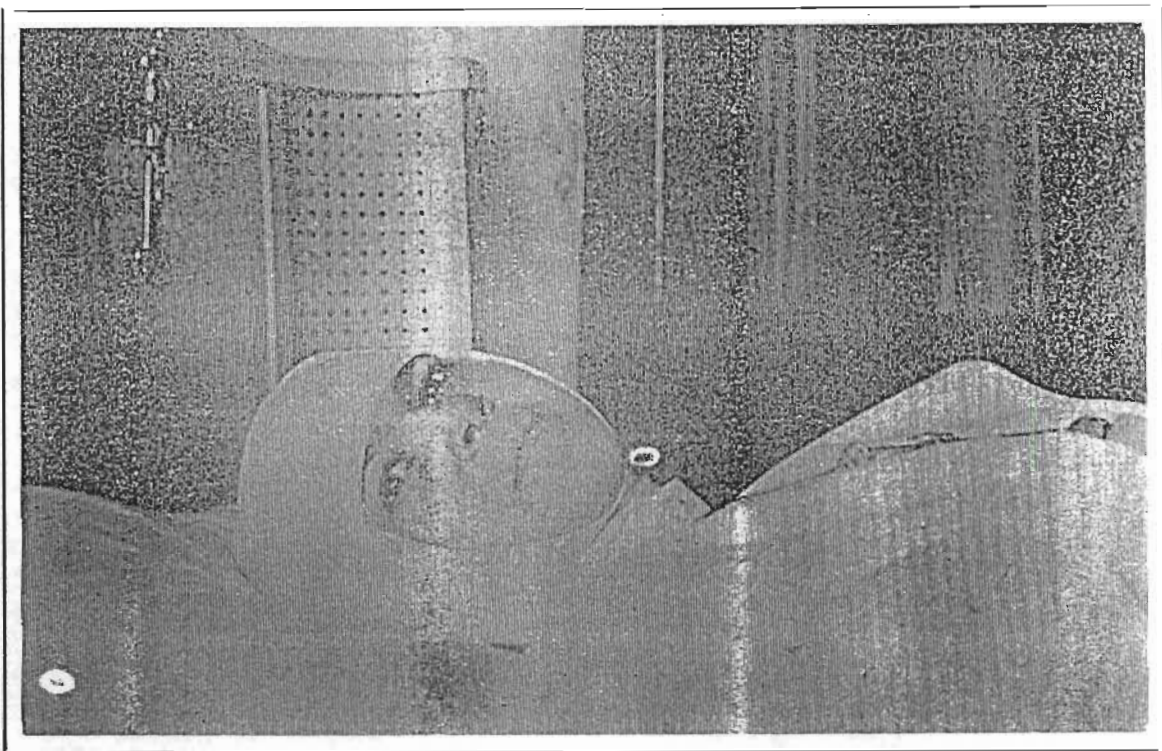
108. *Ibid.*, p. 81.

109. *Ibid.*, p. 84.

110. Pour une étude approfondie du «cas» Rose Ferron, la stigmatisée de Woonsocket (Rhode Island), voir l'ouvrage de Jeanne Savard Bonin, *Une Stigmatisée, Marie-Rose Ferron (1902-1936)*, Montréal, Éditions Paulines, 1987, 243 p. Dans *Vie française, Québec, 1989* (vol. 41, n° 1, janvier à décembre 1989, p.95-96), Armand Chartier de l'Université du Rhode Island, Kingston, consacre un article critique à la biographie de Marie-Rose Ferron écrite par Jeanne Savard Bonin.

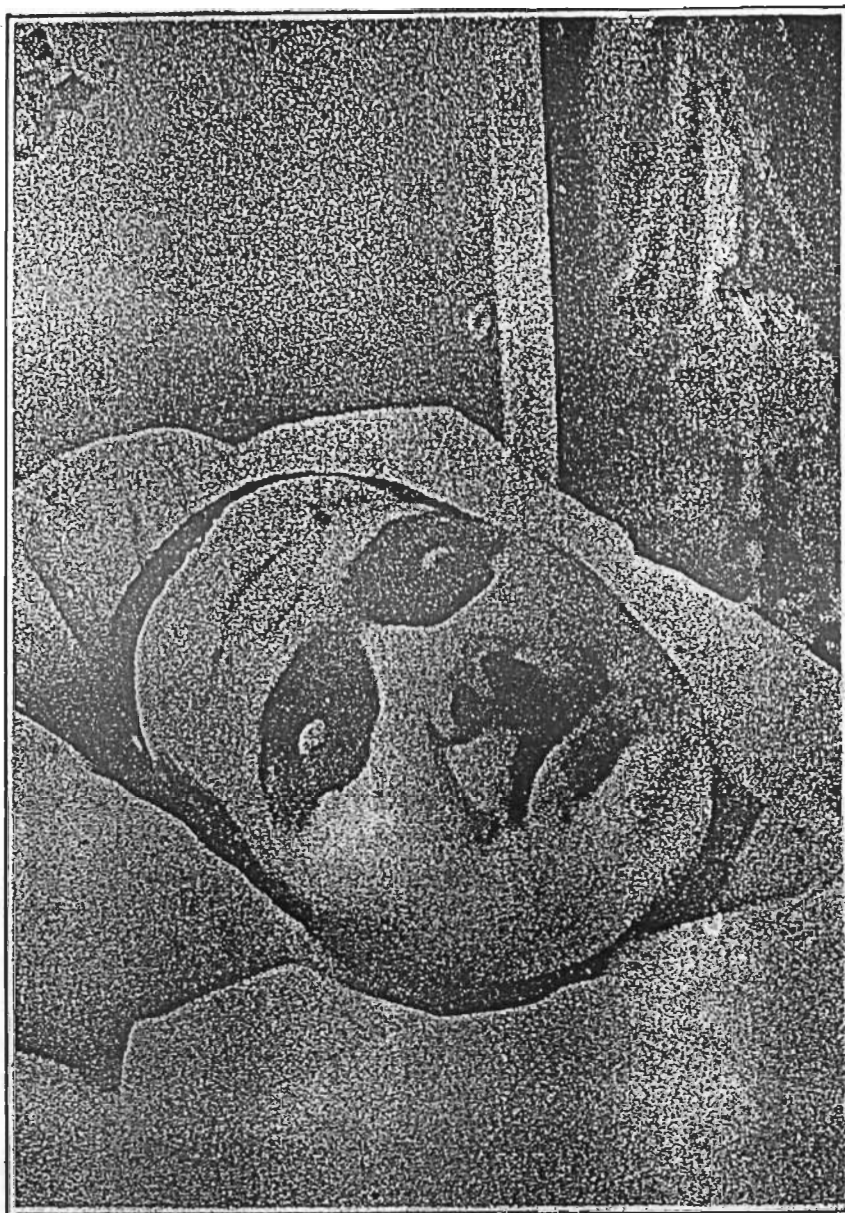
111. Voir le tableau généalogique qui précise le lien de parenté entre Rose et Jacques Ferron l'écrivain, p. 107.

112. *L'Amélanhier*, p. 85.



Rose à l'époque de la stigmatisation, 1931¹¹³.

113. *Une Stigmatisée canadienne résidente aux États-Unis Marie Rose Ferron 1902-1936*, Saint-Jovite, Éditions Magnificat, [s.d.], p. 26, abrégé de l'ouvrage du Rév. Père O.A. Boyer, S.T.L., *Couronnée d'épines*, Montréal, publié par lui-même, 1941. 234 p.



La couronne d'épines comme on la voyait en 1929.
Reconstruction d'après ce qui restait de la couronne sur une
photographie prise peu après la mort de Rose¹¹⁴.

114. *Op. cit.*, p. 36.

TABLEAU III

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE ROSE FERRON (1902-1936)

René Ferron et Julienne Traillé arrivent

au Canada vers le milieu du XVIII^e siècle

Mariages

Jean ou Jean-Baptiste Ferron et Marie Bibaut

(6 juillet 1750 à Yamachiche)

↓

Claude Ferron et Thérèse Noël

(30 septembre 1782 à Yamachiche)

↓

Charles Ferron et Marie Boisvert

(25 novembre 1816 à Yamachiche)

↓

Désiré Ferron et Philomène Nadeau

(19 février 1855 à St-Aimé)

↓

Jean-Baptiste Ferron et Marie-Rose-de-Lima Mathieu

(17 juillet 1888 à St-Aimé)

↓

Naissance

MARIE-ROSE FERRON

(1902 à St-Aimé)

Ce tableau démontre que Rose Ferron, tout comme Jacques Ferron, fait partie de la lignée de René Ferron et de Julienne Traillé, arrivés au Canada vers le milieu du XVIII^e siècle. Par la suite, il y a eu une certaine rupture, car Joseph Ferron (l'ancêtre de Jacques) et Claude Ferron (l'ancêtre de Rose) sont demi-frères. Ceci parce que l'ancêtre Jean, parfois nommé Jean-Baptiste, s'est marié deux fois : en premières noces avec Marie Bibaut, mère de Claude (l'ancêtre de Marie-Rose) et en secondes noces avec Charlotte Pépin, mère de Joseph (l'ancêtre de Jacques). Le lien de parenté de Rose avec Jacques remonte donc au grand-père de Marie-Rose (Désiré Ferron) qui est le petit cousin de Benjamin Ferron (le grand-père de Jacques).

*

Avec Tinamer, à la recherche de ses origines, nous avons marché dans les sentiers intimes de son enfance et de celle de son père. Par elle, le lecteur est surtout à l'écoute d'un «conteur d'histoires», Léon, qui proclame que «dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur¹¹⁵». Jacques Ferron transpose ainsi dans ce «récit des origines» le récit pictural de sa tendre enfance¹¹⁶. Une telle transposition lui permet

115. *Ibid.*, p. 27.

116. À ce sujet il est intéressant de noter ce que Jacques Ferron écrivait à Julien Bigras : «[...] Manouar est un beau poème où la chanson interrompt le récitatif, où le symbolisme étudié alterne avec une candeur toute spontanée, quasiment populaire. Et que me dit-il? Que la mère est inéluctable puisqu'elle se tient aux deux extrémités de la vie et que le seul repère que nous ayons, la seule étoile fixe, est le point de départ; pour ne pas perdre le nord, on tente d'y revenir, dans les ténèbres des premières années [...]» (Julien Bigras et Jacques Ferron, *Le Désarroi*, Montréal, VLB Éditeur, 1988, p. 23).

d'associer ses racines familiales à celles de l'espace géographique de Machiche miraculeusement sauvé du déluge... C'est alors que se produit l'identification narrative de *L'Amélanchier* à la «parole de l'aède, l'épos, qui révèle les origines de la nation, chante la grandeur des ancêtres et célèbre le passé¹¹⁷». À ce sujet, l'opinion peut être sans doute plus ou moins partagée. Suivant François Chaput, le «[...] caractère monumental de l'épopée ne laisse pas de place au burlesque et au rire, mais suscite chez le lecteur un sentiment de respect et d'admiration devant les scènes de bravoure et les actes héroïques représentés¹¹⁸». Avec une telle définition, le récit *L'Amélanchier* ne pourrait certes pas être classé, selon la terminologie de Léon, «du bon côté des choses». En effet, en plus de se prêter à la confusion des genres, on ne retrouve pas dans le texte tous les traits canoniques de l'épopée. Ce qui est surtout remarquable dans l'écriture de *L'Amélanchier*, c'est le rôle joué par l'ironie. Avouons que ce genre d'écriture est peu propice à celle de l'épopée orthodoxe. Ne l'oublions pas : Les Ferron ont atteint la gloire grâce à Rose, la stigmatisée de Woonsocket. Que dire de plus? Que l'écrivain-médecin Jacques Ferron se protège toujours du tragique par l'ironie...

*

117. François Chaput, «L'Épopée québécoise de Jacques Ferron», dans *L'Autre Ferron*, sous la direction de Ginette Michaud, p. 75.

118. *Ibid.*, p. 86.

De plus, dans l'épopée, c'est la nation¹¹⁹ qui est sauvée du déluge ou de l'événement apocalyptique. Dans *L'Amélanchier*, un ton et une allure épiques ne manquent pas d'attirer l'attention du lecteur, mais c'est surtout la «rédemption» de Tinamer, qui donne un sens au récit. Il ne faut pas non plus oublier que l'épopée peut être le lieu privilégié du mythe grâce auquel se révèle l'impossible de l'être¹²⁰ et, surtout, la remémoration des paroles et des rituels sacrés. C'est ainsi qu'il faut interpréter ces clins d'oeil de Jacques Ferron à l'histoire des mots, des proverbes, voire des vers célèbres écrits par les poètes : ainsi «La rue toujours toujours recommencée¹²¹» rappelle un vers de la première strophe du *Cimetière marin* de Valéry : «La mer, la mer, toujours recommencée¹²²» et «Thibeu, mon semblable, mon frère¹²³», rappelle celui du premier poème des *Fleurs du mal* de Baudelaire : «[...] Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère¹²⁴»!

119. Mikhaïl Bakhtine explique que «le passé épique [...] ne demeure et ne se dévoile que sous forme de légende nationale. C'est sur elle seule que s'appuie le récit épique» (*Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, p. 452).

120. Comme l'écrit Claude Lévesque : «L'être de l'homme est un «désêtre», un manque à être, puisqu'il se fonde sur le langage et que celui-ci ne peut constituer un fondement, étant essentiellement lui-même absence de fondement, retrait infini, distance incommensurable qui nous sépare de nous-mêmes et des choses» (*Le Proche et le Lointain*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 148).

121. *L'Amélanchier*, p. 44.

122. «La mer, la mer, toujours recommencée!» («Le Cimetière marin», *Lagarde et Michard XX^e siècle*, Paris, Éditions Bordas, 1969, p. 325).

123. *L'Amélanchier*, p. 153.

124. «Hypocrite lecteur —, mon semblable, — mon frère!» (*Les Fleurs du mal*, Paris, Éditions Gallimard, 1965, p. 16).

Ces réminiscences contaminées par la dérision n'ont toutefois pas détruit chez Tinamer le goût d'entendre la totalité des récits de ses origines. C'est même ce sens de l'écoute qui l'amène, tout comme le troisième frère de la légende, à se «dévorer de justesse du côté de la vie¹²⁵». Plus encore, c'est précisément à cause de cette écoute enfantine que le récit, malgré ses vicissitudes, pourrait par certains de ses aspects être classé du **bon côté de l'épopée**¹²⁶. Le récit que raconte alors Léon à sa petite fille de quatre ans peut être identifié comme un récit de fondation, une oeuvre des origines. Tinamer se rappellera de ce récit en ces termes : «Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance; [...]»¹²⁷. Lorsqu'elle remonte le courant du temps pour découvrir l'origine de sa famille, Tinamer constate qu'elle est épargnée du terrible châtement du déluge. Ainsi sauvée, elle peut alors honorer la mémoire de son grand-père «Esquire», et ce, même si Léon lui avoue moins bien le connaître que Noé, l'autre Ancêtre. Mais une telle «rédemption» repose, il va sans dire, sur l'art de conter de Ferron lui-même. *L'Amélanchier* porte en son sein le caractère de la fresque épique où évoluent les générations¹²⁸. En cela, Jacques Ferron diffère des autres écrivains de la Révolution

125. *L'Amélanchier*, p. 88.

126. Par certains de ses aspects le récit de *L'Amélanchier* cadre bien avec ce qu'écrit Daniel Madelénat : «Dans certaines cultures, le système des genres ne comporte pas de pôle épique : on désigne alors comme «épopée» une classe ressentie et conceptualisée autrement «de l'intérieur» (cycle mythique, conte héroïque, récit historique...)» («Littératures modernes», *L'Épopée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 75).

127. *L'Amélanchier*, p. 148.

128. Il est intéressant de noter à ce sujet l'importante valeur symbolique rattachée à l'image de la «chienne à Jacques» qui apparaît aux pages 37, 47, 103 et 137 du texte de *L'Amélanchier*. Elle dépasse le sens métaphorique usuel c'est-à-dire être très mal habillé, avoir l'air fou. Cette image apparaît plutôt comme un symbole de filiation transmis de génération en génération. Mon père, dit Tinamer, «mit sa chienne à

tranquille qui ont pensé l'histoire du Québec en termes de rupture. Cohérent avec lui-même, pour raconter l'histoire de ses origines, l'auteur refuse de s'identifier à une langue parlée ou écrite qui serait viciée par une forme quelconque de jargon. Nous découvrirons alors avec quel art l'auteur Jacques Ferron manipule le langage écrit pour que le principe rédempteur d'un retour à la pureté des origines colle au texte même de *L'Amélanchier*.

Jacques, vieille robe de chambre qui lui venait du massacre de Lachine, et sortit dignement drapé dans cette relique» (*L'Amélanchier*, p. 37).

CHAPITRE IV

LA LANGUE DE *L'AMÉLANCHIER* ET LA QUÊTE DES ORIGINES

1. Le discours sur la langue au Québec avant et lors de la parution de *L'Amélanchier*

Lorsque Jacques Ferron se prépare à écrire *L'Amélanchier*, publié en 1970, le discours sur la langue au Québec est en pleine effervescence. Reliées à la situation minoritaire des francophones en Amérique du Nord, les revendications linguistiques des Québécois s'insèrent dans le sillon de leurs revendications socio-politiques. Écrivain engagé, Ferron ne manque pas alors une occasion de faire valoir ses idées sur le sujet. Dans ses chroniques, essais, romans ou contes, il ne cesse de répéter que les Québécois doivent protéger la langue de leurs ancêtres contre l'assimilation anglaise. À ce titre, *L'Amélanchier* est une étoile qui brille dans le firmament de son oeuvre littéraire.

Mais avant d'analyser la langue de *L'Amélanchier*, nous devons revoir de façon globale les positions traditionnelles tenues sur la langue avant la parution de *L'Amélanchier* en 1970. De façon générale, les opinions qu'on émet sur les

archaïsmes, les anglicismes, les amérindianismes, ainsi que les québécoismes, qu'on nomme alors canadianismes en vertu de l'idéologie linguistique de l'époque, n'ont guère varié depuis la fin du siècle dernier. En effet, l'archaïsme lexicologique, «la parlure ancienne», pour dire comme les textes de cette époque, est très valorisée, car elle témoigne de notre attache française. Voilà «le parfum d'âme des fondateurs¹» affirme l'éditorialiste Victor Barrette. Un tel énoncé aurait sans doute plu à Jacques Ferron tout comme celui du critique littéraire, Camille Roy, qui accorde aux archaïsmes le titre de «vieux bijoux de l'écrin des ancêtres²». De fait, les formes archaïques fournissent aux élites de l'heure une matière pédagogique de première valeur pour affirmer le caractère français du Québec.

Cependant, les propos de Victor Barrette et de Camille Roy trouveraient-ils encore aujourd'hui leur juste place dans une rubrique linguistique? Qu'il nous soit permis d'en douter. La situation était bien différente au début du siècle, surtout au cours des années trente pendant lesquelles on assiste à une anglicisation de plus en plus forte de la langue parlée. On cherche alors les jugements laudatifs susceptibles d'affirmer notre «parlure Vieille France». Un exemple remarquable parmi d'autres est celui de Charles Bruneau, historien de la langue française, philologue attendri, de passage au Québec, lors de la tenue du Deuxième Congrès de la langue française en 1937. Voici comment se manifeste son enthousiasme pour nos vieux mots du dix-septième siècle : «Il m'arrive parfois de fermer les yeux et de rêver que j'ai l'honneur

-
1. Victor Barrette, «Zigzags autour de nos parlers», *Le Droit*, 22 novembre 1924, p.7.
 2. Camille Roy, «Le Glossaire du parler français au Canada», *Le Droit*, 8 avril 1931, p. 7.

de m'entretenir avec Racine et avec Bossuet³! Un autre visiteur français nostalgique, Gustave Cohen, s'émeut devant tous ces fossiles vivants en terre québécoise : «Mon ancien maître, écrit Maurice Lebel, pleura à chaudes larmes à la vue du mot ÉCHEVIN, dans un corridor de l'Hôtel-de-Ville de Québec, où je l'amenai, en 1942, signer le livre d'or⁴». Voilà qui en dit long sur l'idée de la langue au sein de nos élites nationales.

*

Ce genre de discours, même s'il avait tout pour plaire à Jacques Ferron, n'a plus cours au moment où il s'apprête à écrire son *Amélanchier*. Avec la Révolution tranquille, le Québec veut surtout se rapprocher de la France moderne. Nos reliques normandes et angevines, qui sentent «le dialecte et le renfermé d'une vie provinciale⁵» sont donc à remiser. Malgré tout, Jacques Ferron trouvera le moyen de redonner vie à la langue de Maillet qui, «tout archaïque qu'elle soit⁶», évoque une culture bien française par son implantation en terre d'Amérique. Ainsi pendant que son confrère-écrivain Gérald Godin multiplie les vieux mots français dans ses *Cantouques*, parce que ces archaïsmes font, à ses yeux, partie du parler québécois stigmatisé, Ferron part à leur recherche et croit les trouver dans le parler gaspésien non vicié par la langue industrielle du patron anglais. Selon la Légende des trois

-
3. Charles Bruneau, «La Question du vocabulaire», *Le Droit*, 29 octobre 1939, p. 3.
 4. Maurice Lebel, «Le Français au Canada», *L'Action nationale*, décembre 1964, p. 400.
 5. Paul Ledoux, «La Défense de notre langue», *Le Droit*, 7 février 1952, p. 3.
 6. Jacques Ferron, «Historiette», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXX, n° 4, 3 janvier 1978, p. 9.

frères de *L'Amélanchier*, l'anglais était en effet un danger pour «les Ferron arrivés de justesse et plutôt ridiculement à la fin du Régime français⁷». Bref, autant l'archaïsme renvoie à la «Vieille France», autant l'anglicisme révèle la présence du dominateur anglais. Voilà donc la double composante linguistique sur laquelle repose le discours de Ferron sur la langue; une composante qui prend source dans la représentation historique que le romancier se fait de la Conquête anglaise. À partir du combat perdu en 1759 sur les Plaines d'Abraham⁸, les Québécois doivent, pense Ferron, changer de champ de bataille : si le sol devient anglais, la langue doit rester française. De là à voir dans chaque anglicisme un «soldat de Wolfe», il n'y a qu'un pas que nos élites ont vite franchi⁹ et, faut-il le dire, Ferron aussi!

Jusqu'en 1960, l'anglicisme sera donc la bête noire des chroniqueurs linguistiques. Une décennie plus tard, son usage sera à ce point sérieux¹⁰ qu'il

7. *L'Amélanchier*, p. 84.

8. À ces paroles célèbres de Montcalm sur les Plaines d'Abraham où il disait mourir content car il ne verrait pas les Anglais dans Québec, l'humoriste Jacques Ferron réplique : «[...] et moi je veux vivre car j'aimerais bien les voir sortir».

9. Rappelons ici le célèbre aphorisme de Jules-Paul Tardivel : «*L'Anglicisme voilà l'ennemi!*» (Québec, Imprimerie du Canadien, 1880, 28 p.). Les propos de l'Abbé Étienne Blanchard, auteur de plusieurs livres de soi-disant «bon langage» valent la peine aussi d'être rappelés : «Les concessions faciles à l'anglicisme sont non seulement anticanadiennes», écrit-il; «elles sont aussi anticatholiques. Elles créent un péril pour la foi» (*En Garde!*, Montréal, Éditions La Croix, 1913, p. 123).

10. L'épithète sérieux doit être compris dans le sens de rigidité absolue. Ainsi ce passage de *L'Amélanchier* nous explique, non sans humour cependant, le sérieux de nos compatriotes anglais : «Les enfants anglais sont très sérieux. Jouent-ils aux quatre coins, il s'en trouve toujours un qui se nomme Alfred East, Timothy West, Will South ou Henry North. Très sérieux et très conséquents. S'il leur arrive de rire, c'est pour des raisons que les autres enfants ne comprennent pas, en rapport avec l'orientation. On croit qu'ils rient pour rien, on se trompe, car s'ils personnifient les points cardinaux lorsqu'ils jouent aux quatre coins, seuls au monde à le faire, c'est qu'ils savent, pauvres enfants, qu'ils deviendront marins et qu'un marin ne peut pas tenir la barre du gouvernail sans que l'Empire ne le regarde [...]» (*L'Amélanchier*,

incitera même la narratrice de *L'Amélanchier* à le situer du «mauvais côté des choses¹¹». Bien sûr, *L'Amélanchier* n'est pas la seule oeuvre où l'anglicisme est senti comme une humiliation. La parution quelques années plus tôt du *Dictionnaire de la langue française au Canada* (1957) de Louis-Alexandre Belisle, qui accorde les honneurs de l'impression à des anglicismes, comme «toffer, slaquer, bâdrer et ploguer», suscite alors une très vive réaction dans les milieux intellectuels québécois. Certains critiques demandent même d'avoir pitié du pauvre auteur, car, dit-on, «il est né sur une modeste ferme aux confins de Saint-Éloi et de Trois-Pistoles¹²»...

*

Puis survient au début de novembre 1959, la querelle autour du «parler joual» des Québécois. L'événement est majeur. Répondant à un article d'André Laurendeau dans *Le Devoir*, Jean-Paul Desbiens déclenche en effet une remise en question des pratiques linguistiques au Québec. Ses propos s'opposent à ceux des jeunes intellectuels de la revue *Parti Pris*, qui rejettent vigoureusement tout le

p. 33-34).

11. Voici comment Tinamer se remémore le paysage par devant la maison, qui est pour elle située du mauvais côté des choses : «Par devant la maison, du mauvais côté des choses, passait la rue comme ailleurs, rivière grise et morte d'asphalte refroidi dont la coulée remontait à l'ère tertiaire, époque où ma pauvre mère avait été fillette dans le quartier Hochelaga, et au volcan, semblable à celui de l'Etna, qu'avait été alors le mont Royal, depuis éteint, rapetissé, ratatiné, tellement enfoncé par les grands **buildings** qu'il avait peut-être disparu [...]» (*Ibid.*, p. 44).

12. Jacques Poisson, «Le Dictionnaire Bélisle», *Le Droit*, 8 juillet 1959, p. 2.

discours traditionnel misérabiliste sur la langue¹³. On aurait pu s'attendre à ce que Jacques Ferron, intellectuel toujours proche du peuple, provocateur ironique, participe activement à cette polémique. Il n'en fait rien. Or, comme il emploie la langue de son peuple pour écrire, il a un sérieux problème que les intellectuels joualisants de *Parti Pris* n'ont pas : il doit apprendre à écrire avec des anglicismes.

* * *

2. L'originalité langagière de Jacques Ferron

L'écriture de Ferron se déploie sur plusieurs plans linguistiques que très peu de critiques littéraires se sont attardés à distinguer. De la langue parlée de sa grand-mère au joul aliénant de Longueuil, en passant par le «langage en santé» de la Gaspésie, la quête linguistique ferronnienne se fait à partir d'une pratique sociale des archaïsmes. Leur valorisation ne signifie par pour autant que Ferron reprend à son compte l'idéologie linguistique d'avant la Révolution tranquille. Il en est de même de la défense du «parler joul», du moins au plan littéraire : «le joul, ne cesse-t-il de répéter, ça ne s'écrit pas»; et ajoute-t-il, encore : «s'il a une dignité, cette dignité sera de servir de jargon à une conspiration¹⁴». Le style de *L'Amélanchier* est en quelque sorte l'illustration de cette thèse. Mais comment contrer l'idéologie du

13. Voir l'article d'André Laurendeau «La langue que nous parlons», *Le Devoir*, 21 octobre 1959, p. 4 et la réponse du Frère Untel, «Je trouve désespérant d'enseigner le français», *Le Devoir*, 3 novembre 1959, p. 4.

14. Jacques Ferron, «Le langage présomptueux», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, p. 17.

«joual»? En multipliant ici et là dans le parcours du récit les archaïsmes et les dialectalismes lexicaux¹⁵? Or, on ne relève que treize occurrences (voir tableau IV, p. 120) dans tout le récit de *L'Amélanhier*. Sans doute à cause de notre propre situation linguistique. La notion d'archaïsmes est en effet confuse dans le discours sur la langue d'ici. Employer cette appellation, comme on le fait souvent, pour désigner des mots qui sont dits ou écrits quotidiennement n'a aucun sens et fait des Québécois des «colonisés littéraires et linguistiques». Ces mots-là ne sont des archaïsmes que vus de la France. Aussi faut-il distinguer chez Ferron, si on conserve la nomenclature traditionnelle, les archaïsmes qui, d'usage courant, passent inaperçus dans la langue d'un locuteur, d'avec les archaïsmes dont la fréquence d'emploi est de plus en plus rare ou même très vieillie au moment de la parution de *L'Amélanhier* (voir Tableau IV, p. 120). Ce sont ces derniers qui produisent surtout un effet de style et auxquels on devrait accoler l'épithète archaïque.

15. Par «archaïsmes» et «dialectalismes lexicaux», on entend habituellement des mots qui ont déjà appartenu à la langue française ou à l'un de ses dialectes; voir à ce sujet le *Glossaire du parler français au Canada* (1930) de Rivard et Geoffrion, ou encore le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Wartburg, où la description des entrées terminologiques facilitent le partage entre archaïsmes et québécismes.

TABLEAU IV

LISTE DES ARCHAÏSMES

ARCHAÏSMES QUI CONNOTENT UNE IDÉE D'ANCIENNETÉ	ARCHAÏSMES DE VALEUR AFFECTIVE EMPLOYÉS ENCORE EN 1970	ARCHAÏSMES ORTHOGRAPHIQUES DES GÉNÉRATIONS ANCESTRALES
bagosse (p. 83) : whisky de fabrication clandestine. On disait bigousse en Bretagne	barbier (p. 74) : coiffeur.	grand-bâtisse (p. 117) : au lieu de grande bâtisse.
bidou (p. 36) : argent, vieille monnaie en vieux français.	catin (p. 131) : poupée.	grand'mère (p. 101) : au lieu de grand-mère.
chemin du roi (p. 74) : grand chemin public qui conduit d'un village à un autre.	chiâler (p. 101) : se plaindre, rechigner.	isle (p. 82) : au lieu d'île.
closettes (p. 133) : toilette, latrines*.	dîner (p. 143) : déjeuner (<i>Le Petit Robert</i> le signale comme vieux français au sens de repas du midi).	Neuve-France (p. 83) : au lieu de Nouvelle-France.
invers (p. 82) : en sens inverse.	gardable (p. 132) : que l'on peut garder.	
maîtresse d'école (p. 35).	gruau (p. 52) : bouillie de grains concassés qu'on sert pour déjeuner **.	
plumaille (p. 70) : petite plume.	quêteux (p. 45) : quêteur.	
rabouin (p. 27) : romanichel, bohémien <i>Le Grand Robert de la langue française</i> le classe comme vieilli; les dictionnaires usuels ne le donnent pas.	talle (p. 58) : touffe de plantes d'une même espèce. On disait tallé en Anjou.	
repoussis (p. 28) : nouvelles pousses d'un taillis.		

NOTE Nos définitions renvoient aux ouvrages suivants : *Glossaire du parler français au Canada*; *Dictionnaire de la langue française*; *Émile Littré*; *Le Grand Robert de la langue française*; *Dictionnaire de la langue québécoise*.

* Closettes : Ancien français : closettes. Avec la Conquête de Guillaume le Conquérant en 1066, 30 000 mots français pénètrent en Angleterre. En fait, beaucoup plus que 30 000... On en retrouve 30 000 aujourd'hui dans le lexique anglais. D'où closet qu'on lit souvent water-closet. Les Français ont repris à l'anglais ce water-closet et en ont fait les w.-c. qu'ils prononcent v.-c.

** Gruau : Il est intéressant de lire dans *Grammaire et Linguistique* : «Ce que les Anglais et les Américains appellent «oat meal» ou «porridge» a conservé chez nous le bon vieux nom français de gruau, que je croyais bien mort, et que j'ai retrouvé ici avec joie, comme un vieil ami». (Charles Bruneau, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, p. 25).

À côté de ces mots, plusieurs autres, inclassables dans la catégorie des archaïsmes, ont une forte puissance d'évocation. Leur connotation ramène le lecteur vers quelques siècles en arrière; citons à titre d'exemples : «le rabat noir des ecclésiastiques» (p. 60); «messire» (p. 60); l'expression «ne ... guère» (p. 64-68-84-94-127); «causer des tribulations» (p. 72); «il s'enquit de laquelle» (p. 98); «la dite société» (p. 139) et, enfin, le «nonobstant» (p. 31-36-79-106) que Ferron affectionne particulièrement.

*

L'originalité linguistique de Jacques Ferron ne s'arrête pas là . Non content de multiplier les archaïsmes (voir Tableau IV, p. 120), il éprouve un malin plaisir à jouer avec l'orthographe pour franciser les anglicismes. Pour lui, le mot anglais, comme le joual, encrasse la langue française, qu'il veut pure, à l'image de la langue parlée de sa grand-mère. Aussi ose-t-il franciser, ou donner une tournure française à des mots anglais (voir Tableau V, p. 122) qui choquent tout particulièrement son oreille. On peut cependant se demander pourquoi il ne les a pas tous systématiquement francisés (voir Tableau VI, p. 122). Sans doute pour donner à son écriture une plus grande référentialité, ou encore parce que le contexte historique mis en scène par le récit exige le sens linguistique anglais plutôt que français.

TABLEAU V

LISTE DES ANGLICISMES FRANCISÉS PAR JACQUES FERRON

ANGLICISMES	ANGLICISMES FRANCISÉS
bulldozer (p. 145)	bouledozeur
farwest (p. 36)	farouest
gangster (p. 116)	gagnestère
grinder (p. 109)	grindelaire : provient sans doute de la transcription fantaisiste du mot grinder , c'est-à-dire meunier, propriétaire d'un moulin («Notes», <i>L'Amélanchier</i> , p. 166).
pearl ash (p. 108)	perlasserie : établissement où on fabriquait de la potasse à partir des cendres de bois.
track (p. 129)	traque
wonderful (p. 29)	ouhonnedeurfoule

TABLEAU VI

LISTE DES ANGLICISMES ÉCRITS EN ITALIQUE OU SANS SIGNE DIACRITIQUE PARTICULIER

ANGLICISMES ÉCRITS EN ITALIQUE	ANGLICISMES ÉCRITS SANS SIGNE DIACRITIQUE PARTICULIER
nowhere (p. 129) : nulle part.	cottage (p. 120) : maison de ville isolée.
order-and-law (p. 139) : ordre public.	split-level (p. 120) : maison à paliers.
out of bounds (p. 122) : hors des limites. Ferron emploie l'expression au singulier «Hubert Robson est passé <i>out of bound</i> ».	terrazzo (p. 134) : ciment additionné de marbre ou de pierres.
stage (p. 107) : diligence.	
wasp (p. 147) : White-Anglo-Saxon-Protestant : blanc protestant d'origine anglo-saxonne.	

Ferron use du même procédé à l'égard des amérindianismes. C'est notamment le cas pour les mots «mickouam et saskatoon¹⁶». «Je me sers des noms pour conquérir¹⁷», disait-il à Donald Smith. Sans doute, le Québec ne sent-il pas le besoin de conquérir l'Amérindien autour des années 1970. Toutefois, les pratiques linguistiques de Ferron sont activées par des dynamiques politiques qui questionnent aussi les cultures autochtones. Écrivain, il lui est facile d'appliquer ses théories linguistiques dans ses oeuvres et ainsi franciser joyeusement ce qui lui semble un danger ou un symbole humiliant pour sa langue maternelle. La vision de la langue chez Ferron serait-elle alors une vision de classes et de groupes? Une chose est néanmoins certaine : *L'Amélanchier* renoue avec la «belle parlure rurale et pure de la Gaspésie» qui est, pour lui, une arme littéraire pour contrer le parler corrompu urbain et anglicisé de Longueuil.

*

Dans cette quête d'un retour à la pureté des origines langagières, un fait demeure cependant surprenant : Jacques Ferron, pourtant fouineur pour tout ce qui s'écrit intellectuellement, ne semble pas être à jour quant à la science linguistique. Depuis les années soixante, les linguistes ne cessent en effet d'affirmer que toutes les

16. Selon *The American Heritage Dictionary of English Language*, le mot «mickouam» (p. 84) viendrait de l'algonkin WIKIWAN et aurait comme sens /hutte/, /tente/, /maison. Quant à «saskatoon» (p. 30), il signifierait un amélanchier alnifolia, d'après *La Flore laurentienne* du Frère Marie-Victorin.

17. Donald Smith, «Jacques Ferron ou la folie d'écrire», *L'Écrivain devant son oeuvre*, Montréal, Québec-Amérique, 1983, p. 100.

langues et tous les niveaux de langue sont qualitativement égaux. En d'autres mots, comme l'a montré Sapir¹⁸, et ce, bien avant que Ferron ne commence à écrire, les langues autochtones sont aussi bien structurées que les grandes langues issues de l'indo-européen. Plus près de nous, Labov reprend, avec une démonstration encore plus rigoureuse, la même affirmation. Son étude du Black English¹⁹ est la preuve que le parler populaire, comme le joul anglicisé de Montréal, par exemple, n'est ni mieux ni pire que le français de la Gaspésie. Puissance symbolique énorme, refuge de tant de valeurs, lieu privilégié du mythe, la langue est le domaine par excellence des perceptions erronées. Or, Ferron semble ignorer qu'une langue est toujours victorieuse de ses emprunts même si, dans sa graphie, elle ne suit pas toujours la pratique orale. La moitié du lexique de la langue anglaise n'est-elle pas faite de mots français? Ces gallicismes n'ont pas toujours été saxonnisés graphiquement parlant et la langue anglaise n'est pas pour autant en danger. Nous employons ici le mot «danger» à dessein, car il fait partie aussi bien du lexique anglais que français. Ferron ne semble pourtant pas sensible à cette réalité...

Tout de même, là où l'écrivain paraît mieux renseigné sur le sens linguistique des mots, c'est au sujet des québécismes ou des néologismes. Tout fervent du *Littré* qu'il est, il n'a pas besoin de la sanction d'un dictionnaire ou d'une académie pour créer un mot ou se servir des créations lexicales de ses ancêtres. Les *Canadianismes*

18. Voir Gilles Bibeau, «La Contribution de Sapir à l'étude du langage», *La Petite Revue de philosophie*, printemps 1986, vol. VII, n° 2, p. 5-16.

19. William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1976, 458 p.

*de bon aloi*²⁰, que le Gouvernement du Québec publie en 1969, au moment donc de la rédaction de *L'Amélanchier*, n'ont aucun effet sur Ferron, dont la langue inventive et enjouée se moque bien de ces soixante-deux canadianismes autorisés. Fasciné depuis son enfance par le langage imagé de sa grand-mère qui, suivant ses dires, parlait «une langue avant Vaugelas²¹», Ferron n'a pas peur des nouveau-nés en dépit de son amour inconditionnel pour les archaïsmes ou vieilles tournures de phrases. Chez lui, les néologismes ou québécismes côtoient sans aucune ambiguïté les archaïsmes (voir Tableau IV, p. 120 et tableau VII, p. 126).

20. Gouvernement du Québec, *Canadianismes de bon aloi*, Québec, Cahier de l'Office de la langue française, n° 4, 1969, 37 p.

21. Voir Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Parti Pris, 1978, p. 96. Suivant Claude Favre «L'autorité de Vaugelas en matière de langue française subsista durant tout le XVIII^e siècle. [...] C'est dans les *Remarques sur la langue française* (Paris, 1647, in-4) que Vaugelas donne en effet les règles de la langue. Il s'y conformait à l'usage, mais à l'usage de la Cour et du grand monde, condamnant ainsi l'usage populaire comme entaché de bassesse, et bannissait les termes qui n'étaient pas à la mode chez les délicats. Son livre fut souvent réimprimé, notamment avec les *Observations de l'Académie française* (Paris, 1704, in-08) [...]» (Claude Favre de Vaugelas, «Notice», *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Éditions Champ libre, 1981, 2e édition, p. 7).

TABLEAU VII

LISTE DES «FERRONISMES» INSPIRÉS DE LA LANGUE CLASSIQUE

«FERRONISMES»	QUÉBÉCISMES
beau-sec (p. 38) : ensoleillé et temps sec.	amélanchier (p. 28) : le saskatoon amérindien.
chienne à Jacques (p. 37) : chez Ferron, le mot désigne le survêtement lui-même.	amour du ciel (pour l') (p. 122) : interjection à saveur religieuse typiquement ancienne.
demi-criminel (p. 137) : à moitié criminel.	avant-midi (p. 134) : période avant midi.
écrivain-menuisier (p. 148) : écrivain de peu de talent.	bibi (p. 133) : bébé, enfant.
grenouille-buffle (p. 89) : espèce de batracien.	bord (p. 74) : côté. Extension de sens comme on en connaît plusieurs à partir du vocabulaire de la marine du XVII ^e siècle.
jardinet-réfectoire (p. 135) : pièce restreinte où l'on mange.	boulettes (p. 84) : testicules.
jarnie (p. 70) : juron. Ce mot pourrait être aussi classé dans les archaïsmes qui dénotent une idée d'ancienneté car on trouve JARNI DIEU dans le <i>Litté</i> : juron qui a le sens de «Je renie Dieu».	casque (avoir plein le) (p. 116) : être excédé.
maringouinaille (p. 28) : période du maringouin.	chambre à débarras (p. 49) : nous l'avons classé dans les québécismes que nous connaissons mais il ne figure dans aucune source documentaire.
maringuinière (p. 93) : nid à maringouins.	cèdre (p. 47) : en France, ce mot désigne une espèce différente.
multimunicipal (p. 45) : renforcement du mot municipal.	dévirer (p. 88) : terme de marine de la lignée de virer, revirer.
nazi-nazo-américain (p. 137) : il se peut que nazo vienne de l'actualité américaine; «nasaux» et «napalm» seraient associés à la guerre au Vietnam.	érythrone (p. 58) : avec amélanchier, ce mot existe ou existait peut-être en France, mais on n'a pu le retracer là-bas.
redingotard (p. 45) : colporteur ou visiteur en redingote.	fardoche (p. 31) : broussailles.
redomestiquer (p. 39) : domestiquer de nouveau.	gueurlite (p. 73) : membre viril (Seutin, Clas et Brunet mentionnent un emploi de ce mot par Victor-Lévy Beaulieu).
saccadément (p. 67) : de façon saccadée.	hart (p. 28) : branche qui sert de fouet.
	machine (p. 131) : automobile.
	maquereau (p. 78) : coureur de jupons.
	merle-chat (p. 61) : grive de la Californie.

	niaiser (p. 118) : dire des conneries; son sens a changé depuis la parution du <i>Glossaire</i> en 1930 : «Tu as été obligé de niaiser devant lui»; sens moderne : faire le niais, gagner du temps en disant des conneries.
	pénouille (p. 147) : région.
	pepsi (p. 66) : en France, coke s'est lexicalisé puisqu'on le retrouve dans les dictionnaires; non pas pepsi*.
	piastre (p. 132) : dollar.
	retige (p. 70) : nouvelle tige.
	toquer (se) (p. 136) : s'obstiner.
	voyagement (p. 82) : voyage.

* Dans *L'Amélanchier* on y lit : «Aux quatre coins de la table, il y avait quatre bouteilles de pepsi;» (p. 64). Pour Jacques Ferron il y a toute une hiérarchie de valeurs rattachées au mot pepsi. Le pepsi est une boisson inférieure au Coke. Dans *Escarmouches : La Longue Passe*, tome I, l'auteur explique le concept de classe sociale qui s'y rattache. «[...] La compagnie Pepsi-cola a jeté son dévolu sur les pays sous-développés, [...] ayant compris qu'elle ne pouvait pas déloger la compagnie Coca-cola, première arrivée, du marché local, pas tellement localisé puisqu'il comprend toute l'Amérique du Nord, moins le Québec pour cela naguère nommé Presqu'Amérique. [...] Coke indique une énergie rentrée; il donne de l'assurance car une partie seulement de cette énergie se dégage et le reste est gardé soigneusement comme un compte en banque ou un billet à demande. [...] Le pepsi se boit sans économies, avec une verve un peu folle, aux dépens d'un fonds inaliénable, comme on fait en pays sous-développés où l'on exporte les richesses naturelles. La compagnie Pepsi-cola, d'ailleurs, rembourse sa clientèle de son noble sacrifice en lui donnant pour le même prix quelques onces de plus que dans un coke. Dans le kik, on en met encore plus, car il est bu dans les classes malheureuses, susceptibles de devenir dangereuses car elles n'ont pas grand-chose à perdre. [...] L'honneur des buveurs de pepsi, donc du Québec impérial, est de se situer à un niveau supérieur au kik, de sublimer le coup de pied en un pet photogénique, tandis que l'honneur des buveurs de coke est d'être supérieurs aux buveurs de pepsi et d'avoir assez de décence pour se contenter de vesser, quitte à empestier le monde entier» («Coke-pep-kik», p. 206-207).

*

Quant à la question du bilinguisme, Ferron est aussi à la page. Les sentiments qu'il prête à cet égard à Tinamer ne font aucun doute. Angoissée face à sa double identité, la narratrice exprime ainsi son malaise : «Un pays, c'est plus, c'est moins qu'un pays, surtout un pays double et dissemblable comme le mien, dont la voix ne s'élève que pour se contredire, qui se nie, s'affirme et s'annule...²²». La jeune fille n'a pourtant pas assisté aux attaques contre la Loi 101!... Mais voilà, ces angoisses linguistiques expriment aussi celles de Ferron lui-même : d'un côté, l'écrivain reste

22. *L'Amélanchier*, p. 148.

tributaire d'une rhétorique séculaire en matière d'expressions populaires; de l'autre, il voit le choc culturel qu'engendre la présence de deux langues sur un même territoire politique²³. Les confidences qu'il fait à ce propos à Pierre L'Hérault sont révélatrices : «Après m'être installé en Gaspésie où on parlait une belle langue, un français qui n'était pas mêlé, peut-être archaïque mais beau [...]. Je ne croyais pas au bilinguisme de deux langues de même âge, de même civilisation, de même bibliothèque [...]. L'une mange l'autre²⁴». *L'Amélanchier* soulève cet épineux problème de la présence de deux langues au sein d'une même société. À vingt ans, Tinamer est déjà angoissée par cette question qu'elle ne peut résoudre à elle seule. Elle s'est cependant inventé un langage adéquat pour le dire : celui des archaïsmes, des néologismes et des québécoïsmes. Il reste à voir comment, par la syntaxe et le style, Ferron renforce le parler de sa narratrice, qui est à vrai dire celui des de Portanqueu.

* * *

23. Dans maints de ses écrits, notamment dans ses «Entretiens» et ses lettres aux journaux, Ferron se montre préoccupé par les aspects politiques de la langue. La parution de l'oeuvre de Guy Bouthillier et de Jean Meynaud (*Le Choc des langues au Québec, 1760-1970*), Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1972, 767 p.), publié peu après la parution de *L'Amélanchier*, illustre bien le climat linguistique qui règne alors au Québec à cette époque.

24. Pierre L'Hérault, «Entretiens avec Jacques Ferron», *L'Autre Ferron*, p. 406-407.

3. La langue d'origine des «de Portanqueu»

Plusieurs écrivains avant Ferron s'étaient fait une gloire de semer leurs récits d'archaïsmes et de québécoïsmes²⁵. Or, là où Ferron innove, c'est dans sa façon, écrit unanimement la critique, d'utiliser la langue des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, et ce, tout particulièrement au plan syntaxique et stylistique. Certes, une telle affirmation est rarement démontrée, bien qu'on ne cesse inlassablement de la répéter²⁶. Osant relever le défi, nous tentons pour notre part de montrer en quoi la syntaxe de Ferron s'apparente à celle d'autrefois, celle que nous retrouvons notamment dans les grammaires historiques de Caput²⁷, Seguin²⁸ et Brunot²⁹.

*

-
25. Nous pensons entre autres aux écrivains suivants : Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, le défricheur* (1874) — Lionel Groulx, *Les Rapailages* (1916) — Albert Laberge, *La Scouine* (1918) — Louis Hémon, *Maria Chapdelaine* (1921) — Claude-Henri Grignon, *Un Homme et son péché* (1933) — Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur* (1937) — Ringuet, *Trente Arpents* (1938) — Germaine Guèvremont, *Le Survenant* (1945) — Harry Bernard, *Les Jours sont longs* (1951), etc.
26. Voir à ce sujet principalement Réginald Martel, «Petite Théologie d'humeur sur trois dieux écrivains», *La Presse*, 11 avril 1983, p. D3. Aussi Philippe Haeck, «La Fondation fantastique», *Voix et Images*, vol. VIII, no 3, printemps 1983, p. 427-435.
27. Jean-Pol Caput, *La Langue française, histoire d'une institution, 842-1715*, Paris, Éditions Françaises Inc., tome I, 1972, 319 p.
28. Jean-Pierre Seguin, *La Langue française au XVIII^e siècle*, Montréal, Éditions Bordas, 1972, 270 p.
29. Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à nos jours. Le XVIII^e siècle, deuxième partie : la langue post-classique*, Paris, Éditions Armand Colin, tome VI, 1966.

La caractéristique la plus évidente de la syntaxe de Ferron est l'emploi de l'imparfait du subjonctif. Dans une oeuvre moderne, cette utilisation est saisissante par son anachronisme. Si au XVIII^e siècle, ce mode de conjugaison tend à disparaître de la langue orale, la littérature en garde cependant l'usage. Certes, ce subjonctif n'a pas toujours par ailleurs la même capacité de dépaysement. Si on regarde, par exemple, les verbes AVOIR et ÊTRE dans certains passages de *L'Amélanchier*, on constate que le lecteur n'est pas tout à fait en pays étranger :

«Qu'ils fussent gens de broussailles³⁰».

«Comme si j'eusse moi-même des roulades dans la gorge³¹».

«Un amélanchier, le plus grand que j'eusse jamais vu³²».

Nous constatons aussi qu'employé à la troisième personne du singulier, ce subjonctif est encore vivant chez plusieurs auteurs, surtout européens³³. C'est pourquoi son emploi ne nous ramène pas automatiquement à trois siècles en arrière. En voici des exemples :

«Qu'à son âge [...] il couchât [...]»³⁴.

«Que la duchesse ne vous fît couper la tête³⁵».

«Qu'il me considérât [...]»³⁶.

30. *L'Amélanchier*, p. 30.

31. *Ibid.*, p. 58.

32. *Ibid.*, p. 59.

33. Citons un exemple parmi tant d'autres «Bien que Souen continuât à chercher [...]» (André Malraux, *La Condition humaine*, Paris, Éditions Gallimard, 1946, p. 250).

34. *L'Amélanchier*, p. 40.

35. *Ibid.*, p. 96.

36. *Ibid.*, p. 98.

«Qu'il ne portât pas [...]»³⁷.
«Que mon père s'amusât [...]»³⁸.

Il existe toutefois chez Jacques Ferron une façon d'écrire qui transporte incontestablement le lecteur au XVIII^e siècle. C'est notamment le cas lorsqu'il utilise la première personne du singulier et la troisième du pluriel pour les verbes autres qu'AVOIR et ÊTRE, comme les passages suivants :

«Il aurait pu vouloir que je l'accompagnasse»³⁹.
«Je craignais qu'à le dire je parusse mal élevée»⁴⁰.
«Peu s'en fallut qu'ils ne vinssent Anglais»⁴¹.

Nous constatons qu'avec ces terminaisons en ASSE et USSE, la musique phonétique que nous entendons n'est plus du tout celle du vingtième siècle. De plus, l'infinitif de narration, que des personnes plutôt âgées peuvent encore aujourd'hui employer pour faire littéraire et un peu précieux, était déjà classé style plaisant au XVIII^e siècle. L'auteur de *L'Amélanchier* s'y plaît encore :

«[...] et la fausse Etna de me frotter tout à loisir»⁴².
«Celui-ci de dire»⁴³.
«Claude de souffler d'aise»⁴⁴.

37. *Ibid.*, p. 114.

38. *Ibid.*, p. 127.

39. *Ibid.*, p. 59.

40. *Ibid.*, p. 95.

41. *Ibid.*, p. 84.

42. *Ibid.*, p. 68.

43. *Ibid.*, p. 87.

44. *Ibid.*, p. 87.

«Etna d'intervenir pour me demander [...]»⁴⁵.

Toutes ces expressions, qui mettent le lecteur en présence d'une langue ancienne, recèlent des détails qu'on serait parfois incapable de repérer à une simple lecture. Il faut lire et relire encore... Ainsi ce début de phrase : «[...] ce Jean Gélneau qui, l'an 1662, [...]»⁴⁶. L'absence de la préposition EN, devant «l'an 1662», nous situe au XVII^e siècle. Un auteur contemporain aurait écrit «en l'année 1662». C'est donc l'énonciation qui oriente le sens même de l'oeuvre. Il importe peu que le lecteur constate ou pas cette absence de la préposition. L'art littéraire consiste ici à donner l'impression d'un récit du temps des pionniers de la Nouvelle-France.

Il est aussi fascinant de découvrir l'emploi de la préposition EN dans la toponymie de la saga ferrennienne : «Ce fut ainsi que le troisième frère, celui de l'aventure, resta parmi les siens et mourut à Saint-Léon-*en*-Maskinongé, y rapportant et fixant le centre du monde [...]»⁴⁷. Ce «Saint-Léon-*en*-Maskinongé» est en fait la petite localité de Saint-Léon. On ne retrouve pas ce EN dans la toponymie québécoise à l'exception de deux endroits dont un ne relève pas du vieux français d'ici⁴⁸. Le territoire français est cependant plein de cette préposition pour décrire

45. *Ibid.*, p. 141.

46. *Ibid.*, p. 83.

47. *Ibid.*, p. 88.

48. Au Québec les noms de lieux composés sont écrits avec la préposition «DE». «Saint-Édouard-de-Maskinongé et Saint-André-de-Kamouraska, Saint-Joseph-de-Beauce, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, etc. Deux exceptions dérogent à la règle : Sainte-Anne-*en*-l'Isle-de-Montréal et Venise-*en*-Québec. En 1855, Sainte-Anne-*en*-l'Isle-de-

les noms de lieux : Montrieux-en-Sologne; Champigny-en-Beauce; Chissay-en-Touraine. Par cet emploi de Saint-Léon-*en*-Maskinongé, Jacques Ferron retourne donc à la langue de la France ancienne plus qu'à celle de la Nouvelle-France, exception faite de ce Sainte-Anne-en-l'Isle-de-Montréal.

*

L'écriture de *L'Amélanchier* nous montre aussi que l'emploi de la négation a légèrement changé depuis un siècle. Le changement s'opère d'abord dans la langue orale, puis les écrivains en sanctionnent la nouveauté quelques décennies plus tard. Aujourd'hui l'utilisation du NE est parfois embêtante. Tellement que certains vont jusqu'à modifier la phrase pour éviter les pièges⁴⁹. La langue classique de Ferron n'a pas de ces hésitations ou de ces scrupules. Elle est en lieu sûr, «entière et

Montréal désigne une paroisse dans le territoire actuel de Sainte-Anne-de-Bellevue : «Dès le XVII^e siècle, en 1677, la paroisse de Saint-Louis-du-Bout-de-l'Île, parfois dénommée Saint-Louis-du-Haut-de-l'Île, était fondée et prenait la dénomination de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île en 1714. Cette appellation a été retenue pour le bureau de poste ouvert en 1835 et en partie pour la municipalité créée en 1845 sous le nom de Bout-de-l'Isle. Celle-ci comprenait la paroisse, abolie en 1847 et rétablie en 1855 comme municipalité de la paroisse de Sainte-Anne-*en*-l'Isle-de-Montréal telle qu'érigée canoniquement». Quant à Venise-*en*-Québec, cet emplacement était le seul endroit autour du Lac Champlain où la population était majoritairement francophone. C'est en 1950 que, détaché de Clarenceville, le lieu, qu'une appellation anglaise désignait Venice, devint Venise-*en*-Québec : «Cette appellation, qui reprend celle du bureau de poste établi en 1949 — celui qui desservait l'endroit entre 1864 et 1913 avait pour nom la forme anglaise Venice —, constitue un nom descriptif évoquant la ville italienne de Venise, célèbre par ses multiples canaux navigables» (Commission de toponymie, *Noms et lieux du Québec*, Québec, Éditions Les publications du Québec, 1994, p. 630 et 805). Cette francisation d'un vocable anglais avec une préposition de l'ancienne France s'est effectuée en milieu anglais, près des frontières américaines. Une telle francisation aurait enchanté Ferron!

49. De fait, la langue française du XX^e siècle, du moins à l'oral, supprime tous ces NE.

radieuse⁵⁰», tout comme l'enfance de Tinamer. L'écrivain-médecin laisse donc couler sa plume sans l'ombre d'un doute :

«Tinamer, serais-tu moins intelligente que je ne le pense⁵¹»?
«Je craignais qu'à le dire je ne parusse mal élevée⁵²».

Pour la première négation, il s'agit d'un NE explétif qu'accompagne un comparatif. Le *Littre* qualifie de NE dubitatif le deuxième exemple qui n'introduit aucune négation. Finalement, dans cette recherche des traits syntaxiques, relevons encore quatre occurrences d'un QUE archaïque propre à étonner le lecteur des années 70, ainsi que l'usage de l'adverbe Y, qui est cependant un peu moins désuet. De nombreux exemples de *L'Amélanchier* illustrent cette syntaxe bien particulière :

«C'était décidément un homme de mauvaise foi que mon père⁵³».
«C'est quand même un homme courageux que mon père⁵⁴».
«Le drôle d'homme que c'était que ce principal⁵⁵».
«Celui-ci se montrait-il, que mon père feignait de ne pas l'apercevoir⁵⁶».

Les deux premiers QUE de ces exemples créent une structure pratiquement disparue aujourd'hui. Le troisième est dit explétif par *Littre* dont Ferron se targuait d'être un

50. *L'Amélanchier*, p. 49.

51. *Ibid.*, p. 51.

52. *Ibid.*, p. 95.

53. *Ibid.*, p. 40.

54. *Ibid.*, p. 102.

55. *Ibid.*, p. 116.

56. *Ibid.*, p. 105.

fidèle consultant⁵⁷. Dans le dernier exemple, il s'agit d'un QUE archaïque qui a le sens d'ALORS. Quant à l'adverbe Y, s'il est moins déroutant, l'usage qu'en fait Ferron suggère tout de même une structure vieillie. Voici deux exemples :

«Tu aurais pu m'y voir⁵⁸».
«Trop heureuse de t'y conduire [...]»⁵⁹.

Cet Y devant un infinitif n'a plus cours dans la génération des auteurs de la Révolution tranquille.

*

Tous ces traits syntaxiques occupent aussi une place stratégique au sein de la phrase. Au XVIII^e siècle, constate Dauzat⁶⁰, l'expression «pour le bien faire» était un archaïsme à proscrire. Deux siècles plus tard, Ferron s'amuse tout bonnement à placer l'adverbe devant le verbe et l'auxiliaire :

«Le temps vint [...] comme bien on pense⁶¹».
«Un glaive de lumière qui tellement était éblouissant⁶²».

57. Dans un commentaire à propos d'une strophe d'Apollinaire, Jacques Ferron affirme : «Ce poète me ravit. Cependant je n'admets que les mots anciens. Je ne me sers que de *Littre*» (*Du Fond de mon arrière-cuisine*, p. 236).

58. *L'Amélanchier*, p. 54.

59. *Ibid.*, p. 123.

60. Albert Dauzat, *Tableau de la langue française*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1967, p. 188.

61. *L'Amélanchier*, p. 113.

62. *Ibid.*, p. 154.

Quant à l'ordre des pronoms, l'auteur se livre au même jeu. Le XVIII^e siècle littéraire lui offre d'ailleurs trois choix qu'il exploite avec facilité :

Je lui vais tout dire,
je vais lui dire tout,
je vais tout lui dire⁶³.

Déjà au milieu du siècle, on notait que la dernière manière allait s'imposer. Les linguistes font remarquer par ailleurs que l'usage des deux pronoms compléments devant le verbe s'est différemment imposé suivant qu'il s'agissait des personnes et des deux compléments possibles, direct et indirect. La séquence pronom - complément direct suivi de pronom - complément indirect devant le verbe se lit encore au XX^e siècle, mais son emploi répété confère au texte une coloration de préciosité classique que *L'Amélanchier* nous permet de constater :

«Je la lui tendis⁶⁴».
«Le temps de le lui demander⁶⁵».
«Il les lui enseigne⁶⁶».
«Je le lui dirai⁶⁷».

Cette écriture aurait-elle été influencée par le style de Rotrou, poète et contemporain de Corneille? Jacques Ferron aimait lire ses oeuvres et il le considérait injustement

63. Voir Jean-Pierre Seguin, *La Langue française au XVIII^e siècle*, op. cit.

64. *Ibid.*, p. 95.

65. *Ibid.*, p. 98.

66. *Ibid.*, p. 136.

67. *Ibid.*, p. 138.

méconnu. Dans *Le Véritable Saint-Genest*⁶⁸, écrit en 1645, quelques années seulement après le *Cid*, observons la place du pronom personnel devant un verbe qui est suivi d'un infinitif :

«Je te vais attendre» (60e alexandrin).

«L'ardeur de réussir, le doit faire excuser» (1,273^e alexandrin).

Jacques Ferron reconnaît que ses lectures influencent son écriture. À preuve, ces deux autres passages de *L'Amélanchier* :

«Lequel s'alla remarier⁶⁹».

«Je l'allai voir⁷⁰».

Ferron enrichit aussi son style de traits stylistiques qui ont le charme des récits anciens : la préciosité, l'emploi de l'ellipse, le recours aux incidentes, la dislocation de la phrase et le non-réalisme des dialogues. Voilà autant de tours que l'on retrouve dans *L'Amélanchier*; leur présence contraste avec le style de la période littéraire joualisante des années 1970 :

«Entendez-vous le loriot qui chante? Fasse maintenant qu'il se montre au balcon⁷¹».

68. Jean de Rotrou, *Le Véritable Saint-Genest*, Genève, Suisse, Éditions Droz S.A., 1972, 148 p.

69. *L'Amélanchier*, p. 83.

70. *Ibid.*, p. 110.

71. *Ibid.*, p. 57.

«Que vois-je⁷²»?

«Dans une maison ... à l'abri de la gent ténébreuse⁷³».

Voilà donc un usage différent de la langue, une noblesse de ton unique dans la littérature québécoise récente, une grandeur du dire qui n'a pas d'autres exemples depuis les débuts de la Révolution tranquille. De tels traits stylistiques contribuent à marquer l'évolution des personnages à travers les âges. Il y a de tout dans *L'Amélanchier* de Ferron : à côté des longues phrases à la Proust qui rayonnent en étoiles, on trouve des raccourcis fulgurants où les verbes ont disparu :

«Lui, ancien agriculteur⁷⁴»?

«Très sérieux et très conséquents⁷⁵».

«Bonne réponse, elle encaisse⁷⁶».

«Point voleur, n'en parlons plus⁷⁷».

«Seulement voilà⁷⁸».

Ces exemples illustrent encore le rôle traditionnel de l'ellipse dans la phrase. Trait dominant de l'écriture classique, l'ellipse a encore la faveur au XVIII^e siècle. Moins on emploie de mots, plus les liens entre les idées paraissent évidents, pense-t-on au siècle des Lumières. Ferron n'a pas oublié un tel tour de phrase; il présente ainsi *L'Amélanchier* : «[...] puis il s'éteignait dans la verdure, plus un son, parti l'arbre

72. *Ibid.*, p. 71.

73. *Ibid.*, p. 88.

74. *Ibid.*, p. 32.

75. *Ibid.*, p. 33.

76. *Ibid.*, p. 54.

77. *Ibid.*, p. 125.

78. *Ibid.*, p. 128.

solo, phare devenu inutile⁷⁹». Ici, l'allure de toute la phrase prend un air télégraphique.

Paradoxalement, la proposition incidente fait aussi partie du bagage syntaxique du XVIII^e siècle, même si un écrivain comme Marcel Proust l'a utilisée au XX^e siècle. Ces incidentes sont des propositions qui suspendent le déroulement d'une phrase pour y introduire un énoncé accessoire. Tout le contraire de l'ellipse et Ferron y excelle aussi. En voici un exemple parmi tant d'autres :

«Quand Léon de Portanqueu s'amenait, le lendemain, arrivé dans le corridor, devant la porte de cette salle haute qui tenait plutôt du souterrain, caverne à laquelle la Vierge avait donné son nom, on se demande bien pourquoi car rien n'indique qu'elle y soit jamais venue, il tirait de sa poche [...]»⁸⁰.

Constituée elle-même de trois propositions, l'incidente est ici insérée immédiatement avant la principale et est par ailleurs précédée d'une subordonnée conjonctive et d'une subordonnée participiale de laquelle dépend une subordonnée relative dont la fin sera une apposition qui va permettre l'incidente. Nous sommes loin de l'ellipse. Il faut néanmoins être attentif pour ne pas s'égarer dans une voie d'évitement. À preuve, l'analyse grammaticale qu'on fait de ces incidentes reste toujours lourde et pénible. Néanmoins, la clarté chez Ferron ne fait jamais défaut.

79. *Ibid.*, p. 29.

80. *Ibid.*, p. 135.

Autre trait stylistique : l'inversion, dont Ferron avoue abuser⁸¹. Le fait de rejeter le verbe ou le sujet à la fin de la phrase, comme le montrent les deux exemples suivants, marque en effet son style :

«Mon enfance je décrirai⁸².
«Ensuite viennent les mots⁸³».

Il arrive encore que l'inversion soit plus complexe. Quand le complément direct précède le verbe, on a l'impression que la phrase est disloquée à la manière du XVIII^e siècle. Voici deux exemples de cette tournure dans *L'Amélanchier* :

«Je ne me suis jamais demandé comment, cet argent, il le gagnait⁸⁴»
«La Légende des trois frères descendant du déluge pour fonder Machiche, les Ferron se la sont appropriée⁸⁵».

*

Que de gymnastique grammaticale pour décrire la langue ferronnienne! À tous ces tours s'ajoutent encore un style elliptique et un usage des virgules discutables. Est-ce là un signe de la vitesse d'écriture de Ferron? En tout cas, la dislocation de la phrase devient très avancée : «Chaque fois qu'ils étaient dans la maison à

81. «Lettre à Betty Bednarski», *Autour de Ferron*, p. 143-144.

82. *L'Amélanchier*, p. 27.

83. *Ibid.*, p. 127.

84. *Ibid.*, p. 47.

85. *Ibid.*, p. 85.

parlementer, on pouvait voir sur le trottoir, des zouaves saccadés se croiser au pas d'oie, et dans la rue, la police, une voiture pour deux agents, la carabine entre les deux, patrouiller⁸⁶. Un dernier trait de style chez Ferron peut encore le rapprocher des écrivains du XVIII^e siècle : ses dialogues ne sont pas réalistes. On les distingue à peine de la narration. Comme les bandits des pièces de Marivaux qui parlent un langage de salon, Northrop et Tinamer ont des réparties que leur condition d'Anglais et de petite fille rendent impossibles, du moins irréalistes :

Mais Monsieur Northrop me suppliait de n'en rien croire : «Je suis au contraire tout aussi désolé.»

— À cause de vos pommes?

— Non, ma petite dame, parce que je suis Anglais.

— Est-ce un si grand malheur?

— Oui, me répondit-il, car Daniel de Foe a eu raison d'écrire que le bouledogue est hardi, prêt à tout, mais nullement généreux : c'est la vérité⁸⁷.

Avec tous ces effets d'écriture ancienne qui rappellent la généalogie des de Portanqueu, peut-on alors parler de style attique⁸⁸ pour rendre compte des techniques littéraires de Ferron? On trouve en effet dans *L'Amélanchier* un recours abondant à l'Antiquité (Narcisse, Noé, Hérode, Minerve, le Minotaure, etc.); un esprit puriste au moment où, la bataille du joual culmine; une bonhomie, un humour, une ironie qui

86. *Ibid.*, p. 46.

87. *Ibid.*, p. 32.

88. Il s'agit du style propre aux écrivains athéniens de la grande époque V^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ par opposition au style hellénique moins correct et plus recherché. *Le Petit Robert* le définit ainsi : «Le goût attique, c'est-à-dire le sentiment des nuances, la grâce légère, l'ironie imperceptible, la simplicité du style, l'aisance du discours, l'élégance de la preuve»; voir à ce sujet Henri Morier, *La Psychologie des styles*, Genève, Éditions Georg, 2^e édition, 1985, 374 p.

fustigent les travers humains («le bidou béni des Franciscains», «le troupeau de lépreux du cardinal Léger», «le poète Pélo de la Christian Science»); et, finalement, une délicieuse appropriation de nos personnages légendaires, comme ce «Rédempteur Faucher», sous les traits duquel se cache un Québécois liquidé en 1965 parce qu'il en savait trop à la suite de services rendus à la pègre⁸⁹... Continuellement, Ferron nous étonne et nous fascine par le talent avec lequel il noue le sévère et le badin. Chez lui, la sérénité grave côtoie l'esprit enjoué. Tel est donc le genre auquel il nous a habitués et qui s'applique parfaitement bien au style attique si lourd de nostalgie.

*

Peut-on affirmer, en conclusion de ce quatrième et dernier chapitre, que Ferron écrit comme aux siècles passés? Un fait est sûr : son écriture dénote un attachement affectif à cette langue ancienne que les grammairiens, amateurs de «beau

89. Ferron se promettait d'écrire un jour «La Vie, la passion, la mort de Rédempteur Fauché». Malheureusement, il n'a pu mener à terme son projet, comme il le confie à la fin du *Ciel de Québec*, qui s'achève par ces mots : «[...] on ne saurait écrire une chronique sans en annoncer la suite en même temps qu'on l'achève. Elle s'intitulera : *La Vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché*» (Montréal, VLB Éditeur, 1979, p. 396). Il ne l'a toutefois pas écrite parce que Victor-Lévy Beaulieu l'a devancé : «Ce fameux Lévy Beaulieu est devenu comme trop puissant pour moi-même. Après la grande *Nuite de Malcomm Hudd*, j'ai laissé tomber le livre que je voulais faire sur la vie, la mort et la passion de Rédempteur Fauché. [...] C'est un livre que j'aurais voulu faire et que je n'ai pas fait. Je n'ai pas eu toutes les informations que j'aurais voulu avoir sur lui. Je n'ai pas fait ce livre, il l'a fait à même le petit livre que je lui avais passé, que j'aurais voulu présenter. Il me l'a chipé proprement. Nous avons des rapports difficiles! Évidemment, il attache beaucoup d'importance à ce qu'il écrit. Il a raison. J'ai été le premier à le saluer et je suis devenu une manière de figure paternelle. Je savais que ça tournerait mal parce que nécessairement le fils doit tuer le père. [...]» (*L'Autre Ferron*, p. 411-412).

langage», n'avaient pas encore essayé de figer. Dans une lettre à Jean-Marcel Paquette, trois ans après la parution de *L'Amélanchier*, il écrit qu'il entreprend de «disculper notre français, à nous, antérieur à sa codification, français de la première moitié du XVII^e siècle»⁹⁰. À cette époque, maints écrivains québécois ont un programme linguistique tout à fait contraire : la «joualisation» de la littérature québécoise. En 1978, temps qui marque à peu près la fin de la bataille gagnée contre le joual, Ferron écrit encore : «Notre français, à nous, étant de l'époque pré-bourgeoise, nous permettait toute liberté, même celle d'écrire comme au XVII^e siècle»⁹¹. Son but n'est pas cependant de faire misérable comme les écrivains de Parti Pris adeptes du joual, mais de revenir aux origines de sa langue maternelle pour être plus près du vrai langage auquel nous invite, à son avis, «notre arriération française»⁹², qui nous situe à la période pré-grammairienne. L'héritage littéraire que lui laissent les goûts de sa mère, Molière et Marivaux, le disposent encore davantage à chercher un usage linguistique passé. D'où cet ensemble de traits lexicaux, syntaxiques et stylistiques qu'on a relevés et qui confèrent à *L'Amélanchier* une couleur ancienne. Avant Ferron, dans les récits de choses d'autrefois, on recréait du «vieux» par l'emploi abondant d'archaïsmes. Ferron utilise également ces unités lexicales, mais c'est particulièrement dans la chaîne syntaxique que son écriture

90. Jacques Ferron, «Lettre à Jean-Marcel Paquette», 27 mars 1973, cité par Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 146.

91. Jacques Ferron, «Lettre à Jean-Marcel Paquette», 11 mars 1978, cité par Ginette Michaud, *L'Autre Ferron*, *op. cit.*, p. 146.

92. Jacques Ferron estimait que «[...] notre arriération française nous situait à la période pré-grammairienne et qu'alors nous pourrions, sans péché contre l'esprit, du joual réinventer la langue française» («Lettre à Jean-Marcel Paquette», 10 juillet 1969, cité par Ginette Michaud, *L'Autre Ferron*, p. 147).

archaïquement étonnante se complaît. Un arsenal de procédés littéraires aujourd'hui le plus souvent disparus ou rarement employés, proches de la rhétorique vieillotte, donnent à sa langue l'illusion du XVII^e et du XVIII^e siècles.

Il s'agit bien en effet d'une illusion. Le texte de Ferron est hybride. Il est plus du XX^e siècle que du XVII^e ou XVIII^e siècles. Les critiques ne l'ont pas suffisamment dit. Jean Marcel a-t-il tort d'affirmer sans nuances que Ferron reprend la langue «là où nous l'avions laissée avant la Conquête⁹³»? Linguistiquement parlant, c'est faux. Ce ne l'est qu'en apparence, c'est-à-dire symboliquement. Ce qui est déjà beaucoup, car là réside la réussite littéraire de ce récit de l'enfance et de l'imaginaire collectif. Pierre Vadeboncoeur a vu juste en écrivant que plusieurs siècles peuplent l'écriture de Ferron. Il croit cependant que son confrère de Brébeuf s'est affranchi du style littéraire du XVIII^e. Ce que Ferron a gardé du siècle des Lumières, c'est le style musical: «ayant terminé son livre et le hasard ayant voulu que j'entende tout de suite après une symphonie de Mozart, je n'avais senti aucune différence de degré entre les deux, aucune infériorité, aucune supériorité⁹⁴». Cette remarque est juste : l'écriture de Ferron appartient surtout au XX^e siècle. Le XVIII^e siècle que Vadeboncoeur a bien perçu au niveau musical, entendons au niveau du ton, est tout de même rendu par des procédés linguistiques et stylistiques. Gilles Marcotte a un commentaire très pertinent à ce propos : l'oeuvre de Ferron est ancienne

93. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1978, p. 83.

94. Jacques Ferron, «Préface» de *La Conférence inachevée*, Montréal, VLB, 1987, p. 17.

«comme une vieille armoire canadienne dans un salon postmoderne⁹⁵». Voilà donc une écriture du XX^e siècle fascinante par ses airs d'ancienneté qui impriment au texte une unité fabuleuse. Le retour aux origines s'exprime dans une langue originale aux accents originels qui la rattachent au parler ancestral de tous les de Portanqueu.

95. Gilles Marcotte, «Le Roman de 1960 à 1985», *Le Roman contemporain au Québec (1960 - 1985)*, Archives des lettres canadiennes, Montréal, Fides, tome VIII, 1992, p. 36.

CONCLUSION

LA QUÊTE DES ORIGINES : UN RÊVE ABSOLU

L'Amélanchier, c'est le rêve absolu de Jacques Ferron. Voilà, à la fin de notre mémoire, le troublant mélange de tristesse et d'espoir que nous livre l'étude approfondie de l'oeuvre. Tristesse parce que même le beau conte rattaché aux racines de l'amélanchier n'aura été pour son auteur qu'une façon d'atténuer, pour un temps — celui de l'écriture — la solitude qui lui permet de mieux apprivoiser la mort¹. Dans *L'Amélanchier*, Tinamer n'annonce-t-elle pas l'avènement d'un drame existentiel? Elle parle en effet d'un pays «double et dissemblable²», où «une longue peine antérieure y reprend souffle [...], où l'effort collectif s'y regroupe dans un frêle individu³». Or, ce frêle individu est décrit sous les traits de Léon, personnage qui trouve dans *La Voix des sillons* d'Anatole Parenteau — un roman du terroir paru en 1932 — l'expression d'un destin collectif qui oscille entre le goût de vivre et celui

-
1. Sans doute est-ce une profonde souffrance qui conduit Ferron à choisir la voie du suicide.
 2. *L'Amélanchier*, p. 148.
 3. *Ibid.*, p. 148.

de mourir. Tout le registre narratif de *L'Amélanchier* exprime lui aussi un pareil tiraillement. Voici comment Tinamer nous confie le sien et la difficulté qu'elle a, à l'instar de son vénéré père Léon, de le dire :

[...] Un pays, c'est plus, c'est moins qu'un pays, surtout un pays double et dissemblable comme le mien, dont la voix ne s'élève que pour se contredire, qui se nie, s'affirme et s'annule, qui s'use et s'échauffe à lui-même, au bord de la violence qui le détruira ou le fera vivre. Bien avant moi, Anatole Parenteau, cet écrivain-menuisier qui n'a fait qu'un livre, un livre naïf et baroque que mon père aimait bien. *La Voix des sillons*, un livre surtout touchant par le désarroi qu'il traduit, le terminait par ces mots : «La patrie c'est tout, la patrie c'est rien.» L'interrelation des deux, de ce tout et de ce rien, je la retrouve en moi, indécise, au bord de je ne sais quoi, dans l'attente de je ne sais qui, entre le goût de vivre et celui de mourir [...]⁴.

Cette citation peint bien l'atmosphère dans laquelle est plongée Tinamer, la protagoniste du récit. Elle se sent perdue. Mais elle se doit quand même de pénétrer dans les sentiers du voyage initiatique, seule destination possible, pour qu'elle puisse voir fleurir à nouveau l'amélanchier et entendre chanter le loriot⁵. Or, c'est à cette magnifique image de l'amélanchier, premier arbre à fleurir au printemps, que nous reconnaissons néanmoins la note d'espoir qui ouvre le récit. Par la suite, chaque chapitre de l'oeuvre nous conduit dans les lieux fictifs et parfois réels de l'auteur; ces lieux qui ont inspiré ses rêves les plus absolus et qui, dans *L'Amélanchier*, sont

4. *Ibid.*, p. 148-149.

5. Dans *L'Amélanchier*, le loriot c'est «le Saint-Esprit du mois de mai». Dans le récit Tinamer raconte que Léon proclame de sa grosse voix : «Écoutez, [...] : entendez-vous le loriot qui chante? Fasse maintenant qu'il se montre au balcon, dans les arbres, et qu'il soit du même jaune que nos fleurs! Cela sera le signe que Dieu nous garde ses avantages (*L'Amélanchier*, p. 57).

partagés entre le «bon» et le «mauvais» côté des choses. Si la balance de l'idéal socio-politique et culturel de Ferron avait penché davantage du «bon côté des choses», aurait-il alors écourté sa présence parmi les siens⁶? La réponse à une telle question déborde largement le cadre de notre mémoire. Elle nous permet néanmoins de poser la trame de fond qui traverse le récit de *L'Amélanhier*.

*

Si on se remet dans l'esprit du **PREMIER CHAPITRE**, qui trace un survol socio-culturel du Québec des années 1960 et 1970, nous découvrons en effet un Jacques Ferron isolé dans ses rêves. Rares sont les points de vue qu'il partage avec les autres intellectuels de son temps, dont les «Romanciers du jour» qui font pourtant partie de son cercle littéraire. Qu'est-ce qui le distingue notamment des autres écrivains? Pourquoi très peu d'entre eux méritent son éloge? Dans *L'Amélanhier*, il y a eu bien sûr l'hommage à des auteurs des années trente : d'abord au Frère Marie-Victorin, cité dans le prologue de l'oeuvre, et ensuite à Anatole Parenteau, cet écrivain-menuisier dont il rapporte textuellement les paroles. La mention de ces deux écrivains de la nature dévoile d'ores et déjà le ton et le contenu de *L'Amélanhier*. Voilà ce qui explique aussi, comme nous l'avons signalé à plusieurs endroits dans notre mémoire, la préférence de Ferron pour une littérature plus près de la nature et du conte qui demeure à ses yeux le genre littéraire le plus susceptible de traduire la

6. Revoir à ce sujet au chapitre III, la note explicative n° 29, p. 80.

culture populaire et le sentiment national. Aussi ne doit-on pas s'étonner de retrouver dans *L'Amélanchier* les caractéristiques du conte folklorique. Suivant Pierre Vadeboncoeur, Ferron aurait même écrit l'un des plus beaux contes de la littérature québécoise :

Un beau conte, celui de Tinamer, fille de Léon de Portanqueu, esquire et médecin, qui a partagé le monde en deux. [...] Devant cette oeuvre, je me sens envoûté comme devant quelque objet, disons, sacré... Qu'est-ce qu'un chef-d'oeuvre? La question est oiseuse. En tout cas, c'en était un, à mon idée première et qui n'a pas changé⁷.

Paru à une époque — les années 1970 — où le Québec règle ses comptes avec «son passé», *L'Amélanchier* témoigne pourtant d'un retour aux sources nationales : celles précisément qui irriguent par le fonds les sociétés lorsque, engagées dans toutes sortes de changements, elles croient se débarrasser facilement de leurs mythes. C'est pourquoi avons-nous tenu, au cours de ce premier chapitre, à mettre en évidence les principales convictions socio-culturelles de Jacques Ferron. À notre avis, il n'y a pas chez Ferron cette opposition stérile entre le passé et le présent, ou encore cette rupture qu'on a peut-être appelée à tort la «Révolution tranquille». Devant l'histoire, il faut, semble nous dire Ferron, avoir l'esprit d'enfance de son héroïne Tinamer; comme elle, on doit d'abord croire aux lieux de l'esprit, au pays intérieur, sans frontière, qui existe chez l'être humain. C'est en ces lieux que naissent les rêves et les contes les plus absolus, et que commence toute véritable «Révolution». Pour s'y comprendre dans l'histoire comme dans le conte, affirme Ferron, «il faut repartir des

7. Voir la quatrième page couverture de *L'Amélanchier* (Éditions Typo, 1992).

commencements et s'en venir se retrouver à l'heure d'aujourd'hui qui court vers demain⁸. Voilà aussi le chemin de la compréhension de *L'Amélanchier* : les rêves les plus absolus, ceux notamment de Tinamer, se fondent sur l'espoir d'un retour à la pureté des origines, sorte de renaissance d'un univers paradisiaque qui pourrait donner le goût de vivre aux plus désespérés. Certains propos de Tinamer nous laissent croire en effet que le rêve est possible à la condition toutefois de «porter en soi la boussole qui de tous les contes ramènent le voyageur chez lui, sauvent l'enfant perdu et l'animal abandonné en leur faisant retrouver leur maison⁹». Pour Tinamer ce «refuge derrière soi dans l'espace devient, transposé dans le temps, le principe de l'âge d'or¹⁰». Ainsi l'espace d'origine se fait espace rédempteur pour l'humanité et, à plus forte raison, pour les Québécois des années 1970. Voilà l'un des principaux fils conducteurs de notre mémoire.

Cette représentation de l'espace fonde aussi la philosophie sociale de Jacques Ferron. En effet, dans *L'Amélanchier*, comme ailleurs dans son oeuvre, Ferron ne semble pas avoir ressenti le besoin de folkloriser son écriture pour identifier ses origines¹¹. Le concept d'«étranger» dans *L'Amélanchier* est ainsi attribué à celui qui a oublié à tout jamais son pays d'origine et, par conséquent, a renoncé au paradis, où

8. *Du Fond de mon arrière-cuisine*, p. 40.

9. *L'Amélanchier*, p. 147.

10. *Ibid.*, p. 148.

11. L'écrivain confie à John Grube qu'il n'est pas très enchanté de l'appellation de «Québécois» au lieu de «Canadien français» : «[...] Québécois — appellation nouvelle, qui ne rencontrait pas nécessairement notre assentiment. Jusqu'en 1960, le Québécois était l'habitant de la ville de Québec, que, pour ma part, je n'aimais guère. Il fallut s'en accommoder [...]» (*Une Amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*, Montréal, Éditions Boréal, 1990, p. 192).

«il n'y a rien de plus beau que le travail de l'homme marié à la générosité de la terre maternelle¹²». Voilà encore qui accentue davantage la différence entre la pensée sociale de Jacques Ferron et celle des autres écrivains de sa génération dont nous avons parlé au premier chapitre du mémoire. D'ailleurs, tout le récit de *L'Amélanchier* éclaire bien cette différence. Non seulement l'écrivain-médecin rejette le joual, mais aussi le type de culture américaine qui se propage au sein de la société québécoise. Lors de mes premières années, nous dit Tinamer :

[...] telle une galaxie, une incroyable municipalité s'étendait dans les champs, qui n'avait pas d'aqueduc, d'égouts, de rues pavées ni de trottoirs. C'était le Farouest dans la vallée du Saint-Laurent... À la porte de la mairie, par un bel après-midi de juillet, un centaure, survenu dans un nuage de poussière, attache son cheval; [...]. Le cowboy vient saluer un collègue à la retraite, Son Honneur Hector Desmarais, [...]. Cette visite mémorable marque la fin d'une ère. Après avoir signé au Livre d'or, le cow-boy n'a que le temps de sauter à cheval et de s'enfuir, [...] l'asphalte, le béton [...] les gros investissements, [...] descendent parmi nous, chassant toute poussière, remplaçant le burlesque, le saugrenu et la fantaisie par le pareil au même de la banalité urbaine, suburbaine, pétrolière et américaine. [...] Par chance, [...] ce progrès, cette propreté malsaine, cette asepsie policière, cette hygiène officielle du monoxyde de carbone ne traversaient pas la maison; il nous restait en arrière les aises du jardin, le refuge du boisé profond¹³.

Cette réflexion de Tinamer résume bien sa représentation du monde qu'elle situe du «bon côté des choses». Elle suggère aussi une autre intention : celle de protéger un environnement sain, tel celui de la mer des Tranquillités ou celui formé à partir des collines du comté de Maskinongé, qui sont décrites comme «un principe de vie», une substance «la plus précieuse du monde¹⁴» qu'il faut défendre contre toute oppression.

12. *L'Amélanchier*, p. 104.

13. *Ibid.*, p. 36-37.

14. *Ibid.*, p. 104.

C'est là encore un des enseignements importants que Léon livre à sa fille Tinamer, qu'il appelle d'ailleurs tendrement son «bel amélanchier». Ainsi ce n'est donc pas tant le combat politique entre nationalistes et fédéralistes que craint le plus Léon : c'est «une victoire nazi-nazo-américaine¹⁵». En dénonçant l'agression américaine au Vietnam qu'il voit comme «une Pentecôte sous le pieux patronage du pays le plus riche du monde¹⁶». Léon de Portanqueu rattache le sort des Québécois au sort de tous les peuples opprimés par les puissants de la terre; encore chanceux, dit-il, «que le Mékong ne soit pas un affluent de notre fleuve national et biculturel¹⁷». Voilà retracé en quelques lignes le climat socio-culturel qui sous-tend, à notre avis, la quête des origines de Tinamer. La reconstitution d'un tel climat permet de mieux comprendre, du moins en partie, le caractère marginal des rêves sociaux de Ferron. Elle nous amène surtout à saisir sa notion de l'étranger. Pour l'auteur de *L'Amélanchier*, l'étranger n'est pas tant celui qui vient d'un autre pays ou qui appartient à une autre culture, c'est celui qui renie tout espoir de retrouver pour lui-même et pour les siens le salut rattaché à la pureté des origines; il est celui qui empêche la renaissance du conte... ou celle du conteur : car, pareil au «Sauvage, devenu le chasseur chassé par un autre chasseur», le conteur n'existe désormais que «dans l'entente du verbe reconstitué¹⁸».

*

15. *Ibid.*, p. 137.

16. *Ibid.*, p. 137.

17. *Ibid.*, p. 121.

18. Jacques Ferron, «Le Bel Héritage», *Escarmouches : La Longue Passe*, tome I, p. 84.

Notre **CHAPITRE DEUX** explore en quelque sorte cette «passion du sauvage» chez Ferron. «Je suis resté débridé et vindicatif», écrit-il. Voilà posé, nous semble-t-il, l'ambiguïté qui entoure la typologie de l'oeuvre. *L'Amélanchier*, est-ce un récit? un roman? ou un conte? La question a retenu notre attention tout au long de ce chapitre. D'interrogations en interrogations, nous en sommes venus à la conclusion qu'une certaine idée du conte est au départ de l'écriture de *L'Amélanchier*. Non seulement l'oeuvre a-t-elle une ressemblance avec le conte d'*Alice au pays des merveilles* ou celui des *Mille et une nuits*, mais elle invite le lecteur à «prendre les événements terrestres comme les signes des volontés célestes¹⁹». La mer des Tranquillités fait réellement partie du monde «réel» de Tinamer. Ainsi agit la magie de *L'Amélanchier* : le merveilleux céleste y côtoie quotidiennement le naturel terrestre. C'est pourquoi le voyage initiatique de Tinamer est rendu possible. Tinamer l'entreprend d'ailleurs en compagnie d'un monde animal tout autant merveilleux : «un frère d'un chien nommé Bélial, des cousins de trois chats, Bouboule, le matou, Jaunée, la chatte, et Thibeau, leur fils²⁰»; car, dit-elle, «elle se sent seule d'être fille unique et trouve toutes ces bêtes aussi dignes qu'elle de faire partie de la grande famille des de Portanqueu²¹»! Lors de sa quête, Tinamer rencontre aussi d'autres personnages issus de d'autres contes dont certains ont vécu au siècle passé. Ainsi se côtoient tout au long du récit le présent, le passé, le mythe et la réalité. Plus encore, Ferron ajoute à la propre quête de Tinamer des «récits»

19. Tzvetan Todorov, «La Quête du récit», *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 132.

20. *L'Amélanchier*, p. 34.

21. *Op. cit.*, p. 34.

provenant de son propre patrimoine généalogique, antérieur à toute écriture²². *L'Amélanchier* tisse donc des liens entre le conte, la littérature orale et le biographique. Malheureusement, il semble toujours s'infiltrer une ombre dans la trame du récit. Si, en effet, la quête de Tinamer exprime les bonheurs de l'écriture, c'est pour compenser ou colmater les failles du passé²³. Mon enfance, dit-elle :

[...] je décrirai pour le plaisir de me la rappeler, tel un conte devenu réalité, encore incertaine entre les deux. Je le ferai aussi pour mon orientation étant donné que je dois vivre, que je suis déjà en dérive et que dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur [...] ²⁴.

Tout au long du récit, à tour de rôle, Léon et Tinamer captent donc l'attention du lecteur. Malgré le texte écrit, il devient ainsi possible d'être envoûté par la voix et la présence des deux narrateurs-conteurs. Par une sorte «d'état de grâce», Léon et Tinamer nous entraînent dans le monde magique des origines des «de Portanqueu». Certes, un tel voyage dans le temps est rendu possible grâce au talent littéraire de Ferron lui-même qui sait, avec beaucoup de naturel, harmoniser la forme et le fond de son récit. D'une page à l'autre de *L'Amélanchier*, Ferron demeure fidèle à la

22. Dans *L'Amélanchier* il faut se référer au passage où Léon explique à Tinamer la prononciation du nom «Bellemore» : «[...] Le premier Bellemare aura sans doute été un Gélinais vantard. Dans le milieu traditionnel que l'écriture n'influence pas, ce nom a toujours été prononcé Bellemore... Enfin Jean Gélinais, dit Gélinais, dit Bellemare, sera aussi l'ancêtre des Lacourse [...]» (*L'Amélanchier*, p. 95).

23. Dans une entrevue accordée à Jacques Pelletier et à Pierre L'Hérault, Jacques Ferron déclare : «[...] l'écrivain ne fait pas de livres parce qu'il a lu d'autres livres [...] mais, s'il veut faire un livre qui soit du pays, il faut qu'il parte de la tradition orale» («L'écrivain est un cénobite, entrevue avec Jacques Ferron», *Voix et images*, vol. 3, n° 3, printemps 1983, p. 401).

24. *L'Amélanchier*, p. 27.

vision du monde que Léon enseigne à Tinamer : pour «relancer la genèse, lui dit-il, il ne faut pas la prendre de trop loin²⁵». Ainsi l'espace imaginaire est-il sauvé du temps apocalyptique. *L'Amélanchier* est bien un récit de libération individuelle et de rédemption collective.

*

Intitulé «Le Retour aux origines», notre **TROISIÈME CHAPITRE** prolonge l'analyse du «récit de la rédemption» amorcé au chapitre précédent. En suivant Tinamer en quête de ses origines, c'est le passé lui-même qui devient en quelque sorte «figure du récit». Grâce au fil incassable de la mémoire, Tinamer non seulement fait revivre le passé ancestral, mais lui confère le pouvoir de rendre présent le «bon côté des choses». Ainsi ce passage capital du texte :

[...] Toute à moi j'ai parfois l'impression de me fondre dans un pays intime qui a déjà existé en dehors de moi et de n'être plus rien sous la girandole des amélanchiers en fleurs, dans le sifflement du vol de la bécasse qui, soudain, s'est élancée d'un fourré d'arrière-cour ou d'un amas de briques rouges et qui tournoie maintenant dans la lumière de Maskinongé au-dessus du quartier Hochelaga, mariant les pays de Léon et d'Etna de Portanqueu²⁶.

Pour Léon, père de Tinamer, la magie d'un retour aux origines passe aussi par un retour à l'enfance, la sienne et celle de ses ancêtres. Cette enfance suit le courant de «La rivière du Loup» qui, près de Louiseville, se jette au «bas de la mer des

25. *Ibid.*, p. 81.

26. *Ibid.*, p. 149.

Tranquillités qui représente le lac Saint-Pierre tandis que droit en haut, sur l'autre rive, le comté de Maskinongé, s'étend vers le nord, à l'infini²⁷». C'est d'abord et avant tout en ces lieux «magiques» que les rêves de Léon pourraient d'ailleurs se réaliser. Et parmi tous ses rêves, un semble particulièrement plus important que les autres. Il le confie un jour à sa fille : «Tinamer, quand tu seras grande, avant que je ne sois vieux, nous traverserons le bois, nous franchirons le lac et nous irons vivre tous les deux ensemble dans ce beau comté où je suis né²⁸». Pour Léon comme pour Tinamer, le retour aux origines, c'est-à-dire le retour à l'enfance, demeure «la seule étoile fixe, le seul repère du voyageur²⁹». La trame du récit démontre cependant que la mer des Tranquillités, voire le comté de Maskinongé tout entier, sont des lieux d'origine peut-être à tout jamais perdus. Ainsi les rêves peuvent s'anéantir; ils expriment alors le «mauvais côté des choses» :

Ç'avait été mon prodigieux domaine, ce n'était plus grand-chose; on l'avait en partie déboisé, non pas pour renouer avec les anciens travaux, redonner son prix à une longue peine perdue, pour semer de nouveau le blé, le mil et la gaudriole, mais pour y faire passer l'égout, préparer le sous-sol à une nouvelle moisson de cottages, de duplex, de bungalows et de split-levels, pour parfaire le labyrinthe américain et faire monter vers le Très-Haut, le naseau de Papa Boss, de nouvelles émanations de la civilisation pétrolière³⁰.

27. *Ibid.*, p. 43.

28. *Ibid.*, p. 43.

29. *Ibid.*, p. 27.

Cette citation reprend mot pour mot une partie de la lettre de la correspondance entre Jacques Bigras et Jacques Ferron. En voici un extrait : [...] Que la mère est inéluctable puisqu'elle se tient aux deux extrémités de la vie et que le seul repère que nous ayons, la seule étoile fixe, est le point de départ; pour ne pas perdre le nord, on tente d'y revenir, dans les ténèbres des premières années (*Le Désarroi correspondance*, Montréal, VLB Éditeur, 1988, p. 23).

30. *L'Amélanchier*, p. 120.

La recherche des origines ancestrales et continentales demeure la source d'eau vive où s'abreuvent Tinamer et Léon. Grâce à cette source, ils possèdent l'énergie nécessaire pour bâtir des liens avec les autres survivants du déluge de l'Atlantique. À Tinamer qui demande à son père de lui parler «encore du comté de Maskinongé, du lignage des de Portanqueu et du commencement du monde³¹», Léon répond : «Nonobstant notre noblesse certaine et très ancienne, nous ne remontions pas à Adam et Ève mais au déluge seulement³²». Mais au-delà du salut assuré par la prise de conscience de leurs origines, Tinamer et Léon sont porteurs d'un sens collectif du monde. En faisant leur la «Légende des trois frères», ils l'actualisent hors de leur propre histoire familiale et lui font jouer, selon l'aveu même de Ferron, le rôle de «Légende d'un peuple»³³.

*

Notre **QUATRIÈME CHAPITRE** tente de démontrer que cette quête des origines passe nécessairement par un style d'écriture tout à fait particulier et original. De fait, Ferron crée pour *L'Amélanchier* une «langue littéraire» propre à ramener esthétiquement ses personnages à leurs origines historiques. Aussi a-t-on voulu faire ressortir ce qui nous semble au coeur de l'écriture de Ferron : d'abord, que sa pensée

31. *Ibid.*, p. 79.

32. *Ibid.*, p. 79-80.

33. Cette expression vient de Jacques Ferron lui-même, qui écrit : «que notre peuple a pris conscience de lui-même quand il a été assez nombreux pour être un peuple [...]». «De la Légende des peuples, dit-il, on pouvait passer fort aisément à la Légende d'un peuple [...]» («La Table est mise pour les crapauds», *Escarmouche*, tome I, p. 58).

linguistique est peu conforme à celle de son temps; ensuite, qu'il exploite la langue parlée de nos ancêtres français du XVIII^e siècle, sans pour autant en épouser toutes les caractéristiques formelles et sémantiques. Son art d'écrire consiste plutôt à utiliser le matériau de la langue en le rendant le plus approprié possible au contenu. À cet effet, Ferron est un maître! C'est par l'usage savant de la langue que Tinamer et son père Léon partent à la quête de leurs origines : les archaïsmes, les néologismes, voire les anglicismes deviennent chez eux des points de repères susceptibles de les conduire à la source de leur lieu d'origine. Il en est de même de la syntaxe et de son effet sur le style en général, qui démontre hors de tout doute avec quel talent Ferron sait personnaliser la langue française. À juste titre, il est possible de parler de lui comme d'un phénomène littéraire.

Le plus dense de notre mémoire, ce dernier chapitre met encore en évidence la double tendance linguiste qui tiraille les Québécois depuis les années 1900 : doivent-ils opter pour une langue «francisante» ou pour une langue «québécoisante»? Or, la langue de *L'Amélanchier* est traversée par ce tiraillement; aux apports des langues anglaises, acadiennes et autochtones se mêlent les touches sporadiques d'une syntaxe française qui remontent au XVIII^e siècle et, parfois, plus loin dans le temps. Ainsi se cristallise par l'usage de la langue tout le sens de la quête des origines dans *L'Amélanchier*. Avec le pouvoir transfiguratif de la syntaxe, Jacques Ferron taille l'amélanchier pour qu'à chaque printemps la pureté de sa sève puisse faire renaître chaque feuille de l'arbre...

*

L'Amélanchier est davantage qu'un conte. Il n'entre guère non plus dans la catégorie du roman ou de la «fiction» au sens anglais du terme. Il est un récit, un **récit fabuleux** et un **fabuleux récit**! Celui d'un arbre, l'amélanchier du comté de Maskinongé, dont les racines rédemptrices nous enseignent à quelle profondeur il faut creuser pour renouer avec ses origines. Si on veut bien encore porter attention aux origines même de ces racines, nous découvrirons alors qu'elles s'étendent jusqu'aux confins de l'Amérique française. Et même encore plus loin, qu'elles remontent, par-delà la mer des Tranquillités, jusqu'au terreau des vieilles provinces françaises!...

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

1. OEUVRE ÉTUDIÉE

FERRON, Jacques, *L'Amélanchier* (1970), Montréal, Éditions Typo, 1992, 207 p.

2. OEUVRES LITTÉRAIRES LUES OU CONSULTÉES

FERRON, Jacques, *Contes*, Montréal, Éditions HMH, coll. «L'Arbre», édition intégrale, 1968, 210 p.

FERRON, Jacques, *Cotnoir*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1962, 99 p.

FERRON, Jacques, *Du Fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 290 p.

FERRON, Jacques, *Escarmouches : la longue passe*, tome I, Montréal, Éditions Leméac, 1975, 391 p.

FERRON, Jacques, *Escarmouches : la longue passe*, tome II, Montréal, Éditions Leméac, 1975, 227 p.

FERRON, Jacques, *Gaspé-Mattempa*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1980, 52 p.

FERRON, Jacques, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 182 p.

FERRON, Jacques, *La Charrette*, Montréal, Éditions HMH, 1968, 207 p.

FERRON, Jacques, *La Nuit*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1965, 134 p.

FERRON, Jacques, *Les Confitures de coings et autres textes*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1972, 326 p.; 2^e édition, Montréal, Éditions Parti Pris, coll. «Projections libérantes», 1977, 293 p. Cette édition est suivie du texte : *Le Journal des Confitures de coings*.

FERRON, Jacques, *Le Ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 403 p.

FERRON, Jacques, *Les Roses sauvages*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 247 p.

FERRON Jacques, *Le Contentieux de l'Acadie*, Montréal, VLB Éditeur, 1991, 271 p.

FERRON, Jacques, *La Conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 238 p.

FERRON, Jacques, *Papa Boss*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1966, 142 p.

3. ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX

FERRON, Jacques, «Le Langage présomptueux», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, p. 17.

FERRON, Jacques, «Nonobstant le péché d'origine», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXII, n° 2, 2 décembre 1969, p. 29.

FERRON, Jacques, «Cela t'donn'ra quoi?», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXVII, n° 18, 5 août 1975, p. 9.

FERRON, Jacques, «Historiette», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXX, n° 4, 3 janvier 1978, p. 9.

FERRON, Jacques, «Mon grand-père maternel», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXX, n° 8, 7 mars 1978, p. 12.

FERRON, Jacques, «La généalogie a permis aux neurologues de retracer certaines maladies héréditaires jusqu'à La Rochelle», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXXI, n° 10, 3 avril 1979, p. 15.

4. CORRESPONDANCE

BIGRAS, Julien et Jacques Ferron, *Le Désarroi*, Montréal, VLB Éditeur, 1988, 176 p.

CANTIN, Pierre, Marie Ferron et Paul Lewis, *Jacques Ferron : les lettres aux journaux*, Montréal, VLB Éditeur, 1985, 586 p.

FERRON, Jacques, «Lettre de Jacques Ferron à Pierre Cantin», 2 décembre 1974, citée dans *L'Amélanchier*, Montréal, Éditions Typo, 1992, p. 158.

II. ÉTUDES SUR L'ÉCRIVAIN ET SON OEUVRE

1. LIVRES

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Docteur Ferron : pèlerinage*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1991, 417 p.

BEDNARSKI, Betty, *Autour de Ferron*, Toronto, Éditions Gref, 1989, 153 p.

CLOUTIER, André, «L'Identité et l'évolution des personnages principaux dans *La Nuit* et *Papa Boss* de Jacques Ferron», Québec, Université Laval, *D.E.S.*, 1974, 138 p.

L'HÉRAULT, Pierre, *Jacques Ferron : cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 1980, 293 p.

MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions Parti Pris, Édition revue et augmentée, collection «Frères Chasseurs», 1978, 285 p.

MICHAUD, Ginette et Patrick Poirier (sous la direction de), *L'Autre Ferron*, Montréal, Éditions Fides - Cétuq, 1995, 461 p.

MICHAUD, Ginette et Patrick Poirier, *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial : lettres, historiettes et autres textes*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 1997, 444 p.

OLSCAMP, Marcel, *Le Fils du notaire. Jacques Ferron 1921 - 1949*, Montréal, Éditions Fides, 1997, 425 p.

SMITH, Donald, *L'Écrivain devant son oeuvre*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1983, 358 p.

2. ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX

CANTIN, Pierre, «Bibliographie sélective de Jacques Ferron», «Dossier Jacques Ferron», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 464-473.

DÉRY, Daniel, «Le Bestiaire dans *Papa Boss* de Jacques Ferron», *L'Action nationale*, 59, n° 10, juin 1970, p. 998-1006.

IMBERT, Patrick, «Les livres à revisiter : convergences», *Lettres québécoises*, septembre 1976, p. 22-26.

IMBERT, Patrick, «Antithèses et bouleversement culturel dans *La Nuit* de Jacques Ferron», *Revue du Pacifique*, vol. IV, n° 1, printemps 1978, p. 68-81.

MARTEL, Réginald, «La Redécouverte des racines par laquelle Ferron connut son destin», *La Presse*, 28 décembre 1997, p. B3.

MONETTE, Guy, «Les Poètes de la confédération dans *Les Confitures de coings* de Jacques Ferron», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 421-427.

PAQUETTE, Jean-Marcel, «Introduction à la méthode de Jacques Ferron», *Études françaises*, vo. XXII, n°s 3-4, octobre 1976, p. 181-215.

PELLETIER, Jacques, «De *La Nuit* aux *Confitures de coings* : le poids des événements d'octobre 1970», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 407-420.

3. THÈSES ET MÉMOIRES

BAUDOUX-NOIRCENT, Claudine, «Les transgressions progressives du conte dans *La Chaise du maréchal ferrant*», Sherbrooke, Université de Sherbrooke, mémoire, M.A., 1980, 115 p.

BERNARD, Isabelle, «*Les Contes* de Jacques Ferron : une mythologie de la Renaissance», Kansas, University of Kansas, mémoire, M.A., 1989, 104 p.

CANTIN, Pierre, «Jacques Ferron, polygraphe : bibliographie descriptive et critique», Ottawa, Université d'Ottawa, thèse, Ph.D., 1981, 658 p.

CÔTÉ, Jean R., «Genèse du texte et problèmes de narratologie : le cas du *Salut de l'Irlande* de Jacques Ferron», Québec, Université Laval, thèse, Ph.D., 1991, 420 p.

DUFAULT, Roseanna Lewis, «Metaphors of Childhood : Personal and Political Identity in three Québécois Novels (Canada)», Boulder, University of Colorado, thèse, Ph.D., 1986, 163 p.

GAMACHE, Chantal «Les Noms propres dans *Le Ciel de Québec* de Jacques Ferron. Aspects de la régulation narrative», Montréal, Université du Québec à Montréal, mémoire, M.A., 1985, 91 p.

GAUVREAU, Luc, «Noms et encyclopédie dans l'oeuvre de Jacques Ferron, suivi d'un index onomastique général», Montréal, Université de Montréal, mémoire, M.A., 1994, tome I, 167 p.; tome II, 196 p.

MERCIER, Andrée, «Écriture et/ou narrativité dans les contes de Jacques Ferron. Analyse d'un conflit», Montréal, Université du Québec à Montréal, thèse, Ph.D., 1991, 313 p.

MONETTE, Guy, «L'Oeuvre de Jacques Ferron et l'abandonnisme : essai de psychocritique», Kingston, Queen's University, Ph.D., 1981, 488 p.

OLSCAMP, Marcel, «Le Jeune Ferron. Genèse d'un écrivain québécois 1921-1949», Montréal, Université Mc Gill, thèse, Ph.D., 1994, 376 p.

POIRIER, Patrick, «Au Sujet de l'autre Ferron : expérience de l'écriture au seuil de Gamelin», Montréal, Université de Montréal, mémoire, M.A., 1994, 188 p.

POTVIN, Diane, «Sémiologie de la variante chez Jacques Ferron : *La Nuit* et *Les Confitures de coings*», Québec, Université Laval, M.A., 1980, 128 p.

ROSS, Mary Ellen, «Aspects du réalisme merveilleux de Jacques Ferron», Toronto, Université of Toronto, thèse, Ph.D., 1988, 302 p.

STOCKTON, Julie, *The Flowering Suns* (traduction des *Grands Soleils*), Toronto, York University, mémoire, M.A., 1984.

TIBBLIN, Claudette, «*Les Confitures de coings* de Jacques Ferron : forme et signification», Montréal, Université Mc Gill, M.S., 1975, 156 p.

4. ÉTUDES SUR *L'AMÉLANCHIER*

BOUCHER, Jean-Pierre, *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*, Montréal, PUM, 1973, 112 p.

VALOIS, Francine, «*L'Amélanchier* : un roman d'apprentissage», Trois-Rivières, U.Q.T.R., mémoire, M.A., 1993, 113 p.

5. ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX SUR *L'AMÉLANCHIER*

ANONYME, «*L'Amélanchier*», *L'Église canadienne*, vol. III, n° 7, juillet 1970, p. 218 et 251.

BEAULIEU, Ivanhoé, «*L'Amélanchier*, un merveilleux conte de la tendresse humaine», *Le Soleil*, n° 46, 21 février 1970, p. 43.

BEAULIEU, Michel, «Le Monde de Tinamer», *Le Livre d'ici*, vol. III, n° 21, 1^{er} mars 1978, [s.p.].

BEAULIEU, Victor-Lévy, «Sur quelques livres québécois importants publiés en 1970», *Maintenant*, n° 103, février 1971, p. 44-46.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «*L'Amélanchier* de Jacques Ferron : ni à droite, ni à gauche, un livre naturel», *Le Devoir*, vol. LXI, n° 67, 21 mars 1970, p. 15.

HAECK, Philippe, «Perdre son corps. Une méthodologie pour l'étude du «Corps romanesque» : une lecture de *L'Amélanchier*», *Présence francophone*, n° 18, printemps 1979, p. 127-133.

MAJOR, André, «*L'Amélanchier* : un conte de fées», *Dimanche-Matin*, vol. XVII, n° 11, 22 mars 1970, p. 67.

MARTEL, Réginald, «Vous n'avez pas changé, Tinamer de Portanqueu», *La Presse*, n° 36, 17 juin 1978, p. D4.

PAGÉ, Jocelyn, «L'Amélanchier», *Focus*, vol. I, n° 9, mars 1978, p. 50-51.

PAQUETTE Jean-Marcel, «Tinamer au pays des merveilles : *L'Amélanchier*», *Livres et auteurs québécois 1970*, Montréal, Éditions Jumonville, revue critique de l'année littéraire, 1992, p. 11-14.

III. OEUVRES LITTÉRAIRES CITÉES OU CONSULTÉES

1. LITTÉRATURE FRANÇAISE

BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, Paris, Éditions Gallimard, 1965, 256 p.

DE ROTROU, Jean, *Le Véritable Saint-Genest*, Genève, Éditions Droz S.A., 1972, 148 p.

MALRAUX, André, *La Condition humaine*, Paris, Éditions Gallimard, 1946, 275 p.

PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, 3 volumes, Paris, Éditions Gallimard, 1954.

Roman de Renart (Le), Paris, Éditions Nelson, 1939, 168 p.

VALÉRY, Paul, *Lagarde et Michard XX^e siècle*, Paris, Éditions Bordas, 1969, 640 p.

2. LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

AQUIN, Hubert, *Prochain épisode*, Montréal, Éditions Bibliothèque québécoise, 1997, 289 p.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *La Nuit de Malcomm Hudd*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 229 p.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Race de monde*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 186 p.

BERNARD, Harry, *Les Jours sont longs*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1951, 189 p.

BERNIER, Jovette, *Non Monsieur*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1969, 220 p.

BESSETTE, Gérard, *Le Libraire*, Paris, Éditions R. Julliard, 1960, 173 p.

BLAIS, Marie-Claire, *Une Saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Éditions du Jour, 1966, 128 p.

BLAIS, Marie-Claire, *Manuscrits de Pauline archange*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 127 p.

BLAIS, Marie-Claire, *Vivre! Vivre! : Roman*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 170 p.

CARRIER, Rock, *La Guerre yes sir*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 124 p.

CAZOTTE, Jacques, *Ollivier*, Épopée chevaleresque parue en 1763 dans une édition qui ne mentionne ni le lieu d'édition ni l'auteur.

DE ROQUEBRUNE, Robert, *La Seigneuresse*, Montréal, Éditions Fides, 1960, 270 p.

DESROSIERS, Léo-Paul, *Rafales sur les cimes*, Montréal, Éditions Fides, 1960, 234 p.

DUCHARME, Réjean, *La Fille de Christophe Colomb*, Paris, Éditions Gallimard, 1969, 232 p.

DUCHARME, Réjean, *L'Avalée des avalés*, Paris, Éditions Gallimard, 1966, 281 p.

DUCHARME, Réjean, *Le Nez qui voque*, Paris, Éditions Gallimard, 1967, 274 p.

DUCHARME, Réjean, *L'Océantume*, Paris, Éditions Gallimard, 1968, 189 p.

FOURNIER, Roger, *Inutile et adorable*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1968, 218 p.

FOURNIER, Roger, *Journal d'un jeune marié*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1967, 198 p.

- FRANCE, Claire, *Autour de toi Tristan*, Paris, Éditions Flammarion, 1962, 572 p.
- GÉRIN-LAJOIE, Antoine, *Jean Rivard, le défricheur : récit de la vie réelle*, Montréal, Éditions J.B. Rolland, 1874, 205 p.
- GIGUÈRE, Diane, *Le Temps des jeux*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1961, 202 p.
- GIROUARD, Laurent, *La Ville inhumaine*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1964, 187 p.
- GODBOUT, Jacques, *Salut Galarneau*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, 154 p.
- GODIN, Marcel, *Ce Maudit Soleil*, Paris, Éditions Laffont, 1965, 189 p.
- GODIN, Marcel, *Une Dent contre Dieu*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1969, 210 p.
- GRIGNON, Claude-Henri, *Un Homme et son péché*, Montréal, P.U.M., coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», édition critique établie par Antoine Sirois, 1986, 256 p.
- GROULX, Lionel, *Les Rapailages, (vieilles choses, vieilles gens)*, Montréal, Éditions Granger, 1916, 124 p.
- GUÈVREMONT, Germaine, *Le Survenant*, Montréal, Éditions Fides, 1959, 198 p.
- HÉMON Louis, *Maria Chapdelaine*, Paris, Éditions Grasset, 1921, 254 p.
- JASMIN, Claude, *La Corde au cou*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1960, 223 p.
- JASMIN, Claude, *Pleure pas, Germaine*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1965, 167 p.
- JASMIN, Claude, *Rimbaud, mon beau salaud*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 142 p.
- LABERGE, Albert, *La Scouine*, Montréal, Éditions Privée, 1918, 134 p.
- LE NORMAND, Michelle, *La Montagne d'hiver*, Montréal, Éditions Fides, 1961, 158 p.

MAHEUX-FORCIER, Louise, *Amadou*, Montréal, Éditions Cercle du livre de France, 1963, 157 p.

MAILHOT, Charles-Édouard, premier tome des *Bois-Francs*. Les quatre tomes de cette oeuvre furent publiés par la compagnie d'imprimerie d'Arthabaskaville de 1914 à 1925.

MAILLET, Andrée, *Les Remparts de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1964, 185 p.

MAJOR, André, *Le Cabochon*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1964, 195 p.

RENAUD, Jacques, *Le Cassé*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1964, 126 p.

RICHARD, Jean-Jules, *Journal d'un hobo : l'air est bon à manger*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1965, 292 p.

RINGUET, *Trente arpents*, Montréal, Éditions Fides, 1964 (C. 1938), 306 p.

SAVARD, Félix-Antoine, *Menaud maître-draveur*, Montréal, Éditions Fides, 1937, 133 p.

THÉRIAULT, Yves, *Agoak, l'héritage d'Agaguk*, Montréal, Éditions Stanké, 1975, 236 p.

THÉRIAULT, Yves, *Ashini*, Montréal, Éditions Fides, 1971 (C. 1961), 145 p.

THÉRIAULT, Yves, *La Mort d'eau*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 116 p.

THÉRIAULT, Yves, *Le Haut Pays*, Montréal, Éditions R. Ferron, 1973, 111 p.

THÉRIAULT, Yves, *Oeuvres de chair*, Montréal, Éditions Stanké, 1975, 170 p.

THÉRIAULT, Yves, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Montréal, Éditions L'Actuelle, 1971, 159 p.

TREMBLAY, Michel, *Les Belles-soeurs*, Montréal, Éditions Leméac, 1972, 156 p.

3. AUTRES LITTÉRATURES

CARROLL Lewis (Lutwidge Charles), *Alice au pays des merveilles* (C. 1865), Paris, Delagrave, 1946, 253 p.

COLLODI (Carlo Lorenzini), *Pinocchio* (C. 1883), Paris, Éditions Nathan, 1995, 306 p.

IV. ÉTUDES SUR L'HISTOIRE CULTURELLE AU QUÉBEC

1. LIVRES

PELLETIER, Jacques, *Le Poids de l'histoire*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1995, 346 p.

GAGNON, Alain-G. et Mary Beth Montcalm, *Québec : au-delà de la révolution tranquille*, Montréal, VLB Éditeur, coll. «Études québécoises», 1992, 333 p.

GAGNON, Madeleine, *Pour les femmes et tous les autres*, Kamouraska, Éditions de L'Aboiteau, 1974, 50 p.

GALLAYS, François, Sylvain Simard et Robert Vigneault, *Le Roman contemporain au Québec 1960 -1985*, Montréal, Éditions Fides, tome VIII, 1992, 547 p.

GAUVIN, Lise, *Parti Pris littéraire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975, 217 p.

HAYWARD, Annette et Agnès Whitfield (sous la direction de), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Éditions Triptyque, 1992, 422 p.

HOULE, Ghislaine et Jacques Lafontaine, *Écrivains québécois de la nouvelle culture*, Montréal, 1975, ministère des Affaires culturelles, 137 p.

MARCOTTE, Gilles, «Le Roman de 1960 à 1985», *Le Roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Montréal, Éditions Fides, Archives des lettres canadiennes, tome VIII, 1992, 547 p.

SMART, Patricia, *Écrire dans la maison du Père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec : essai*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 1988, 337 p.

VALLIÈRES, Pierre, *Les Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un «terroriste» québécois*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1968, 542 p.

2. ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX

AQUIN, Hubert, «La Fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, vol. IV, n° 23, mai 1992, p. 299-320.

BEAULIEU, Victor-Lévy, «Grandeurs et misères du jeune roman québécois», *Le Devoir*, 14 novembre 1970, p. 19.

HAECK, Philippe, «La Fondation fantastique», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 427-436.

HÉBERT, Pierre, «La Narratologie au Québec (1967-1987)», *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 1992, p. 372.

MARTEL, Réginald, «Petite Théologie d'humeur sur trois dieux écrivains», *La Presse*, 11 avril 1983, p. D3.

MIRON, Gaston, «Poésie et politique d'après Gaston Miron», *La Barre du jour*, octobre 1970, p. 16.

ROUSSEAU, Guildo et Jean Laprise, «Le Discours du sol dans le roman mauricien de 1850 à 1950», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. XXVI, n° 67, avril 1982, p. 121-137.

ROUSSEAU, Guildo, «La Figure de l'indien dans l'imagerie publicitaire nord-américaine, 1900-1930», *Présence francophone*, n° 34, 1989, p. 123.

VANASSE, André, «L'École du Jour», *Magazine Le Maclean*, décembre 1972, p. 20-68.

V. ÉTUDES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

ADAM, Jean-Michel et François Revaz, *L'Analyse des récits*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, 91 p.

BACHELARD, Gaston, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Éditions Gallimard, 1949, 184 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, 400 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, 488 p.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, 267 p.

BRÈS, Jacques, *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 1994, 201 p.

CARANI, Marie (sous la direction de), *Des Lieux de mémoire : identité et culture modernes au Québec 1930-1960*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, 234 p.

DELEUZE, Gilles et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 645 p.

DUFOUR-KOWALSKA, Gabrielle, *L'Arbre de vie et la croix*, Genève, Éditions du Tricorne, 1985, 111 p.

DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Éditions Bordas, 1979, 550 p.

ÉCO, Umberto, *Le Signe*, traduit de l'italien, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 276 p.

ÉLIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Éditions Gallimard, 1963, 246 p.

ÉLIADE, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Éditions Gallimard, 1957, 310 p.

ÉLIADE, Mircea, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Éditions Gallimard, 1969, 187 p.

- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 285 p.
- GENETTE, Gérard, *Nouveau Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 118 p.
- GIRARDET, Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, 210 p.
- JACCARD, Pierre, *Le Sens de la direction et de l'orientation lointaine chez l'homme*, Paris, Éditions Payot, 1932, 354 p.
- LE GOFF, J. et J. Gauvin (sous la direction de), *Histoire et imaginaire*, Paris, Éditions Poiesis, 1986, 127 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Lire Leiris : autobiographie et langage*, Paris, Éditions Klincksieck, 1975, 192 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 357 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Moi aussi*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Poétique, 1986, 346 p.
- LÉVESQUE, Claude, *Le Proche et le lointain*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 354 p.
- MADELÉNAT, Daniel, *L'Épopée*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. «Littérature moderne», 1977, 75 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Le Contexte de l'oeuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Éditions Dunod, 1993, 200 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Les Termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, 94 p.
- MILLET, Claude, *Le Légendaire au XIX^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 278 p.
- NORA, Pierre (sous la direction de), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Éditions Gallimard, 3 volumes: «La République» (1984), «La Nation» (1986), «Les France» (1992).

PESSIN, Alain, *Le Mythe du peuple et la société française du XIX^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, 280 p.

RICOEUR, Paul, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, vol. III, «Le Temps raconté», 1985, 426 p.

ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1972, 364 p.

SIRONNEAU, Jean-Pierre, *Le Retour du mythe et imaginaire socio-politique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1980, 125 p.

STRARAM, Patrick, *Questionnement socra/critique*, Montréal, Éditions l'Aurore, 1974, 263 p.

TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 252 p.

TOFFIN, Gérard, «Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie», *L'Homme*, juillet - décembre 1989, p. 39.

VIERNE, Simone, *Rite roman initiation*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1973, 138 p.

VIERNE, Simone, «L'Aventure initiatique», *Jules Verne mythe et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, 173 p.

VI. OUVRAGES SUR LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC ET AU CANADA

1. LIVRES ET DICTIONNAIRES

BELISLE, Louis-Alexandre, *Dictionnaire de la langue française au Canada*, Éditions Leland, 1957, 1390 p.

BERGERON, Léandre, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, VLB Éditeur, 1980, 572 p.

BOUTHILLIER, Guy et Jean Meynaud, *Le Choc des langues au Québec, 1760-1970*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1972, 767 p.

BRUNEAU, Charles, *Grammaire et linguistique des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Valiquette, 1940, 154 p.

DULONG, Gaston, *Dictionnaire des canadianismes*, Montréal, Éditions Larousse Canada, 1989, 461 p.

GEOFFRION, Louis-Philippe et Adjutor Rivard, *Le Glossaire du parler français au Canada*, (C. 1930), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 709 p.

Gouvernement du Québec, *Canadianismes de bon aloi*, Québec, Cahier de l'Office de la langue française, n° 4, 1969, 37 p.

SEUTIN, Émile, André Clas et Manon Brunet, *Richesse et particularités de la langue écrite au Québec*, Montréal, Département de linguistique et philologie de l'Université de Montréal, tome V, 1981.

2. ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX

BARRETTE, Victor, «Zigzags autour de nos parlers», *Le Droit*, 22 novembre 1924, p. 7.

BIBEAU, Gilles, «La Contribution de Sapir à l'étude du langage», *La Petite Revue de philosophie*, printemps 1986, vol. VII, n° 2, p. 5-16.

BLANCHARD, Étienne, *En Garde!*, Montréal, Éditions La Croix, 1913, 136 p.

BRUNEAU, Charles, «La Question du vocabulaire», *Le Droit*, 29 octobre 1939, p. 3.

LAURENDEAU, André, «La Langue que nous parlons», *Le Devoir*, 21 octobre 1959, p. 4.

LEBEL, Maurice, «Le Français au Canada», *L'Action nationale*, vo. n° 1, décembre 1964, p. 400.

LEDoux, Paul, «La Défense de notre langue», *Le Droit*, 7 février 1952, p. 3.

POISSON, Jacques, «Le Dictionnaire Bélisle», *Le Droit*, 8 juillet 1959, p. 2.

ROY, Camille, «Le Glossaire du parler français au Canada», *Le Droit*, 8 avril 1931, p. 7.

UNTEL, Frère (Jean-Paul Desbiens), «Je trouve désespérant d'enseigner le français», *Le Devoir*, 3 novembre 1959, p. 4.

VII. OUVRAGES SUR LA LANGUE FRANÇAISE

BLOCH Oscar et W. Von WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française* (C. 1932), Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 682 p.

BRUNOT, Ferdinand, *Histoire de la langue française*, Paris, Éditions Armand Colin, 1966, 13 volumes.

BRUNOT, Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours. Le XVIII^e siècle, deuxième partie : la langue post-classique*, Paris, Éditions Armand Colin, tome VI, 1966.

CAPUT, Jean-Pol, *La Langue française, histoire d'une institution, 842-1715*, Paris, Éditions Françaises Inc., tome I, 1972, 319 p.

DAUZAT, Albert, *Tableau de la langue française*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1967, 295 p.

DE VAUGELAS, Claude Favre, «Notice», *Remarques sur la langue française : utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Éditions Champ libre, 1981 (2^e édition), 363 p.

LABOV, William, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions Minuit, 1976, 458 p.

LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE EN COULEURS, Paris, Éditions France Loisirs, tome I, 448 p.

LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Éditions Gallimard-Hachette, nouvelle édition, 1960, 2449 p.

ROUÈDE, Pierre et Denise et Marie Rossi, *DICTIONNAIRE ITALIEN - FRANÇAIS ET FRANÇAIS - ITALIEN*, Paris, Éditions Garnier, 1965, 1184 p.

VIII. OUVRAGES BIOGRAPHIQUES ET GÉNÉALOGIQUES

[Anonyme], *Marie Rose Ferron 1902-1936 : une stigmatisée canadienne, résidente aux États-Unis*, St-Jovite, Éditions Magnificat, 1941, 56 p.

BONIN, Jeanne Savard, *Une Stigmatisée, Marie-Rose Ferron (1902-1936)*, Montréal, Éditions Paulines, 1987, 243 p.

BOYER, O.A., *Couronnée d'épines : Marie Rose Ferron (1902-1936) surnommée «La Petite Rose», la stigmatisée de Woonsocket*, Montréal, publié par lui-même, 1941, 234 p.

CHARTIER, Armand, «Bonin, Jeanne Savard, Une stigmatisée, Marie-Rose Ferron», *Vie française, Québec*, 1989, vol. 41, n° 1, janvier à décembre 1989, p. 95-96.

DESAULNIERS, François Lesieur, *Les Vieilles Familles d'Yamachiche dix généalogies*, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Libraires-Imprimeurs, tome I, 1898, [s.p.].

DROUIN, Claude (sous la direction de), *Le Répertoire alphabétique des mariages des Canadiens français de 1760 à 1935*, Ottawa, Les Services généalogiques Claude Drouin, tome XVII, 1989, [s.p.].

ROBILLARD, Denise, *Paul-Émile Léger : évolution de sa pensée : 1950-1967*, Lasalle, Éditions Hurtubise HMH, coll. Cahiers du Québec, cahier 105, Sociologie, 1993, 292 p.

SAINTONGE, Jacques, *Nos Ancêtres*, Sainte-Anne-de-Beaupré, [s. édit.], volume VIII, 1984, 172 p.

IX. OUVRAGES TOPONYMIQUES ET BOTANIQUES

COMMISSION DE TOPONYMIE, *Noms et lieux du Québec*, Québec, Éditions Les publications du Québec, 1994, 925 p.

FRÈRE Marie-Victorin, *Flore Laurentienne*, Presses Universitaires de Montréal, 1995, 3e édition, 1083 p.

TROTTIER, Louise, *Les Forges : historiographie des forges du Saint-Maurice*, Montréal, Éditions Boréal Express, 1980, 170 p.

ANNEXES



Un homme, dans une prison, seul, sans autorité, écrit un livre en quatre mois. Ce livre sera lu par un autre homme, seul, sans autorité. Le lien qui s'établit entre les deux est d'ordre privé. Tout comme les relations qu'ont pu entretenir feu le chanoine Baril et Rémi Paul. La justice pour être équitable doit s'en tenir à l'ordre public. Toute censure littéraire se retourne contre le censeur et le stigmatise. Le livre relève de la juridiction du lecteur. L'ordre public oblige le citoyen à mille devoirs. La liberté n'existe vraiment que dans le privé, et c'est la force de la littérature de se situer dans cet ordre, force que n'auront jamais les joujoux de McLuhan, prénommé Marshall. Cela dit pour qu'il soit bien compris que l'Amélanchier ne s'adresse pas aux Rémi Paul ni aux Claude Wagner et qu'il se dresse au contraire contre l'esprit qui les anime, confus et malfaisant.

Jacques Ferron

DISTRIBUTEUR :
MESSAGERIES DU JOUR
1651, rue Saint-Denis
Montréal 129

téléphone : 849-8328
(si la ligne est occupée : 849-2228)

MAQUETTE DE LA COUVERTURE :
STUDIO GAGNIER, FLEURY ET ASSOCIÉS

©Tous droits réservés, Copyright, Ottawa 1970
Dépôt légal - 1er trimestre 1970
Bibliothèque nationale du Québec

JACQUES FERRON

L'AMÉLANCHIER

Récit



ÉDITIONS DU JOUR
1651, rue Saint-Denis, Montréal

ÉDITION DE 1970

ANNEXE I

jacques ferron

l'amélanhier

roman

(10^e mille)

ÉDITION DE 1971

ANNEXE II

181

Distributeur :

Messageries du Jour Inc.,
8255, rue Durocher,
Montréal 303
Téléphone : 274-2551

Moquette de la couverture :

Jacques Gagnier.

© Tous droits réservés, Copyright, Ottawa 1970

Dépôt légal — Bibliothèque Nationale du Québec
1^{er} trimestre 1970.



ÉDITIONS DU JOUR

1651, rue Saint-Denis, Montréal

JACQUES FERRON

Jacques Ferron est né le 21 janvier 1921 à Louiseville, Québec. Il est médecin. Il écrit depuis 1948. Fondateur, en 1963, du Parti Rhinocéros, parti d'humour, dont il est la « corne inspiratrice ». Candidat Indépendantiste aux élections de 1966 : battu. A reçu, en 1972, deux grands prix littéraires québécois.

L'AMÉLANCHIER

récit

ANNEXE III

ÉDITION DE 1973



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, 75006/Paris

Cet ouvrage a été publié pour la première fois au Canada
par les Éditions du Jour, sous le même titre.

183

*Les amélanchiers mériteraient
d'être cultivés à cause de leur
beauté au moment de la flori-
son et de l'attrait qu'ils exer-
cent sur les oiseaux.*

LE R.F. MARIE-VICTORIN

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de
cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions
Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75006/Paris.
Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part,
leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les
nouvelautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire,
récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez
votre libraire.

© Éditions du Jour, Ottawa, 1970
Éditions Robert Laffont, S.A., 1973

Jacques Ferron
L'amélanchier

Cinquante-deux ans, auteur de dix-neuf récits et recueils de contes et de plusieurs pièces de théâtre, Jacques Ferron est l'un des écrivains en qui le Canada français unanime reconnaît l'une de ses voix les plus originales et les plus authentiques. Cette voix est celle d'un conteur, d'un si merveilleux conteur que l'on a pu écrire : « Grâce à Jacques Ferron, le pays du Québec est désormais une terre aussi fabuleuse que l'Arabie »... Avec le récit que voici, Ferron nous entraîne du côté de Lewis Carroll, dans le jardin des merveilles de l'enfance où pousse l'amélanchier, l'arbre aimé des olseaux, et où passent de bien singuliers personnages. Longtemps, tant qu'elle sera une petite fille, Tinamer de Portanqueu vivra du « bon côté des choses », jusqu'au jour où, nécessairement, elle devra franchir la route au-delà de laquelle s'étend « le mauvais côté des choses »... **L'amélanchier** est un très beau livre, dense, sensible, subtil et l'occasion de découvrir un grand écrivain.

THE JUNE BERRY TREE

Named after the first tree to blossom in the spring and the first to die in the fall, *The Juneberry Tree* is a modern day *Alice in Wonderland*. The young heroine of this delightful tale is named Tinamer. Through her eyes we see a whole new universe. It is polarized, divided by the family home in Longueuil. In the back of the house is the "good side of things," a phantasy-world which Tinamer inherits from her father's imagination, the "Sea of Tranquility" separating the past from the dream world. In the front of the house is the "bad side of things." Tinamer's father leaves by the front door to go to work, crossing the street to where mechanization taints the world of dream. A day comes however, when Tinamer must go by the "bad side of things" to go to school. She discovers that things are neither completely good nor completely bad, representing a farewell to childhood, that happy state of absolutes.

It is rare that an author is apotheosized in mid-career. But so prolific is Jacques Ferron, and such is the race of events in modern Quebec, that the critic and Professor of Medieval Literature at Laval University, Jean Marcel, has written a whole volume about Ferron, entitled *Jacques Ferron malgré lui* (Editions du Jour, 1970). In the opening paragraph to this book Marcel states: "Thanks to Jacques Ferron, Quebec will be as well known in times to come as Arabia."

ISBN 88772-158-3

Price \$2.50



HARVEST HOUSE

THE JUNE BERRY TREE

a novel by
Jacques Ferron



HARVEST HOUSE

ANNEXE IV

ÉDITION DE 1975

THE "FRENCH WRITERS OF CANADA" SERIES

The purpose of this series is to bring to English readers, for the first time, in a uniform and inexpensive format, a selection of outstanding and representative works of fiction by French authors in Canada. Individual titles in the series will range from the most modern work to the classic. Our editors have examined the entire repertory of French fiction in this country to ensure that each book that is selected will reflect important literary and social trends, in addition to having evident aesthetic value.

Current Titles in the Series

Ethel and the Terrorist, a novel by Claude Jasmin, translated by David Walker.

The Temple on the River, a novel by Jacques Hébert, translated by Gerald Taaffe.

Ashini, a novel by Yves Thériault, translated by Gwendolyn Moore.

N'Tsuk, a novel by Yves Thériault, translated by Gwendolyn Moore.

The Torrent, novellas and short stories by Anne Hébert, translated by Gwendolyn Moore.

Dr. Coton, a novel by Jacques Ferron, translated by Pierre Cloutier.

(Continued inside back cover)

The Juneberry Tree

a novel by
JACQUES FERRON

translated by
Raymond Y. Chamberlain

Jacques Ferron

Jacques Ferron, playwright, storyteller, novelist, physician and wit, is a winner of the PRIX FRANCE-QUEBEC, the GOVERNOR GENERAL'S AWARD and other major literary prizes. Born in Louisville, Quebec, educated in Trois-Rivières and at Laval University, Ferron has practised medicine since 1945 in the army, the Gaspé, and Ville Jacques Cartier. His plays and fiction are satirical expositions of predominant attitudes in Quebec. Wit and fantasy are his weapons. Time and space are transcended. Fellow novelist Victor-Lévy Beaulieu remarks that he has great admiration for Ferron, who, like his character Tinamer, is born of a lingering dream which he too has not yet left behind. One of his most poetic novels, *The Juneberry Tree*, gently mocks human cruelty.

Jacques Ferron is the author of *The Saint Elias* and *Dr. Cotnoir*, both published by Harvest House.

ANNEXE V

ÉDITION DE 1977

Jacques Ferron

récit



vlb éditeur

à Jean Marcel

VLB Éditeur
5860 est Gouin
Montréal-Nord

Maquette de la couverture:
Mario Leclerc

Distribution:
L'Agence de Distribution Populaire Inc.
955 rue Amherst
Montréal

Tél.: (à Montréal) 523-1182
(à l'extérieur) 1-800-361-4806

« Quand, à la fin, le manège cesse de tourner, il nous reste ce merveilleux conte de la tendresse, un conte semblable à celui d'Alice au Pays des Merveilles. »

Ivanhoé Beaulieu

« *L'Amélanchier* m'a pris aux tripes plus qu'aucune œuvre de Ferron. »

Réginald Martel

« Jacques Ferron a écrit ici des pages inoubliables qui compteront parmi les meilleures qu'il aura publiées. *L'Amélanchier* est un livre qu'il faut lire dans le privé. »

Victor-Lévy Beaulieu

Un beau conte, celui de Tinamer, fille de Léon de Portanqueu, esquire et médecin, qui a partagé le monde en deux. Y habitent, à l'ombre de l'amélanchier, Béal, Etna, Thibeau, Jaunée, Bouboule, Monsieur Northrop et sa boussole, Messire Hubert Robson et Mary Mahon, Maître Pétroni et Jean-Louis Maurice, interné au Mont-Thabor. Une plongée hallucinante dans le monde de l'enfance et du pays : « Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance... »

\$5.50

du même auteur chez le même éditeur

LES ROSES SAUVAGES
LA CHAISE DU MARÉCHAL FERRANT
LE SALUT DE L'IRLANDE
DU FOND DE MON ARRIÈRE-CUISINE
HISTORIETTES
LE SAINT-ÉLIAS
LE CIEL DE QUÉBEC
COTNOIR
LA BARBE DE FRANÇOIS HERTEL
ROSAIRE, précédé de L'EXÉCUTION DE MASKI
LES LETTRES AUX JOURNAUX

191

Jacques Ferron
L'AMÉLANCHIER
RÉCIT

ÉDITION DE 1986

ANNEXE VI

Préface de Gabrielle Poulin

Édition préparée par
Pierre Cantin, Marie Ferron, Paul Lewis

courant

vib éditeur

VLB ÉDITEUR
4665, rue Berri
Montréal, Qc
H2J 2R6
Tél.: (514) 524.2019

Maquette de la couverture:
Mario Leclerc

Illustration de la couverture:
Gisèle Lamoureux

Photocomposition:
Atelier LHR

Distribution en librairies et dans les tabagies:
AGENCE DE DISTRIBUTION POPULAIRE
955, rue Amherst
Montréal, Qc
H2L 3K4
Tél. à Montréal: 523.1182
de l'extérieur: 1.800.361.4806

Données de catalogage avant publication (Canada)

Ferron, Jacques, 1921-1985.
L'amélanchier
(Courant)
Éd. originale: Montréal: Éditions du Jour, 1970.
Publ. à l'origine dans coll.: Les Romanciers du jour.
Bibliogr.: p. 175.
2-89005-238-9
I. Cantin, Pierre, 1944- . II. Ferron, Marie. III. Lewis,
Paul. IV. Titre. V. Collection: Courant (VLB).
PS8511.E76A74 1986 C843'.54 C86-096323-3
PS9511.E76A74 1986
PQ3919.2.F47A74 1986

©VLB ÉDITEUR & Succession Jacques Ferron, 1986
Dépôt légal — 3^e trimestre 1986
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89005-238-9

Préface

CET OUVRAGE
 COMPOSÉ EN TIMES CORPS 10 SUR 12
 A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
 LE VINGT-NEUF AOÛT
 MIL NEUF CENT QUATRE-VINGT-SIX
 PAR LES TRAVAILLEUSES ET TRAVAILLEURS
 DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAGNÉ
 À LOUISEVILLE
 POUR LE COMPTE DE
 VLB ÉDITEUR.

IMPRIMÉ AU QUÉBEC (CANADA)

Un beau conte, celui de Tinamer, fille de Léon de Portanqueu, esquire et médecin, qui a partagé le monde en deux. Y habitent, à l'ombre de l'amélanchier, Béllal, Etna, Thibeau, Jaunée, Bouboule, Monsieur Northrop et sa boussole, Messire Hubert Robson et Mary Mahon, Maître Petroni et Jean-Louis Maurice, interné au Mont-Thabor.

L'Amélanchier nous plonge dans le monde merveilleux et fascinant de l'enfance, à la recherche de l'identité: «Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance...»

«Devant cette œuvre, je me sens envoûté comme devant quelque objet, disons, sacré... Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre? La question est olseuse. En tout cas, c'en était un, à mon idée première et qui n'a pas changé.»

Pierre Vadeboncoeur

«Les années ont passé, *l'Amélanchier* surprend encore... Jacques Ferron ne bâcle rien, la finesse de l'écriture et la précision du mouvement stylistique en témoignent éloquemment.»

Réginald Martel

«Jacques Ferron a écrit ici des pages inoubliables qui compteront parmi les meilleures qu'il aura publiées. *L'Amélanchier* est un livre qu'il faut lire dans le privé.»

Victor-Lévy Beaulieu



Un beau conte, celui de Tinamer, fille de Léon de Portanqueu, esquire et médecin, qui a partagé le monde en deux. Y habitent, à l'ombre de l'amélanchier, Béliat, Etna, Thibeau, Jaunée, Bouboule, Monsieur Northrop et sa boussole, Messire Hubert Robson et Mary Mahon, Maître Petroni et Jean-Louis Maurice, interné au Mont-Thabor.

L'amélanchier nous plonge dans le monde merveilleux et fascinant de l'enfance, à la recherche de l'identité: «Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance...»

«Devant cette œuvre, je me sens envoûté comme devant quelque objet, disons, sacré... Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre? La question est oiseuse. En tout cas, c'en était un, à mon idée première et qui n'a pas changé.»

Pierre Vadeboncoeur

«Les années ont passé, *L'amélanchier* surprend encore... Jacques Ferron ne bâcle rien, la finesse de l'écriture et la précision du mouvement stylistique en témoignent éloquentement.»

Réginald Martel

«Jacques Ferron a écrit ici des pages inoubliables qui compteront parmi les meilleures qu'il aura publiées. *L'amélanchier* est un livre qu'il faut lire dans le privé.»

Victor-Lévy Beaulieu



000 432 373

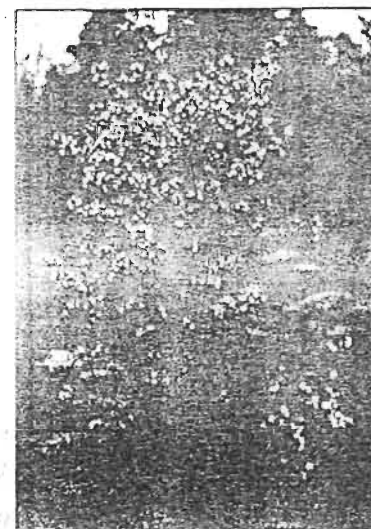
TYPO
ROMAN

9 782892 950861

Jacques Ferron

L'amélanchier

TYPO
ROMAN



ÉDITION DE 1992

ANNEXE VII

JACQUES FERRON

L'AMÉLANCHIER

récit

Édition préparée par
Pierre Cantin, Marie Ferron, Paul Lewis

Préface de Gabrielle Poulin

TYPO

Éditions TYPO
 Une division du groupe
 Ville-Marie Littérature
 1000, rue Amherst, bureau 102
 Montréal (Québec)
 H2L 3K5
 Tél.: (514) 523-1182
 Télécopieur: (514) 282-7530

Préface

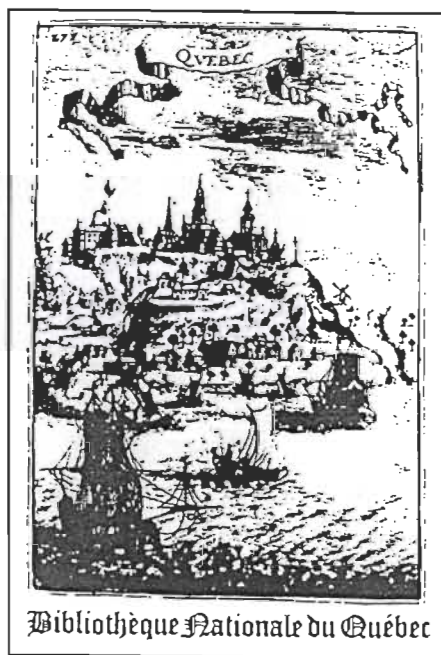
Maquette de la couverture: Voilette Vaillancourt
 Photo de couverture: Gisèle Lamoureux

Distribution:
 LES MESSAGERIES ADP
 955, rue Amherst
 Montréal (Québec)
 H2L 3K4
 Tél.: à Montréal: 523-1182
 de l'extérieur: 1-800-361-4806

Nouvelle édition revue et corrigée
 Édition originale:
 Jacques Ferron, *L'Amélanchier*,
 Montréal, Éditions du Jour, coll.
 Romanciers du jour, 1970.

Dépôt légal – 3^e trimestre 1992
 Bibliothèque nationale du Québec
 Bibliothèque nationale du Canada

© TYPO, 1992.
 © VLB ÉDITEUR & succession Jacques Ferron, 1986
 Tous droits réservés pour tous pays
 ISBN 2-89295-086-4



COLLECTION DIRIGÉE PAR
GASTON MIRON

AVEC LA COLLABORATION DE
ALAIN HORIC
JACQUES LANCTÔT
JEAN ROYER

